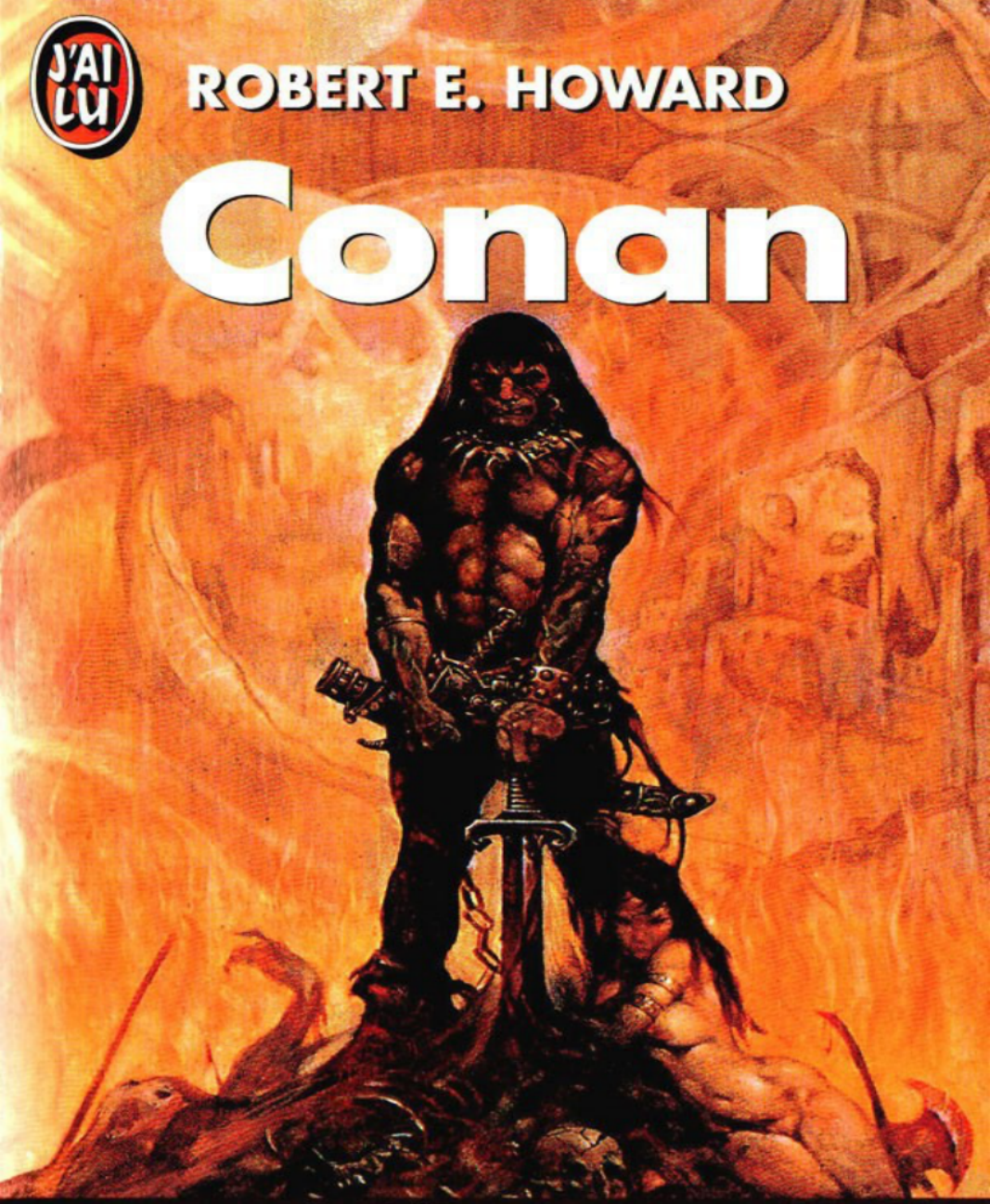
J'AI LU

ROBERT E. HOWARD

Conan



S-F/Fantasy

ROBERT E. HOWARD

Textes mis au point et complétés par L. Sprague de Camp et Lin Carter

Conan

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR ANNE ZRIBI

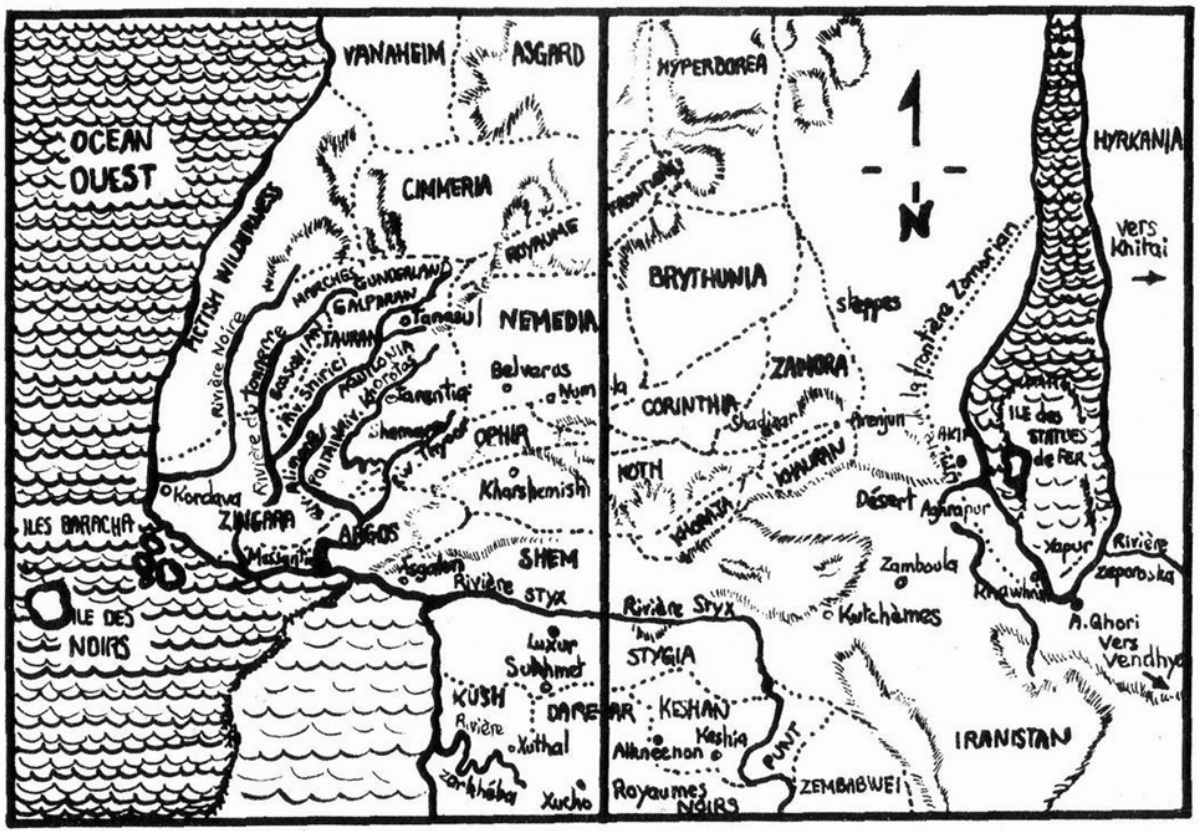
ÉDITIONS J'AI LU

Collection créée et dirigée
Par Jacques Sadoul

Titre original :

CONAN

© 1967 par L. Sprague de Camp, tous droits réservés
© 1980 par J.-C. Lattès



Carte du monde de Conan à l'âge hyborien, réalisée à partir des notes de Robert E. Howard et des travaux de P. Schuyler Miller, John D. Clark, David Kyle et L. Sprague de Camp, avec superposée, une carte de l'Europe à l'échelle.

INTRODUCTION

Robert Ervin Howard (1906-1936) naquit à Peaster, au Texas, et passa la majeure partie de sa vie à Cross Plains, au cœur du Texas, entre Abilene et Brownwood, où son père était médecin. Ses parents descendaient tous deux des premiers pionniers. Howard fit ses études primaires à Cross Plains, puis alla compléter son éducation au collège de Brownwood et à l'académie Howard Payne. Après avoir suivi quelques cours à l'université de Brownwood, il se lança dans une carrière littéraire en franc-tireur.

Durant son enfance et son adolescence, sa précocité intellectuelle fit de Howard une sorte de laissé-pour-compte. Comme cela arrive souvent (et particulièrement au Texas) aux garçons brillants mais chétifs, il se fit malmener par ses camarades. En partie par réaction, il devint un fanatique de sport et de culture physique, et fut un boxeur et un cavalier accomplis. Ceci mit bientôt fin aux mauvais traitements dont il était l'objet, d'autant plus qu'à l'âge adulte il atteignit un gabarit imposant (près de deux mètres et cent kilos, presque tout en muscles). Introverti, non conformiste, d'humeur inégale et ardente, il était enclin à des émotions extrêmes et à des sentiments passionnés. Comme la plupart des jeunes écrivains, c'était un lecteur vorace, et il fut, notamment, en correspondance avec H. P. Lovecraft et Clark Ashton Smith.

Au cours de ses dix dernières années (1927-1936) Howard réunit en un énorme volume des œuvres qu'il avait écrites pour diverses revues, dans des genres variés : sport, policier, western, historique, aventure orientale, histoire de fantômes, sans compter sa poésie ni ses nombreux écrits de science-fiction. A la fin de sa vie, il gagnait plus d'argent avec sa plume qu'aucun autre habitant de Cross Plains, y compris le banquier (ce qui, en valeur absolue, ne représentait d'ailleurs pas une très grosse somme, les tarifs payés par les magazines pendant la « crise » étant fort bas, et les règlements se faisant souvent attendre).

Malgré sa relative réussite professionnelle et bien qu'il fût, comme ses héros, un homme grand et robuste, l'inadaptation de Howard frôlait la psychose. Pendant ses dernières années, il parla souvent de suicide. A trente ans, apprenant que sa vieille mère, à laquelle il était extrêmement attaché, était mourante, il mit fin d'un coup de revolver à une carrière littéraire prometteuse. Sa nouvelle Red Nails *(une aventure de Conan) et son roman interplanétaire* Almuric *furent publiés après sa mort dans la revue* Weird Tales.

*Howard écrivit plusieurs séries d'*heroic fantasy*, dont la plupart furent publiées dans* Weird Tales. *Il était un conteur-né, et ses récits sont d'un pittoresque, d'une vivacité et d'une fougue sans pareils. Ses héros (King Kull, Conan, Bran Mak Morn, Turlogh O'Brien, Solomon Kane) sont*

plus grands que nature : hommes aux muscles puissants, aux passions violentes, à la volonté indomptable, ils maîtrisent sans peine les histoires auxquelles ils sont mêlés. Expliquant sa préférence pour les héros aux muscles massifs, mais à l'esprit sans apprêt, Howard disait :

« Ils sont si simples. Vous les mettez dans le pétrin, et personne ne s'attend à ce que vous vous creusiez la cervelle pour leur inventer des échappatoires astucieuses. Ils sont trop bêtes pour s'en sortir autrement qu'avec leur épée, leur arc ou leurs poings. » (E. Hoffmann Price : « A Memory of R. E. Howard », in Skull-Face and Others*, de Robert E. Howard)*

De toutes les histoires fantastiques de Howard, les aventures de Conan sont celles qui connurent le plus grand succès. Elles se déroulent à l'âge hyborien, ère imaginaire que Howard situe il y a environ douze mille ans, entre l'engloutissement de l'Atlantide et le début de notre ère. Howard écrivit (ou du moins, entreprit d'écrire) plus de deux douzaines d'aventures de Conan, dont dix-huit furent publiées de son vivant, ou juste après sa mort, l'une dans une revue spécialisée dans le fantastique, et les autres dans Weird Tales*. Voici comment Howard expliquait la genèse des aventures de Conan :*

« Je ne vais pas jusqu'à croire que les histoires sont inspirées par des esprits ou des puissances surnaturelles qui existent réellement (bien que je ne pense pas qu'il convienne de rejeter purement et simplement cette hypothèse) ; il m'est pourtant arrivé quelquefois de me demander s'il ne serait pas possible que des forces obscures du passé ou du présent (ou même du futur) influent sur la pensée et les actes des vivants. Cette idée m'est venue en particulier alors que j'écrivais les premières aventures de Conan. Je sais que, pendant des mois, j'avais été absolument stérile, complètement incapable de produire quelque chose de valable. Et puis, tout à coup, le personnage de Conan a semblé prendre forme dans mon esprit sans que cela me demande un gros effort, et aussitôt un flot d'histoires a jailli de ma plume (ou plutôt, de ma machine à écrire), presque sans aucun travail de ma part. Je n'avais pas l'impression d'être le créateur, mais plutôt le narrateur d'événements qui avaient eu lieu. Les épisodes se succédaient à une allure telle que je pouvais tout juste suivre leur rythme. Pendant des semaines entières, je n'ai rien fait d'autre que d'écrire les aventures de Conan. Le personnage a pris entièrement possession de mon esprit et en a chassé toute autre idée littéraire. Lorsqu'il m'arrivait d'essayer délibérément d'écrire autre chose, cela m'était impossible. Je ne prétends pas attribuer ce phénomène à des causes ésotériques ou occultes, mais les faits demeurent. Aujourd'hui encore, j'écris les aventures de Conan avec plus de force et de compréhension que celles d'aucun autre de mes personnages. Mais il viendra sans doute un moment où je me trouverai soudain complètement incapable d'écrire à son sujet de façon convaincante. Ceci m'est déjà arrivé avec presque tous mes assez nombreux

héros ; tout d'un coup, je perds le contact avec le personnage, comme s'il s'était lui-même tenu derrière mon épaule pour me dicter mon travail et qu'il avait soudain tourné les talons, me laissant le soin de lui chercher un successeur. » (Lettre à Clark Ashton Smith, 14 décembre 1933 ; publiée dans Amra*, vol. II, n°39.)*

« Il peut sembler absurde d'associer à Conan le terme "réalisme" ; pourtant (ses aventures surnaturelles mises à part), c'est le plus réaliste de tous mes personnages. Conan est tout simplement un ensemble de nombreux hommes que j'ai connus, et je crois que c'est la raison pour laquelle il a semblé surgir "tout créé" de ma conscience lorsque j'ai écrit ses premières aventures. Un mécanisme subconscient a emprunté les traits de caractère de divers boxeurs, bandits, contrebandiers, magnats du pétrole, joueurs et honnêtes travailleurs que j'avais rencontrés et, les combinant tous ensemble, j'ai produit l'amalgame que j'appelle "Conan le Cimmérien". (Lettre à Clark Ashton Smith, 23 juillet 1935 ; publiée dans The Howard Collector*, vol. I, n°5 ; réimpression dans* Amra*, vol. II, n°39.)*

Au cours de ces vingt dernières années, un grand nombre de manuscrits inédits de Howard ont été publiés dans des anthologies, dont huit aventures de Conan, comprenant quelques récits complets et quelques textes inachevés, esquisses ou fragments. J'ai été chargé de préparer la publication de la plupart de ces histoires, en complétant les récits inachevés. En collaboration avec mes collègues Lin Carter et Björn Nyberg, j'ai également écrit plusieurs pastiches à partir d'indications relevées dans les notes et la correspondance de Howard, afin de combler les lacunes laissées dans l'épopée.

Lorsque l'histoire Le dieu dans l'urne **[1]** *est parue pour la première fois, en 1951, je l'avais passablement révisée avant sa publication. Pour la présente édition, toutefois, je suis revenu au manuscrit primitif pour produire une version beaucoup plus proche de l'original, comportant un strict minimum de modifications rédactionnelles.*

Le présent volume vient, chronologiquement, en tête de l'épopée complète de Conan. La série complète comprend huit volumes, toutes les histoires se succédant dans l'ordre chronologique des aventures du héros.

J'ai nommé heroic fantasy *un sous-genre de la science-fiction, appelé par ailleurs* sword and sorcery. *Il s'agit d'une histoire d'action et d'aventures qui se déroule dans un monde plus ou moins imaginaire, où la magie a cours et où la science et la technologie modernes n'ont pas encore été découvertes. Le décor peut être (comme pour les aventures de Conan) la Terre, telle qu'on peut imaginer qu'elle a été il y a des millénaires, ou qu'elle sera dans un lointain futur, ou bien encore une autre dimension.*

*L'*heroic fantasy *allie la couleur locale et la fougue du récit fantastique aux émotions ataviques et surnaturelles du conte étrange ou occulte, ou de l'histoire de fantômes. Lorsqu'elle est réussie, elle procure le plus pur plaisir de la fiction, dans toute la plénitude du terme. C'est un récit*

d'évasion, qui permet de fuir complètement le monde réel pour un autre où tous les hommes sont forts, toutes les femmes belles, toute vie aventureuse, tous les problèmes simples, et où personne ne songe à parler d'impôts sur le revenu, de chômage ou de médecine socialisée.

*Le pionnier de l'*heroic fantasy *fut l'Anglais William Morris, vers 1880. Le genre fut ensuite exploité, dans les premières années du siècle, par Lord Dunsany et Eric Eddison. Dans les années trente, la création des magazines* Weird Tales*, puis* Unknown Worlds*, fournit des débouchés pour ce type de contes, et de nombreux récits mémorables de* sword and sorcery *virent alors le jour. Citons notamment les aventures de Conan, Kull, et Solomon Kane, de Howard ; les contes macabres d'Hyperborée, de l'Atlantide, d'Averoigne et du futur continent zothique, de Clark Ashton Smith ; les récits atlantéens de Henry Kuttner ; les aventures de Jirel de Joiry, de C. L. Moore ; et les histoires du Grey Mouser, de Fritz Leiber. (Je pourrais également mentionner les contes de Harold Shea, de Fletcher Pratt et de moi-même.)*

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le marché des revues pour ce genre d'histoires connut une réduction sensible, et l'on put croire quelque temps que le fantastique avait été un simple accident de l'ère des machines. Mais avec la publication de la trilogie de J.R.R. Tolkien, Le Seigneur des anneaux*, et la réimpression de plusieurs œuvres antérieures dans ce domaine, ce genre a connu un second printemps.*

L. Sprague de Camp.

La chose dans la crypte

Le plus célèbre héros de l'époque hyborienne n'était pas un Hyborien, mais un barbare, Conan le Cimmérien, dont le nom est au centre de cycles entiers de légendes. Sur les antiques civilisations de l'âge révolu des Hyboriens et des Atlantes, seuls nous sont parvenus quelques récits fragmentaires, à demi légendaires. L'un d'eux, Les Chroniques némèdes, *nous fournit la plupart des détails connus sur la carrière de Conan. La partie le concernant commence ainsi :*

« Sache, ô prince, qu'entre l'engloutissement par l'océan de l'Atlantide et des cités étincelantes et l'ascension des fils d'Aryas, il fut un âge de rêve où des royaumes resplendissants s'étalaient de par le monde comme des manteaux bleus sous les étoiles : la Nemedia, l'Ophir, la Brythunia, l'Hyperborea, la Zamora, avec ses femmes aux noires chevelures et ses tours hantées de mystère, la Zingara et sa chevalerie, le Koth, contigu aux terres pastorales du Shem, la Stygia et ses tombeaux peuplés d'ombres, l'Hyrkania et ses harnois d'acier, de soie et d'or. Mais le plus fier royaume du monde était l'Aquilonia, perle de l'Occident fabuleux. Dans ces contrées vint Conan le Cimmérien, cheveux noirs, œil sombre, épée au poing, voleur, brigand, assassin, avec ses peines immenses et ses joies démesurées, qui piétina de ses sandales les trônes somptueux de la Terre. »

Dans les veines de Conan coulait le sang de l'antique Atlantide, avalée par les mers huit mille ans avant sa naissance. Son clan revendiquait une région du Nord-Ouest de la Cimmeria. Son grand-père, membre d'une tribu méridionale, avait fui son peuple à la suite d'une vendetta et, après avoir longtemps erré, avait cherché asile dans le Nord. Conan vit le jour sur un champ de bataille, au cours d'un combat entre sa tribu et une horde d'assaillants vanir.

Il n'est fait mention nulle part du jour où le jeune Cimmérien aperçut pour la première fois le monde civilisé, mais le bruit de son adresse au combat circulait déjà dans son clan avant qu'il n'eût vu quinze hivers. Cette année-là, les membres des diverses tribus cimmériennes oublièrent leurs querelles intestines pour unir leurs efforts contre les Gunder qui avaient franchi la frontière aquilonienne, bâti le poste frontière de Venarium et entrepris de coloniser les marches méridionales de la Cimmeria. Conan fit partie de la horde hurlante et sanguinaire qui, dévalant des collines septentrionales, fondit sur le barrage avec sabres et torches, et repoussa les Aquiloniens à l'intérieur de leurs frontières.

A l'époque du sac de Venarium, Conan, loin d'avoir achevé sa croissance, était un grand gaillard de six pieds et cent quatre-vingts livres. Il avait la vivacité et la ruse du bûcheron, la poigne de fer du montagnard,

le physique herculéen de son père forgeron, et maniait en connaisseur le couteau, la hache et l'épée.

Après le pillage de l'avant-poste aquilonien, Conan retourne passer quelque temps dans sa tribu. Tiraillé par les besoins contradictoires de son adolescence, de sa tradition et de son époque, il se livre pendant quelques mois, en compagnie d'une bande aesir, à des incursions infructueuses contre les Vanir et les Hyperboréens. A l'issue de cette dernière campagne, le jeune Cimmérien, âgé de seize ans, se retrouve dans les fers. Il ne restera cependant pas longtemps prisonnier…

1. Yeux rouges.

Depuis deux jours, les loups suivaient sa trace à travers la forêt, et voici qu'ils gagnaient de nouveau du terrain. Tournant la tête, le jeune garçon aperçut leurs masses sombres et velues qui bondissaient parmi les troncs noirs, leurs yeux luisant comme des braises rouges dans les ténèbres environnantes. Il savait que, cette fois, il ne pourrait pas les repousser comme il l'avait fait auparavant.

Des millions de sapins noirs se dressaient autour de lui, tels les soldats muets de quelque armée ensorcelée. La neige s'accrochait encore au versant septentrional des collines, mais le ruissellement de la neige et de la glace en fusion présageait la venue du printemps. Même en plein été, c'était un univers sombre, silencieux, inquiétant ; et en cette heure où la faible clarté du ciel s'estompait à l'approche du crépuscule, il semblait plus lugubre que jamais.

Sans ralentir son allure, l'adolescent gravit la colline boisée, poursuivant sa course ininterrompue depuis son évasion d'une réserve d'esclaves hyperboréenne, deux jours auparavant. Bien qu'il fut un Cimmérien de pure souche, il avait, en compagnie d'une bande de voleurs aesir, participé à plusieurs incursions en territoire hyperboréen. Les farouches guerriers blonds de cette sinistre terre avaient tendu une embuscade au groupe de pillards ; et pour la première fois de sa vie, le jeune Conan avait goûté l'amertume des fers et du fouet, attributs habituels de l'esclave.

Mais sa servitude ne devait pas durer longtemps. Travaillant la nuit, quand les autres dormaient, il s'employa à user l'un des maillons de sa chaîne, qui finit par se rompre. Puis, profitant d'un violent orage, il s'évada. Faisant tournoyer sa lourde chaîne brisée, il terrassa son surveillant ainsi qu'un soldat qui voulait lui barrer la route, et disparut sous la pluie battante. L'averse qui masquait sa fuite brouillait aussi sa piste pour les chiens de ses poursuivants.

Bien que libre pour l'instant, le jeune homme se trouvait séparé

de sa Cimmeria natale par des territoires ennemis. Il s'enfuit donc vers le sud et pénétra dans la région sauvage et montagneuse qui séparait les marches méridionales de l'Hyperborea des plaines fertiles de la Brythunia et des steppes turaniennes. Quelque part vers le sud, lui avait-on dit, s'étendait le fabuleux royaume de Zamora, avec ses femmes aux noires chevelures, ses tours hantées de mystère et ses cités célèbres : Shadizar, la capitale, surnommée la cité du Vice ; Arenjun, la ville des Voleurs, et Yezud, celle du dieu-araignée.

L'année précédente, Conan avait goûté pour la première fois aux fastes du monde civilisé : membre d'une horde de Cimmériens sanguinaires, il avait participé à l'assaut, puis au sac de l'avant-poste aquilonien de Venarium. Cela lui avait aiguisé l'appétit. Il n'avait pas d'ambitions précises, ni de programme d'action défini, mais seulement de vagues rêves d'aventures éperdues dans les régions prospères du Sud. Des images d'or et de pierreries, de quantités inépuisables de victuailles et de vin, de chaudes étreintes avec des femmes nobles et superbes, soucieuses de récompenser ses hauts faits, traversaient son jeune et naïf esprit. Dans le Sud, songeait-il, sa taille et sa force imposantes devraient lui apporter sans peine fortune et renommée parmi les chétifs habitants des villes. Il prit donc la route du sud et de son destin, sans autres bagages qu'une tunique élimée et dépenaillée, et une chaîne.

C'est alors que les loups avaient flairé sa piste. En temps ordinaire, un homme énergique n'avait pas grand-chose à redouter d'eux. Mais on était à la fin de l'hiver, et les bêtes éperdues, affamées à l'issue d'une mauvaise saison, étaient prêtes à tout risquer.

La première fois que les loups gris étaient parvenus à le rattraper, Conan avait brandi sa chaîne avec une telle fureur qu'il en avait mis deux hors de combat : l'un, le dos brisé, hurlant et se tordant de douleur, l'autre gisant un peu plus loin, le crâne fracassé, dans la neige fondante éclaboussée de sang vermeil. La horde famélique s'était éloignée furtivement de cet adolescent à l'œil farouche et de sa terrible chaîne tourbillonnante, pour se repaître de leurs frères morts, tandis que le jeune Conan s'enfuyait de nouveau vers le sud. Mais ils ne devaient pas tarder à retrouver sa trace.

La veille, à la tombée de la nuit, ils l'avaient rejoint sur une rivière gelée aux frontières de la Brythunia. Comme il les affrontait sur la surface glissante, balançant la chaîne ensanglantée comme un fléau, le plus téméraire des loups avait saisi les anneaux de fer entre ses funestes mâchoires, arrachant la chaîne à son étreinte engourdie. Au même instant, la glace en fusion qui les supportait s'était rompue sous le choc furieux du combat et les assauts forcenés de la horde. Conan se retrouva plongé dans les flots glacials qui s'engouffrèrent dans sa gorge et ses narines. Plusieurs loups étaient tombés à l'eau avec lui ; il

eut la vision fugitive d'une bête à demi immergée, cherchant désespérément un point d'appui sur le bord de la glace – mais il ne sut jamais combien étaient parvenus à s'en sortir et combien avaient été entraînés sous la croûte gelée par le courant rapide.

Claquant des dents, il se hissa sur l'autre bord de la faille, laissant derrière lui la horde hurlante. Toute la nuit, il avait fui vers le sud à travers les collines boisées, à moitié nu, transi, et toute une journée. Et voici qu'ils l'avaient de nouveau rattrapé.

L'air froid de la montagne brûlait ses poumons épuisés, et à chaque instant il lui semblait respirer l'haleine de quelque fournaise infernale. Devenues insensibles, ses jambes de plomb se mouvaient par saccades. A chaque pas, ses sandales s'enfonçaient dans la terre détrempée, puis s'en dégageaient avec un bruit de succion.

Il savait que, désarmé, il avait peu de chances contre une douzaine de loups sanguinaires ; mais il n'interrompit pas sa course. Son sombre héritage cimmérien ne lui permettrait pas d'abandonner la lutte, même en face d'une mort inéluctable.

La neige avait recommencé de tomber, en gros flocons humides qui frappaient la terre noire et détrempée avec un bruissement sourd, mais perceptible, et tachaient les grands sapins noirs d'une myriade de points blancs. Çà et là, de gros rochers émergeaient de la terre tapissée d'aiguilles de pin ; le relief devenait de plus en plus accidenté. Ici, pensa Conan, était peut-être sa seule planche de salut. En s'adossant à un rocher, il pourrait affronter les loups à mesure qu'ils viendraient vers lui. C'était une faible chance, car il connaissait bien la rapidité fulgurante de leurs attaques ; mais faute de grives…

La forêt se clairsema et la pente devint plus abrupte. Conan courut vers une énorme masse de pierre qui saillait du flanc de la colline, semblable au portail d'un château enseveli. A cet instant, les loups surgirent de l'épaisse forêt à ses trousses, hurlant comme les démons écarlates de l'enfer à l'affût d'une âme damnée.

2. La porte dans le rocher.

A travers la blancheur trouble de la neige tourbillonnante, le jeune garçon distingua une tache noire et béante entre deux gros blocs de rochers et s'élança dans cette direction. Les loups étaient sur ses talons ; il pouvait sentir sur ses jambes nues leur haleine âcre et chaude lorsqu'il s'engouffra dans la crevasse qui s'ouvrait devant lui. A l'instant précis où il se faufilait dans l'ouverture, le premier loup se jeta sur lui. Deux mâchoires écumantes claquèrent sur du vide : Conan était sauvé.

Mais pour combien de temps ?

Courbant la tête, il tâtonna autour de lui dans l'obscurité, explorant de la main le sol de pierre rugueuse en quête d'une arme de fortune grâce à laquelle il pourrait affronter la horde hurlante. Il entendait les loups arpenter la neige fraîche devant la grotte et aiguiser leurs griffes sur le rocher. Leur respiration était, comme la sienne, rapide et haletante. Ils reniflaient et geignaient, assoiffés de sang. Mais, chose étrange, pas un ne franchit la sombre fissure grise, gorgée de ténèbres.

Conan se trouvait dans une grotte étroite creusée dans le roc, dont l'obscurité totale n'était atténuée que par un pâle rayon crépusculaire filtrant par l'ouverture. Le sol inégal de la cellule était jonché de débris éparpillés depuis des siècles par le vent, les oiseaux et les bêtes : feuilles mortes, aiguilles de pin, brindilles, quelques ossements disséminés, galets et fragments de rocher. Rien dans tout cela qui puisse être de quelque efficacité contre des loups.

Se redressant de toute sa hauteur – il mesurait déjà plus de six pieds –, l'adolescent se mit à inspecter la muraille et trouva bientôt une autre ouverture. Tandis qu'il se faufilait de l'autre côté, où régnait une obscurité absolue, ses doigts inquisiteurs lui apprirent que la paroi était gravée de glyphes cryptiques d'une écriture inconnue. Inconnue tout au moins pour ce garçon ignorant, venu des terres barbares du Nord, qui ne savait ni lire ni écrire et tenait ces arts civilisés pour des amusettes efféminées.

Il dut se plier en deux pour franchir le passage intérieur mais, une fois parvenu de l'autre côté, il put de nouveau se redresser. Il fit halte et prêta une oreille attentive. Bien que le silence fût total, une sorte de sixième sens l'avertit qu'il n'était pas seul dans la grotte : ce n'était rien qu'il pût voir, entendre ou sentir, mais le sentiment d'une *présence,* différent des perceptions ordinaires.

Entraîné à l'écoute des bruits de la forêt, il étudia la résonance de la crypte et conclut que cette seconde salle était beaucoup plus grande que la première. L'endroit sentait la poussière séculaire et la fiente de chauve-souris. Ses pieds rencontrèrent des objets éparpillés sur le sol. Bien qu'il ne pût les voir, il se rendit compte à leur contact qu'ils n'étaient pas de même nature que les débris forestiers qui tapissaient l'antichambre, mais semblaient fabriqués par l'homme.

Avançant d'un pas le long du mur, il trébucha contre un obstacle et tomba. Sa chute fut accompagnée d'un craquement retentissant, et un morceau de bois brisé lui érafla la jambe. Il se releva en jurant et tâtonna dans l'obscurité. Ses doigts rencontrèrent une chaise, dont le bois pourri avait facilement cédé sous le choc.

Il poursuivit son exploration en redoublant de prudence. Il découvrit bientôt la carcasse d'un char. Les roues s'étaient affaissées,

si bien que le corps du char reposait à même le sol, parmi les fragments de rayons et les morceaux de jantes.

Conan sentit sous ses mains le froid du métal, et il comprit qu'il s'agissait probablement d'une pièce rouillée provenant du char. Cette découverte lui donna une idée. Revenant à tâtons jusqu'à l'ouverture intérieure, qu'il pouvait à peine distinguer dans l'obscurité ambiante, il ramassa sur le sol de l'antichambre une poignée de brindilles et quelques éclats de rocher. De retour dans l'autre partie de la crypte, il entassa les brindilles et gratta les pierres contre le fer. Après plusieurs essais infructueux, il finit par trouver un caillou qui, frotté contre le métal, émettait une gerbe de vives étincelles.

Il eut bientôt allumé un petit feu fumeux, qu'il alimenta avec les débris de la chaise et les fragments des roues du char. Il pouvait enfin se détendre, se reposer de sa terrible course par monts et par vaux et réchauffer ses membres engourdis. La flamme vive et brûlante découragerait les loups qui, hésitant à le poursuivre à l'intérieur de la sombre caverne, mais ne voulant pas non plus abandonner leur proie, rôdaient encore devant l'entrée extérieure.

Le feu fit danser une chaude lumière fauve sur les parois rocheuses grossièrement équarries. Conan regarda autour de lui. La salle, carrée, était encore plus grande qu'il ne l'avait d'abord soupçonné. Le haut plafond, souillé de toiles d'araignées, se perdait dans d'épaisses ténèbres. Plusieurs autres chaises étaient adossées aux murs, ainsi que deux coffres crevés, révélant leur contenu de vêtements et d'armes. Ce vaste antre de pierre sentait la mort, le passé resté sans sépulture.

Soudain, les cheveux de Conan se dressèrent sur sa nuque et le jeune homme sentit sa peau frémir d'un frisson surnaturel. Là, sur un grand fauteuil de pierre, à l'autre extrémité de la salle, trônait la forme d'un gigantesque homme nu qui, une épée dégainée en travers de ses cuisses, tournait vers Conan le squelette de son visage sépulcral, éclairé par la lueur vacillante du feu.

Dès qu'il aperçut le géant nu, Conan sut qu'il était mort, mort depuis des siècles. Les membres du cadavre étaient bruns et ratatinés comme du bois sec. La chair de son énorme torse, racornie, rétrécie, fendillée, pendait maintenant en lambeaux sur ses côtes dénudées.

Cette certitude ne suffit cependant pas à apaiser le brusque frisson de terreur qui parcourut le jeune homme. Ce dernier faisait preuve, au combat, d'un courage extraordinaire pour son âge, bravant sans hésiter hommes et bêtes sauvages, ne craignant ni la douleur, ni la mort, ni l'ennemi. Mais c'était un barbare, venu des collines septentrionales de la Cimmeria rétrograde. Et comme tous les barbares, il redoutait les mystères surnaturels de la tombe, les démons terrifiants et les monstres errants de la Nuit et du Chaos, dont les

hommes primitifs peuplent les ténèbres au-delà de leurs feux de camp. Conan eût encore préféré affronter les loups affamés, plutôt que de demeurer en cet endroit, sous le regard de cette chose morte assise sur son trône de rocher, dont la clarté tremblotante animait le visage décharné, allumant des yeux sombres au fond des orbites creuses.

3. La chose sur le trône.

Bien qu'il sentît son sang se figer dans ses veines et ses cheveux se hérisser sur sa nuque, le jeune garçon se ressaisit avec fermeté. Maudissant ses frayeurs nocturnes, il traversa le caveau à pas raides pour examiner de plus près cet être mort depuis des siècles.

Le trône était un bloc de pierre noire et luisante, d'un pied de haut, grossièrement creusé en forme de siège. L'homme nu avait dû être surpris par la mort alors qu'il s'y trouvait assis, à moins qu'on ne l'eût placé là plus tard. La moisissure avait depuis longtemps eu raison des vêtements qu'il avait pu porter. A ses pieds étaient éparpillés des agrafes de bronze et des lambeaux de cuir. Un collier de pépites d'or informes pendait à son cou ; des pierres brutes, enchâssées dans des bagues d'or, miroitaient sur ses mains griffues, qui serraient encore les attributs du trône. Un heaume de bronze orné de deux cornes, maintenant couvert de vert-de-gris ; couronnait le crâne et l'atroce visage brun et décharné.

Avec un courage inouï, Conan força son regard à se poser sur la face rongée par le temps. Les yeux, qui s'étaient enfoncés, n'étaient plus que deux gouffres noirs. La peau s'était retroussée sur les lèvres, découvrant des crocs jaunes figés dans un rictus sinistre.

Qui avait été cet être mort ? Un guerrier des temps anciens ? Quelque grand chef, redouté de son vivant et trônant encore dans la mort ? Personne n'eût pu le dire. Cent peuples avaient parcouru et gouverné ces zones frontières montagneuses depuis que l'Atlantide avait sombré sous les vagues d'émeraude de l'océan Occidental, huit mille ans auparavant. A en juger par le heaume encorné, le cadavre avait peut-être été l'un des chefs barbares venus de l'Asie, ou le roi primitif de quelque tribu hyborienne oubliée, perdue depuis longtemps dans les ombres du temps et enfouie sous la poussière des âges.

Le regard de Conan tomba alors sur la grande épée qui reposait sur les cuisses osseuses du cadavre. C'était une arme formidable : un glaive dont la lame, qui dépassait largement un mètre de longueur, était en fer bleui, et non en cuivre ou en bronze ainsi qu'on aurait pu s'y attendre étant donné son grand âge. C'était peut-être une des

premières armes de fer jamais portées par main humaine ; les légendes du peuple de Conan narraient le temps où les hommes taillaient et frappaient avec du bronze rouge, le fer n'étant pas encore connu. Cette épée devait avoir vu bien des batailles dans son obscur passé : sa large lame, encore affilée, était cependant entaillée en maints endroits, vestiges de coups sonnants portés, au fort de la mêlée, à d'autres lames de glaives ou de haches. Bien que noircie par les siècles et tachée de rouille, cette arme était encore redoutable.

Le cœur de cet adolescent, né au combat, battait à se rompre. Son sang guerrier bouillonnait dans ses veines. Crom ! quelle épée ! Avec une arme comme celle-là, il pourrait sans peine défendre sa peau contre les loups affamés qui, tournant et geignant, l'attendaient dehors. Tendant vers la poignée de l'épée une main impatiente, il ne vit pas la lueur d'avertissement qui frémit au fond des sombres orbites de l'ancien guerrier.

Conan soupesa le glaive antique, qui semblait aussi lourd que du plomb. Peut-être avait-il été porté par quelque roi fabuleux de jadis, un demi-dieu légendaire tel que Kull d'Atlantide, roi de Valusia avant l'engloutissement de l'Atlantide par l'océan furieux…

Le jeune homme brandit l'épée et sentit ses muscles se gonfler de puissance et son cœur palpiter de l'orgueil de la possession. Dieux ! quelle arme ! Avec une lame comme celle-là, il n'était plus de destinée trop ambitieuse pour un guerrier ! Avec un glaive comme celui-là, même un jeune barbare à moitié nu, venu des régions sauvages de la Cimmeria, pourrait se tailler un chemin jusqu'au bout du monde et, à travers des fleuves de sang, se frayer une place parmi les grands rois de la Terre !

Il s'éloigna d'un pas du trône de pierre et fendit de sa lame un ennemi imaginaire ; il sentait contre sa paume dure la poignée usée par le temps. Le vieux glaive effilé siffla dans l'air enfumé, faisant danser sur les rugueuses parois de pierre des rayons de lumière vive, qui couraient autour de la salle comme de petits météores dorés. Armé de cette puissante épée, Conan pouvait affronter non seulement les loups affamés devant la porte, mais aussi un univers entier de guerriers.

Le jeune homme bomba la poitrine et fit retentir le farouche cri de guerre de son peuple, dont l'écho assourdissant se répercuta dans la grotte, troublant dans leur sommeil les ombres antiques et la poussière séculaire. Conan ne songea pas un seul instant qu'un défi de ce genre, lancé en un tel lieu, pouvait éveiller d'autres choses que des ombres et de la poussière – des choses qui eussent dû dormir sans interruption jusqu'à la fin des siècles.

Il s'immobilisa, glace d'effroi, un pied suspendu à mi-course : un bruit, un crissement sec, indescriptible, lui parvenait de l'extrémité de

la crypte où se trouvait le trône. Pivotant sur lui-même, il vit… et sentit ses cheveux se dresser sur son crâne et son sang se figer dans ses veines. Toutes ses terreurs superstitieuses et ses craintes nocturnes primitives assiégèrent en hurlant son esprit fou d'horreur et d'épouvante : le mort était vivant.

4. Quand les morts se mettent en marche.

D'un mouvement lent et saccadé, le cadavre se leva de son grand fauteuil de pierre et fixa Conan de ses orbites noires, au fond desquelles deux yeux étincelants de vie semblaient porter sur lui un regard froid et malveillant. Par quelque antique phénomène occulte insoupçonné du jeune homme, la vie animait encore, plusieurs siècles après son trépas, la momie du guerrier. Ses mâchoires grimaçantes s'ouvrirent, puis se fermèrent, en une atroce pantomime de parole. Mais aucun son ne parvint à Conan, hormis le crissement initial, apparemment produit par la friction des vestiges desséchés de muscles et de tendons. Aux yeux de Conan, cette parodie silencieuse de langage était plus terrible encore que le fait de voir vivre et bouger un cadavre.

Avec un nouveau craquement, la momie descendit les degrés de son antique trône et tourna son crâne vers Conan. Son regard sans yeux se fixa sur l'épée qu'il tenait à la main et des feux sinistres et surnaturels embrasèrent ses orbites creuses. Traversant la salle d'un pas mal assuré, la créature s'avança vers Conan, tel un monstre abominable sorti des fantasmes diaboliques d'un dément. Dépliant ses serres osseuses, elle fit mine d'arracher le glaive des mains jeunes et vigoureuses de Conan.

Paralysé par une terreur superstitieuse, Conan recula pas à pas. Sur la muraille, la lumière du feu profilait en noir l'ombre monstrueuse de la momie, qui ondoyait sur les aspérités du rocher. Hormis le crépitement des flammes mordant le bois, le grincement irrégulier des muscles parcheminés du cadavre en marche et la respiration haletante du jeune homme asphyxié par l'épouvante, le caveau était silencieux.

Le mort accula Conan contre le mur et avança une main brune et squelettique d'un mouvement saccadé. L'épée réagit instinctivement dans la main du jeune homme : la lame s'abattit en sifflant sur le bras tendu, qui se rompit en craquant comme une baguette. Les doigts crispés sur le vide, la main sectionnée tomba sur le sol avec un claquement sec ; aucun sang ne jaillit du moignon décharné de l'avant-bras.

Cette atroce blessure, qui eût arrêté le plus brave des guerriers vivants, ne ralentit même pas la marche du cadavre. Celui-ci se contenta d'arracher son membre mutilé et tendit l'autre bras.

Conan s'élança d'un bond, décrivant avec son arme de larges moulinets cinglants. Un coup atteignit la momie au côté. Des côtes se cassèrent sous le choc sans plus de résistance que des brindilles, et le cadavre fut projeté à terre avec fracas. Conan demeura pantelant au milieu de la crypte, serrant l'antique poignée au creux de sa paume moite. Les yeux dilatés par l'horreur, il regarda la momie se relever avec un long crissement, puis s'avancer, comme un automate, pointant sur lui le squelette de son unique main.

5. Duel avec le mort.

Lentement, ils tournèrent plusieurs fois autour de la salle. Conan avait beau faire tournoyer vaillamment son arme, il perdait peu à peu du terrain devant l'avance opiniâtre de ce mort qui le harcelait.

Un coup manqua le bras de la momie, qui le retira juste à temps de la trajectoire du glaive ; emporté par son élan, Conan effectua un demi-tour, et la créature en profita pour se ruer sur lui. La main griffue agrippa l'adolescent par un pan de sa tunique, dont elle arracha l'étoffe élimée, ne lui laissant pour tout vêtement que ses sandales et son pagne.

Conan fit un bon en arrière et visa le monstre à la tête. La momie se déroba, et Conan dut de nouveau lutter pour échapper à son étreinte. Il lui assena un coup formidable sur le côté du crâne, qui emporta l'une des cornes du heaume. Au deuxième coup, le casque tout entier vola au loin dans un tintement de ferraille. Un troisième coup entama le cuir sec et brun. Pendant un bref instant, qui faillit être fatal au jeune homme, la lame se trouva immobilisée ; et tandis que, éperdu, il tâchait de se dégager, il sentit d'antiques ongles noirs lui labourer la peau.

L'épée frappa encore une fois la momie au côté et, l'espace d'une seconde qui eût pu être décisive, se logea dans sa colonne vertébrale ; mais le mort se libéra d'une secousse. Rien ne pouvait, semblait-il, avoir raison du squelette puisque, mort, il était insensible à la douleur. Il continuait à poursuivre Conan de sa démarche vacillante, sans se fatiguer ni faiblir, au mépris de blessures qui eussent étendu raides morts dans la poussière une douzaine de vigoureux guerriers.

Comment tuer un être qui est déjà mort ? Cette question obsédante harcelait l'esprit de Conan, qui croyait perdre la raison. Il respirait avec peine ; son cœur battait comme s'il fût sur le point

d'éclater. Quelle que fût leur violence, ses coups d'épée ne parvenaient même pas à ralentir la charge de la momie.

L'adolescent attaqua cette fois avec plus de ruse. Il porta un revers sauvage contre le genou du squelette. Un os craqua, et la momie roula dans la poussière. Mais la vie surnaturelle brûlait encore dans son sein décharné. Elle parvint tant bien que mal à se mettre sur pied et s'élança en titubant aux trousses du jeune homme, traînant sa jambe estropiée.

Conan frappa à nouveau le squelette ; la mâchoire inférieure alla voler dans un coin sombre où elle rebondit bruyamment. Mais le cadavre ne s'arrêtait pas. Au-dessus des décombres d'os blanchis qui formaient à présent le bas du visage, l'inquiétant regard hantait toujours les orbites ; la momie continuait de talonner sa proie de son infatigable marche d'automate. Conan se prit à souhaiter être demeuré à l'extérieur, avec les loups, plutôt que d'avoir cherché refuge dans cette crypte maudite, où encore marchaient et tuaient des êtres morts depuis mille ans.

Tout à coup, il se sentit saisi à la cheville. Perdant l'équilibre, il tomba de tout son long sur le sol de pierre inégal et s'efforça désespérément de dégager sa jambe de cette étreinte osseuse. Son sang se figea lorsqu'il vit, autour de sa cheville, la main sectionnée du cadavre dont les serres squelettiques étaient plantées dans sa chair.

L'abominable créature de cauchemar dressa au-dessus de lui sa forme monstrueuse. Le visage déchiqueté du cadavre le toisa d'un air narquois et une main griffue se précipita vers sa gorge.

Conan réagit instinctivement. Rassemblant toute son énergie, il lança ses deux pieds contre le ventre racorni du mort. Projetée en l'air, la momie alla s'écraser bruyamment derrière lui, au beau milieu du feu.

Conan arracha de sa cheville la main mutilée qui s'y agrippait encore. Puis, roulant sur lui-même, il envoya le membre rejoindre dans le feu le reste du squelette. Il se releva, ramassa son glaive et, faisant volte-face… constata que la bataille était terminée.

Desséchée par la procession de siècles innombrables, la momie flambait comme un feu de brousse. La vie surnaturelle qui l'habitait eut un dernier sursaut : tandis que, sautant de membre en membre, les flammes léchaient sa carcasse, le squelette transformé en torche vive, essaya de se redresser. Il était presque parvenu à se traîner hors du feu lorsque sa jambe estropiée se sépara de son corps. La momie s'affaissa et ne fut bientôt plus qu'une gerbe de flammes grondantes. Un membre embrasé se détacha avec un craquement. Le crâne roula dans les braises. Il ne resta bientôt plus du cadavre que quelques morceaux incandescents d'ossements calcinés.

6. Le glaive de Conan.

Vidé, fourbu, Conan poussa un long soupir de soulagement et respira profondément. Il essuya la sueur froide dont la terreur avait inondé son visage et passa les doigts dans sa tignasse noire. La momie du guerrier était enfin vraiment morte, et la grande épée lui appartenait. Il la soupesa de nouveau, savourant son poids et sa puissance.

Il songea un instant à passer la nuit dans le caveau. Il était brisé de fatigue. Dehors, les loups et le froid le guettaient pour l'achever, et même son sens aigu de l'orientation, acquis dans les steppes sauvages, ne lui serait d'aucun secours par cette nuit sans étoiles en pays inconnu.

Mais il se ravisa soudain. A l'âcre relent de la poussière des âges s'ajoutait maintenant, dans la crypte enfumée, l'odeur de la chair calcinée d'un cadavre séculaire : une odeur étrange, méphitique, différente de toutes celles jamais détectées par ses narines exercées. Le trône vide semblait le narguer. Le sentiment d'une présence, qui s'était emparé de lui lorsqu'il avait franchi le seuil de la crypte, persistait dans son esprit. A l'idée de dormir dans ce caveau hanté, ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et il eut la chair de poule.

En outre, muni de sa nouvelle épée, il était plein de confiance. Bombant le torse, il fit siffler la lame au-dessus de sa tête.

Quelques instants plus tard, il sortit de la grotte, drapé dans un vieux manteau de fourrure déniché dans un coffre, une torche dans une main et son épée dans l'autre. Les loups avaient disparu. Levant les yeux, Conan vit que le ciel se dégageait. Il étudia les étoiles qui scintillaient entre les nuages et se remit en marche vers le sud.

La tour de l'Eléphant

Poursuivant sa route vers le sud, Conan franchit les montagnes sauvages qui séparent les Etats hyboriens orientaux des steppes turaniennes, et parvient enfin à Arenjun, la fameuse « ville des Voleurs » du royaume de Zamora. Nouveau venu dans le monde civilisé et farouchement individualiste de nature, il se trouve (ou se creuse) un trou comme voleur professionnel dans ce pays où le vol est considéré comme un art et une vocation honorable. Encore très jeune, et plus audacieux qu'habile, ses progrès dans son nouveau métier sont d'abord assez lents.

1.

Les torches jetaient une clarté diffuse sur les réjouissances du Maul, où les voleurs de l'Orient donnaient une fête nocturne. Dans le Maul, ils pouvaient hurler et faire la bombe comme bon leur semblait, car les honnêtes gens évitaient ces parages, et les gardes, largement dédommagés avec des pièces volées, ne se mêlaient pas de leurs divertissements. Dans les rues tortueuses et mal pavées, encombrées de détritus et émaillées de flaques stagnantes, déambulaient en titubant des fêtards ivres et vociférants. Des coins sombres, où étincelaient des fers entrecroisés, fusaient des rires aigus de femmes, des bruits de lutte et de bousculade. Par les vitres cassées et les portes grandes ouvertes, éclairées par la lueur blafarde des torches, s'échappaient des relents de vin aigre et de sueur âcre, des tintements de pichets entrechoqués, des bruits de poings martelant des tables grossières et des bribes de chansons obscènes.

Dans l'un de ces tripots, la joie battait son plein. Sous le plafond bas, noirci par la fumée, s'étaient réunis toutes sortes de gredins, dont les accoutrements hétéroclites exhibaient tous les stades de la décrépitude : malandrins sournois, kidnappeurs aux aguets, voleurs habiles, spadassins crâneurs accompagnés de femmes aux voix stridentes, parées de fanfreluches criardes. Les forbans indigènes constituaient l'élément dominant : Zamoriens basanés, aux yeux noirs, portant un poignard à leur ceinture et la perfidie dans le cœur. Mais il y avait aussi des loups originaires d'une demi-douzaine de pays étrangers : un renégat hyperboréen gigantesque, taciturne et dangereux, un sabre ceint autour de sa charpente maigre (car les hommes portaient ouvertement des armes dans le Maul) ; un faux-monnayeur shémite, au nez crochu et à la barbe frisée, d'un noir

bleuté ; une Brythunienne au regard effronté, perchée sur le genou d'un Gunder aux cheveux fauves (mercenaire itinérant, déserteur de quelque armée défaite). Le gros coquin grivois dont les plaisanteries paillardes déclenchaient tous les cris d'allégresse était un kidnappeur professionnel, venu du lointain royaume du Koth enseigner la technique du rapt de femmes aux Zamoriens, qui en savaient, en fait, plus long sur cet art, à la naissance, que lui-même ne pourrait jamais en apprendre. Le Kothien interrompit sa description des charmes d'une de ses victimes et plongea son groin dans une énorme chope de bière écumante. Essuyant la mousse qui s'accrochait à ses lèvres épaisses, il reprit :

— Par Bel, dieu de tous les voleurs, je leur montrerai, moi, comment voler des filles ; d'ici l'aube, j'aurai fait passer la frontière zamorienne à ma nouvelle prise, et il y aura un convoi pour l'accueillir. Un comte de l'Ophir m'a promis trois cents pièces d'argent pour une jeune et jolie fille brythunienne du meilleur monde. J'ai dû, pour en trouver une que je sache à son goût, errer des semaines entières dans les villes frontières, déguisé en mendiant. Mais c'est un joli morceau !

Il fit claquer dans l'air un baiser baveux.

— Je connais des seigneurs du Shem qui donneraient pour cette fille le secret de la tour de l'Eléphant, ajouta-t-il en retournant à sa bière.

Sentant une main se poser sur son bras, il tourna la tête, fronçant les sourcils d'être ainsi dérangé. Près de lui se tenait un grand jeune homme solidement bâti, qui semblait aussi déplacé dans ce tripot qu'un loup gris au milieu d'affreux rats de gouttière. Sa pauvre tunique ne parvenait pas à dissimuler sa puissante charpente, ses larges et vigoureuses épaules, sa poitrine massive, sa taille mince et ses bras musclés. Ses yeux d'un bleu ardent tranchaient sur sa peau brune, tannée par les soleils lointains ; une tignasse noire et ébouriffée couronnait son large front. Une épée pendait à sa ceinture dans un fourreau de cuir usé.

A la vue de cet homme, qui n'appartenait à aucune race civilisée de sa connaissance, le Kothien ne put réprimer un mouvement de recul.

— Tu as nommé la tour de l'Eléphant, dit l'inconnu, qui parlait zamorien avec un accent étranger. J'ai entendu conter beaucoup d'histoires sur cette tour ; quel est son secret ?

Le jeune homme n'avait pas l'air menaçant ; de plus, l'effet de la bière et l'approbation manifeste de l'assistance donnaient du courage au Kothien.

— Le secret de la tour de l'Eléphant ? s'écria-t-il. Mais voyons !

le dernier des imbéciles sait que le prêtre Yara y demeure, veillant jalousement sur la clef de son pouvoir magique : un joyau prodigieux qu'on appelle le « Cœur de l'Eléphant ».

Le barbare réfléchit un instant.

— J'ai vu cette tour, dit-il. Elle est située dans un grand jardin entouré de hautes murailles, qui surplombe la ville. Je n'ai pas vu de sentinelles. Les murs doivent être faciles à escalader. Comment se fait-il que personne n'ait volé cette pierre mystérieuse ?

D'abord déconcerté par la simplicité de son interlocuteur, le Kothien éclata d'un rire moqueur auquel les autres firent écho.

— Ecoutez-moi ce niais ! rugit-il. Il volerait le joyau de Yara ! Ecoutez-moi ça, les amis, dit-il, braquant sur le jeune homme un regard sévère. Je présume que tu es quelque barbare du Nord…

— Je suis cimmérien, répondit l'étranger d'un ton peu amène.

Cette réponse ne signifiait pas grand-chose pour le Kothien ; originaire lui-même d'un royaume situé tout au sud, aux frontières du Shem, il n'avait que vaguement entendu parler des peuples du Nord.

— Alors, écoute-moi bien, l'ami, et tires-en une leçon, dit-il, tendant son pichet dans la direction du jeune homme décontenancé. Apprends qu'en Zamora, et dans cette ville en particulier, il y a plus de voleurs audacieux que nulle part ailleurs dans le monde, le Koth y compris. S'il avait été permis à un mortel de dérober la pierre, sois certain que cela serait fait depuis longtemps. Tu parles d'escalader les murs, mais une fois de l'autre côté, tu souhaiterais bien vite être revenu à ton point de départ. Si, la nuit, il n'y a pas de sentinelles dans le jardin (enfin, pas de sentinelles humaines), c'est qu'il y a une bonne raison pour cela. Mais dans la salle de garde, en bas de la tour, sont postés des hommes armés ; et même si tu parvenais à tromper la vigilance de ceux qui hantent l'obscurité du jardin, il te faudrait encore franchir le barrage de ces soldats : car la pierre est gardée quelque part dans le haut de la tour.

— Mais supposons que quelqu'un réussisse malgré tout à traverser les jardins, rétorqua le Cimmérien, ne pourrait-il arriver jusqu'au joyau en passant directement par le haut de la tour et éviter ainsi les soldats ?

De nouveau interdit, le Kothien demeura bouche bée.

— Non, mais vous l'entendez ? s'écria-t-il railleusement. Ce barbare est un aigle, qui prendrait son essor jusqu'au faîte de la tour, dont les parois arrondies sont plus glissantes que du verre poli et qui n'a après tout que cent cinquante pieds de haut !

Le Cimmérien regarda autour de lui, embarrassé par l'explosion de sarcasmes qui accueillit cette réflexion. Il n'y voyait quant à lui aucun humour particulier et était trop novice dans le monde civilisé pour en percevoir la grossièreté. Les hommes civilisés sont plus

discourtois que les sauvages, car ils savent qu'ils peuvent se montrer impolis sans se faire automatiquement fendre le crâne. Désorienté et mortifié, il se serait sans doute éclipsé si le Kothien n'avait cru bon de continuer à l'aiguillonner.

— Allons, allons ! s'écria-t-il. Explique à ces pauvres bougres, qui n'ont commencé à voler qu'avant ta naissance, explique-leur comment tu t'y prendrais pour dérober la pierre !

— Il y a toujours un moyen, à condition que le désir soit doublé de courage, rétorqua évasivement le Cimmérien, piqué au vif.

Le Kothien prit cette réponse pour un affront personnel. Son visage s'empourpra de colère.

— Quoi ! rugit-il. Tu prétends nous apprendre notre métier et insinuer par surcroît que nous sommes des lâches ? Va-t'en, hors de ma vue !

Et il poussa violemment le Cimmérien.

— Après m'avoir tourné en dérision, voici que tu lèves la main sur moi ? dit d'un ton grinçant le barbare qui sentait la rage monter en lui.

Et, d'un coup du plat de la main, il rendit sa bourrade à son provocateur, qui tomba à la renverse contre la table en s'aspergeant de bière. Avec un rugissement de fureur, le Kothien porta la main à son épée.

— Ecoute-moi, chien, hurla-t-il. Tu me paieras ça de ton cœur !

Les épées jaillirent de leurs fourreaux et la foule affolée s'écarta pour laisser place nette. L'unique chandelle qui éclairait la salle fut renversée dans la cohue, et le tripot fut plongé dans l'obscurité. Au milieu du fracas des bancs renversés, du martèlement des pieds en déroute, des cris, des jurons lancés dans la mêlée, retentit tout à coup un hurlement strident d'agonie, qui trancha net le tumulte. Lorsqu'une chandelle fut enfin rallumée, la plupart des clients avaient quitté la salle par les portes et les fenêtres brisées ; le reste était pelotonné sous les tables ou derrière des tonneaux de vin. Le barbare avait disparu : au centre de la pièce, gisait le corps tailladé du Kothien. Avec l'instinct infaillible du barbare, le Cimmérien avait tué son homme dans les ténèbres et la confusion.

2.

Le Cimmérien laissa derrière lui les lumières blafardes de l'orgie. S'étant débarrassé de sa tunique déchirée, il marchait dans la nuit vêtu d'un simple pagne et chaussé de sandales lacées haut sur les mollets. Il se déplaçait avec l'aisance souple d'un grand fauve, bandant ses

muscles d'acier sous sa peau brune.

Conan traversait maintenant le quartier des temples. Ceux-ci se dressaient tout autour de lui, blancs sous la clarté des étoiles ; colonnes de marbre neigeux, coupoles dorées, voûtes argentées, abritant la myriade des étranges divinités de la Zamora. Ces dernières ne tracassaient pas le jeune homme outre mesure ; il savait que la religion zamorienne, comme tout ce qui caractérise les anciennes civilisations, était d'une complexité inextricable et qu'elle avait enfoui la majeure partie de son essence primitive sous un dédale de formules et de rites. Il avait passé de longues heures à écouter, accroupi, les arguments des théologiens et des philosophes, et avait quitté leurs cours complètement désorienté, certain d'une seule chose, c'est qu'ils étaient complètement toqués.

Ses dieux à lui étaient simples et compréhensibles ; Crom en était le chef, et il vivait sur une haute montagne, d'où il envoyait la mort et la damnation. Il était inutile d'appeler Crom à son secours, car c'était un dieu sombre et sauvage qui détestait les faibles. Mais il donnait à chaque homme, à sa naissance, le courage, la volonté et le pouvoir de tuer ses ennemis, ce qui, pour un Cimmérien, était tout ce que l'on était en droit d'attendre d'un dieu.

Ses sandales foulaient sans bruit le pavé luisant. Il n'y avait pas de gardes dans les rues, car même les voleurs du Maul évitaient les temples, dont les profanateurs avaient, disait-on, connu de mystérieux trépas. Conan apercevait devant lui la silhouette de la tour de l'Eléphant, qui se découpait sur le ciel. Pensif, il se demanda d'où pouvait lui venir ce nom. Personne ne semblait le savoir. Conan n'avait jamais vu d'éléphant, mais il pensait qu'il s'agissait d'un animal monstrueux, avec une queue supplémentaire sur le devant. C'est ce que lui avait dit un Shémite nomade, qui lui avait juré avoir vu des milliers de ces animaux en Hyrkania ; mais tout le monde savait combien les habitants du Shem étaient menteurs. Et de toute façon, il n'y avait pas d'éléphant, en Zamora.

La tour tendait vers les astres sa flèche luisante et glacée. A la lumière du soleil, elle lançait des feux si aveuglants que peu de gens pouvaient y fixer leur regard ; certains disaient même qu'elle était en argent. L'édifice avait la forme d'un mince cylindre, d'une courbe parfaite, haut de cent cinquante pieds dont la couronne, incrustée de magnifiques pierreries, scintillait à la lueur des étoiles. La tour se dressait au-dessus de la ville, parmi les frondaisons ondoyantes d'arbres exotiques, au milieu d'un jardin enclos par une haute muraille. A l'extérieur, celle-ci était doublée d'une bande de terrain surbaissée, également entourée d'une enceinte. Aucune lumière ne sortait de la tour, qui semblait dépourvue de fenêtres (du moins dans sa partie supérieure qui dépassait des murs d'enceinte). Seules les

pierres de la couronne scintillaient comme du givre, tout en haut, dans la clarté stellaire.

Au-delà du mur extérieur (le plus bas des deux), croissait une végétation luxuriante. Le Cimmérien rampa jusqu'à proximité de l'enceinte et fit halte un instant devant l'obstacle, qu'il mesura des yeux. Bien que le mur fût assez haut, il pouvait, en sautant, en attraper le couronnement avec les doigts. Ce serait ensuite un jeu d'enfant de se hisser par-dessus la muraille, puis de franchir l'enceinte intérieure de la même façon. Mais Conan hésita à l'idée des étranges périls qui, à ce qu'on lui avait dit, l'attendaient de l'autre côté. Les habitants du pays lui semblaient singuliers et énigmatiques ; ils étaient différents de lui et ne ressemblaient pas même aux peuples occidentaux civilisés (Brythuniens, Némèdes, Kothiens et Aquiloniens) dont Conan avait entendu relater les mystères passés. Le peuple zamorien était très ancien et, à ce qu'il en avait vu, très malfaisant.

Il songea à Yara, le grand prêtre qui, de cette tour couronnée de pierreries, jetait d'étranges sortilèges, et frémit en évoquant un récit qui l'avait frappé. Un page ivre de la cour lui avait raconté comment Yara, désireux de se venger d'un prince indocile, avait brandi en ricanant une pierre brillante et maléfique, dont les rayons chauds et aveuglants avaient réduit sa victime hurlante en une petite boule noire et ratatinée ; et comment cette petite boule sèche s'était changée à son tour en une araignée noire, qui s'était mise à courir éperdument à travers la chambre, jusqu'à ce que Yara l'écrasât sous son talon.

Le prêtre ne sortait de cette tour mystérieuse que pour jeter un sort à un homme ou à une nation. Le roi de Zamora le redoutait plus que la mort, et cette terreur était si intolérable pour sa raison qu'il passait ses journées sous l'empire de la boisson. Yara était très vieux : on disait qu'il avait plusieurs siècles et qu'il vivrait éternellement grâce au pouvoir magique de la pierre qu'on appelait le « Cœur de l'Eléphant » ; de là seul venait le nom de la tour qui l'abritait.

Absorbé dans ses pensées, le Cimmérien s'aplatit tout à coup contre le mur. Quelqu'un passait de l'autre côté, marchant à pas mesurés. Conan perçut un tintement métallique. Ainsi donc, il y avait quand même un garde dans les jardins, qui faisait sa ronde. Le Cimmérien ne bougea pas, s'attendant à l'entendre repasser au tour suivant ; mais le parc mystérieux resta plongé dans le silence.

Conan céda enfin à la curiosité. S'élançant légèrement, il se suspendit à la muraille puis, prenant appui sur une main, se hissa jusqu'au faîte. A plat ventre sur le couronnement, il considéra le large espace qui, entre les deux murs, s'étendait à ses pieds. Il n'y avait aucune végétation de son côté, mais il pouvait apercevoir, près de l'enceinte intérieure, quelques buissons soigneusement élagués. La clarté des étoiles tombait sur le gazon ras ; on entendait quelque part

le clapotis d'une fontaine.

Le Cimmérien se laissa glisser jusqu'à terre avec précaution et, dégainant son épée, regarda autour de lui. Ainsi, sans protection, sous la lumière nue des étoiles, il se sentit envahi par une folle nervosité ; il longea sans bruit le mur incurvé, se blottissant dans son ombre, et parvint à la hauteur des arbustes qu'il avait repérés, de l'autre côté. Alors, plié en deux, il s'élança rapidement dans leur direction et faillit trébucher contre une forme recroquevillée qui gisait près des buissons.

Un rapide coup d'œil circulaire ne lui ayant dévoilé aucun ennemi, il se pencha sur l'obstacle pour l'examiner. Malgré la faible clarté des étoiles, son regard perçant reconnut un homme solidement charpenté, portant l'armure argentée et le casque à crête de la garde royale zamorienne. Sa lance et son bouclier gisaient à ses côtés, et sa gorge portait des traces manifestes de strangulation. Mal à l'aise, le barbare regarda autour de lui. Assurément, cet homme n'était autre que la sentinelle qu'il avait entendue passer devant sa cachette, derrière le mur. Durant le court instant qui s'était écoulé depuis, des mains anonymes, surgies de l'ombre, avaient étranglé le soldat.

Scrutant les ténèbres, il surprit un mouvement furtif dans les buissons, près du mur d'enceinte. Il s'approcha sur la pointe des pieds, la main crispée sur son glaive. Bien qu'il ne fît pas plus de bruit qu'une panthère se faufilant dans la nuit, celui qu'il poursuivait l'entendit. Le Cimmérien entrevit obscurément une énorme masse près du mur et fut soulagé de constater qu'au moins elle avait forme humaine. Haletant de panique, l'individu fit brusquement volte-face et, les mains tendues en avant, ébaucha un plongeon ; mais il réprima son mouvement à la vue de la lame d'acier, d'où jaillit un éclair. Les deux protagonistes se firent face un instant, sans mot dire, prêts à tout.

— Tu n'es pas un soldat, dit enfin l'inconnu à voix basse. Tu es un voleur, comme moi.

— Et toi, qui es-tu ? s'enquit à son tour le Cimmérien, méfiant.

— Taurus de Nemedia.

Le Cimmérien abaissa son arme.

— J'ai entendu parler de toi. On t'appelle le prince des voleurs.

Un rire étouffé lui répondit. Taurus avait la même taille que le Cimmérien, mais il était plus corpulent. Toutefois, bien qu'il fût gras et bedonnant, chacun de ses gestes dénotait un subtil magnétisme dynamique qui, même dans la pâle clarté des étoiles, se reflétait dans ses yeux perçants, étincelants de vitalité. Il était nu-pieds et tenait à la main un rouleau de ce qui semblait être une corde mince et solide, nouée à intervalles réguliers.

— Qui es-tu ? murmura-t-il.

— Conan de Cimmeria, répondit l'autre. Je suis venu essayer de

voler la pierre de Yara, qu'on appelle le « Cœur de l'Eléphant ».

Conan sentit le gros ventre de l'homme ballotter de rire, mais non d'un rire moqueur.

— Par Bel ! dieu des voleurs, chuchota Taurus. Je croyais que moi seul aurais le courage de tenter ce coup-là. Ces Zamoriens se prétendent voleurs... bah ! Conan, j'aime ton audace. Je n'ai jamais partagé d'aventure avec quiconque ; mais, par Bel, nous tenterons celle-ci ensemble, si tu le veux.

— Ainsi, c'est la pierre qui t'intéresse, toi aussi ?

— Quoi d'autre ? Mon plan est au point depuis des mois ; mais toi, mon ami, tu m'as l'air d'avoir agi sur un coup de tête.

— C'est toi qui as tué le soldat ?

— Bien sûr. Je me suis glissé par-dessus le mur alors qu'il était à l'autre bout du jardin et me suis dissimulé dans les bosquets ; il m'a entendu, ou a cru entendre quelque chose. Quand cet imbécile est arrivé, à tâtons, cela a été un jeu d'enfant de me cacher derrière lui, de lui attraper le cou et de le lui serrer jusqu'à ce que mort s'ensuive. Comme la plupart des gens, il était à moitié aveugle dans l'obscurité. Un bon voleur doit avoir des yeux de lynx.

— Tu as commis une erreur, dit Conan.

Taurus lui lança un regard courroucé.

— Moi, une erreur ? Impossible !

— Tu aurais dû traîner le corps dans les buissons...

— ... dit le novice au maître en la matière. Ils ne relèveront pas la sentinelle avant minuit passé. Si quelqu'un venait le chercher maintenant et découvrait son corps, il courrait aussitôt alerter Yara, nous laissant le temps de nous enfuir. S'ils ne le trouvaient pas, ils se mettraient à fouiller les buissons et nous serions pris comme des rats.

— Tu as raison, acquiesça Conan.

— Bon. Maintenant, écoute. Cette maudite discussion nous fait perdre du temps. Il n'y a pas de gardiens à l'intérieur du jardin... enfin, pas de gardiens humains, mais il y a des sentinelles bien plus redoutables. C'est leur présence qui m'a si longtemps embarrassé ; mais j'ai fini par trouver un moyen de les circonvenir.

— Que fais-tu des soldats dans le bas de la tour ?

— Le vieux Yara demeure dans les chambres du haut. C'est par là que nous entrerons... et sortirons, je l'espère. Peu t'importe comment. J'ai mon plan. Nous nous introduirons dans la tour par le sommet et descendrons étrangler le vieux Yara avant qu'il n'ait le temps de nous jeter un de ses maudits sorts. Du moins, nous essaierons ; être changés en araignées ou en crapauds, ou bien obtenir richesse et puissance universelles, tout voleur digne de ce nom doit savoir prendre des risques.

— J'irai aussi loin qu'il sera humainement possible, dit Conan en

ôtant ses sandales.

— Alors, suis-moi.

Faisant demi-tour, Taurus prit son élan, s'accrocha au mur et se hissa jusqu'au faîte. Etant donné sa corpulence, la souplesse de cet homme était étonnante ; il semblait à peine effleurer la muraille. Conan le rejoignit et, couchés à plat ventre sur le large couronnement, ils s'entretinrent à voix basse avec circonspection.

— Je ne vois aucune lumière, chuchota Conan.

La partie inférieure de la tour était, comme la portion supérieure, visible de l'extérieur du jardin, un cylindre parfait, brillant, sans ouvertures apparentes.

— Il y a des portes et des fenêtres, astucieusement construites, répondit Taurus, mais elles sont fermées. L'air que respirent les soldats leur vient d'en haut.

Dans le jardin noyé de mystère, des buissons duveteux et des arbres fourchus déployaient leurs sombres et ondoyantes frondaisons contre le ciel étoilé. Conan sentit planer sur son âme aux aguets la menace d'un danger imminent. Il perçut le regard brûlant d'yeux invisibles et flaira un parfum subtil qui fit hérisser instinctivement les petits cheveux de sa nuque, comme le font les poils des chiens à l'odeur d'un vieil ennemi.

— Suis-moi, murmura Taurus, reste derrière moi, si tu tiens à la vie.

Tirant de sa ceinture un objet qui ressemblait à un tube de cuivre, le Némède s'accroupit légèrement sur le gazon, au pied du mur. Conan était juste derrière lui, épée au poing ; mais Taurus le repoussa contre la muraille et ne manifesta quant à lui aucune envie d'avancer. Il demeurait immobile, tendu par l'attente, le regard fixé, comme celui de Conan, sur un bouquet d'arbustes distant de quelques mètres, dont la masse sombre continuait à s'agiter bien que la brise fût tombée. Soudain, deux grands yeux luisants surgirent des ombres mouvantes ; et derrière eux, d'autres points de feu apparurent dans les ténèbres.

— Des lions ! grommela Conan.

— Oui. Pendant la journée, ils sont enfermés sous la tour, dans des antres souterrains. Voilà pourquoi il n'y a pas de sentinelles dans ce jardin.

Conan compta rapidement.

— Cinq en vue ; peut-être d'autres, cachés derrière le bosquet. Ils vont charger d'une minute à l'autre...

— Tais-toi ! chuchota Taurus qui, s'éloignant du mur avec précaution, comme s'il eût marché sur des rasoirs, leva le mince tube qu'il tenait à la main.

Des bruissements étouffés sortirent de l'ombre, et les yeux

étincelants s'approchèrent des deux hommes. Conan distinguait vaguement les grandes mâchoires écumantes, les queues touffues fouettant l'air. L'atmosphère se tendit, le Cimmérien serra son glaive, guettant l'assaut irrésistible de ces corps gigantesques. Taurus porta l'extrémité du tube à ses lèvres et, soufflant de toutes ses forces, expulsa un long jet de poudre jaunâtre ; un épais nuage vert-jaune enveloppa aussitôt les arbustes, recouvrant les yeux luisants de son voile opaque.

Taurus regagna le mur en courant, sous le regard interrogateur de Conan. L'épais nuage masquait entièrement le bosquet, dont ne provenait aucun son.

— Quel est ce brouillard ? demanda le Cimmérien, mal à l'aise.

— La mort ! murmura le Némède. Si un vent se lève et le souffle dans notre direction, nous devrons nous enfuir par-dessus le mur. Mais non, l'air est calme, et le nuage se dissipe à présent. Attends qu'il ait entièrement disparu. Car le respirer, c'est la mort.

Seuls subsistaient maintenant quelques filaments jaunâtres qui flottaient spectralement dans l'air ; ils eurent bientôt disparu, et Taurus fit avancer son compagnon. Tous deux s'approchèrent à pas feutrés du bouquet d'arbustes, et Conan demeura stupéfait : dans l'ombre gisaient cinq fauves, le feu de leurs yeux sombres éteint à jamais. L'air exhalait une odeur douceâtre, écœurante.

— Ils sont morts sans faire aucun bruit, murmura le Cimmérien. Taurus, quelle était cette poudre ?

— Elle est faite avec le lotus noir, qui pousse dans les jungles lointaines du Khitai où seuls demeurent les prêtres aux crânes jaunes de Yun, et dont les fleurs font tomber raide mort quiconque respire leur parfum.

Conan s'agenouilla près des grandes formes inertes pour s'assurer qu'elles étaient bien hors d'état de nuire. Il hocha la tête ; la magie des pays exotiques était mystérieuse et terrible pour les barbares du Nord.

— Pourquoi ne tuerais-tu pas de la même façon les soldats qui sont dans la tour ? demanda-t-il.

— Parce que j'ai utilisé toute la poudre en ma possession, répondit Taurus. Le tour de force qu'il m'a fallu accomplir pour me la procurer suffirait déjà à me rendre célèbre parmi les voleurs du monde entier. Je l'ai dérobée à un convoi en route pour la Stygia ; et j'ai dû pour cela la tirer, dans son sachet en fil d'or, des anneaux d'un énorme serpent qui ne s'est même pas réveillé. Mais viens, au nom de Bel ! Allons-nous passer la nuit à discourir ?

Se faufilant entre les arbustes, ils gagnèrent le pied de la tour brillante ; d'un geste, Taurus imposa silence à son compagnon, puis défit sa corde à nœuds terminée à une extrémité par un solide crochet

d'acier. Conan comprit son plan et ne posa pas de questions. Saisissant la corde à peu de distance du crochet, le Némède se mit à la faire tournoyer au-dessus de sa tête. Conan appliqua son oreille contre la paroi polie de la tour, mais ne perçut aucun son. De toute évidence, les soldats qui se trouvaient à l'intérieur ne soupçonnaient pas la présence des deux intrus, qui n'avaient pas fait plus de bruit que le vent nocturne dans les arbres. Mais une étrange nervosité s'était emparée du barbare ; peut-être était-elle due à cette odeur de lion qui imprégnait l'atmosphère.

De son bras vigoureux, Taurus lança la corde d'un geste souple et ondulant. Le crochet effectua de curieux mouvements de bas en haut, puis disparut par-dessus la rangée des pierreries qui couronnaient le sommet. Il avait dû se planter fermement car, sans fléchir, il résista d'abord à des tiraillements circonspects, puis à de violentes secousses.

— Du premier coup, murmura Taurus, je...

Ce fut l'instinct sauvage de Conan qui lui fit faire brusquement volte-face ; car la mort qui les menaçait ne faisait aucun bruit. Le Cimmérien entrevit fugitivement une énorme masse fauve qui, dressée de toute sa hauteur contre le ciel étoilé, s'apprêtait à lui porter un coup fatal. Aucun homme civilisé n'eût pu bouger à moitié aussi vite que le fit le barbare. Un éclair de lumière stellaire jaillit de sa lame glacée, mue par l'énergie désespérée de tous ses nerfs et muscles, et l'homme et la bête roulèrent ensemble sur le sol.

Proférant à voix basse des jurons incohérents, Taurus se pencha sur les deux corps entremêlés et vit aux gesticulations de son compagnon que celui-ci s'efforçait de se dégager du poids écrasant qui l'étouffait. Le Némède constata avec stupéfaction que le lion était mort, le crâne fendu en deux. Saisissant la carcasse, il aida Conan à la repousser, et le barbare, tenant encore à la main son épée dégouttante de sang, se remit sur ses pieds.

— Es-tu blessé, l'ami ? fit Taurus, encore sous le coup de l'incroyable rapidité des événements.

— Non, par Crom ! répondit le barbare. Mais je l'ai échappé belle, cette fois-ci, et pourtant ma vie n'est rien moins que monotone. Pourquoi donc cette maudite bête n'a-t-elle pas rugi en attaquant ?

— Tout est étrange, dans ce jardin, dit Taurus. Les lions frappent en silence... et pas seulement les lions. Mais viens ! Ce carnage a fait peu de bruit, mais les soldats l'ont peut-être entendu, s'ils ne sont pas saouls ou assoupis. La bête se trouvait dans quelque autre coin du jardin et a ainsi échappé à la mort des fleurs ; mais il n'y a plus de lions à présent, c'est sûr. Il nous faut grimper à cette corde : inutile de demander à un Cimmérien s'il sait le faire.

— Pourvu qu'elle supporte mon poids, grogna Conan qui nettoyait son épée dans l'herbe.

— Elle en supporterait trois comme moi, répondit Taurus. Elle est nattée avec des tresses de femmes mortes qu'à minuit j'ai ravies de leurs tombes ; et pour la rendre encore plus solide, je l'ai trempée dans la résine empoisonnée de l'upas. J'irai en tête, suis-moi de près.

Le Némède saisit la corde, se l'entoura autour d'une jambe et commença à grimper ; il montait comme un chat, démentant la gaucherie que laissait présager son embonpoint. Le Cimmérien le suivit. La corde se balançait et tournait sur elle-même, mais cela ne gênait pas les grimpeurs qui, l'un comme l'autre, avaient fait des escalades plus difficiles dans le passé. La couronne incrustée de la tour, qui scintillait au-dessus de leur tête, saillait du mur à angle droit ; la corde pendait ainsi à peu près à un pied de la paroi, ce qui facilitait considérablement l'ascension.

A mesure qu'ils s'élevaient en silence, les lumières de la ville s'étendaient de plus en plus loin sous leurs yeux, et l'éclat rutilant des gemmes qui bordaient la couronne éclipsait graduellement la clarté des étoiles. Allongeant une main, Taurus agrippa la couronne et se hissa au sommet. Parvenu à son tour à l'extrémité de la corde, Conan marqua un temps d'arrêt, fasciné par le feu aveuglant des grosses pierres chatoyantes (diamants, rubis, émeraudes, saphirs, turquoises, pierres de lune) incrustées en rang serré dans l'argent miroitant. De loin, leurs éclats différents semblaient se fondre en un scintillement blanc ; mais maintenant, de près, elles étincelaient d'un million de teintes, hypnotisant le barbare de leurs reflets irisés.

— Il y a ici une fortune fabuleuse, Taurus, murmura-t-il.

Mais le Némède répondit avec impatience :

— Allons, viens ! Si nous nous emparons du Cœur, ces pierres seront à nous ainsi que tout le reste.

Conan se hissa sur la couronne resplendissante. Le bord incrusté dominait de quelques pieds le sommet de la tour, dont la surface plane d'un bleu sombre, piquée d'incrustations d'or où se miraient les étoiles, ressemblait à un large saphir saupoudré de poussière brillante. Devant eux, les deux compagnons aperçurent, de l'autre côté du toit, une sorte de bâtisse, faite du même matériau argenté que les murs de la tour, où des gemmes plus petites formaient des arabesques ; l'unique porte était en or écaillé, incrusté de pierreries qui luisaient comme de la glace.

Conan tourna les yeux vers l'océan de lumières palpitantes qui au loin s'étendait à leurs pieds, puis les reporta sur Taurus, occupé à remonter et à rouler sa corde. Le Némède montra à Conan le point de chute du crochet, dont la pointe était fichée d'un quart de pouce sous une grosse pierre de la face interne de la couronne.

— La chance était encore avec nous, grommela-t-il. Cette pierre aurait pu facilement lâcher prise sous nos poids conjugués. Suis-moi ! Les véritables dangers de notre aventure ne font que commencer. Nous sommes dans l'antre du serpent, mais nous ne savons pas où il se terre.

Avec l'agilité de deux tigres, ils traversèrent sans bruit le toit sombre et luisant, et firent halte devant la bâtisse scintillante. D'une main preste et circonspecte, Taurus essaya la porte, qui céda sans résistance, et les deux compagnons, sur le qui-vive, regardèrent à l'intérieur. Par-dessus l'épaule du Némède, Conan entrevit une pièce étincelante dont les murs, le plafond et le sol, incrustés de grosses pierres blanches, jetaient une vive lumière qui semblait le seul éclairage de la salle. Cette dernière ne recelait, en apparence, aucune vie.

— Avant de refermer notre dernière issue, chuchota Taurus, va jusqu'à la couronne inspecter les abords de la tour ; si tu vois des soldats rôder dans les jardins, ou quelque chose de suspect, reviens m'avertir. Je t'attendrai dans cette pièce.

Conan, qui ne voyait aucune raison à cette demande, conçut un vague soupçon, mais il obéit à Taurus. Lorsqu'il eut tourné les talons, le Némède se glissa à l'intérieur et ferma la porte derrière lui. Conan contourna sans bruit la couronne de la tour et revint à son point de départ sans avoir décelé aucun mouvement suspect dans l'océan de feuillages qui ondoyait à ses pieds. Il se tournait vers la porte quand, soudain, de l'intérieur de la pièce, lui parvint un cri étranglé.

Electrisé, le Cimmérien fit un bond en avant ; la porte brillante s'ouvrit toute grande, et Taurus apparut dans l'encadrement, vacillant dans le scintillement froid de la salle. Ses lèvres s'entrouvrirent, mais sa gorge n'émit qu'un son rauque. Se cramponnant à la porte dorée, il sortit en titubant sur le toit puis s'écroula de tout son long, serrant sa gorge à deux mains. La porte se referma derrière lui.

Ramassé sur lui-même comme une panthère aux abois, Conan n'aperçut rien dans la pièce, derrière le Némède foudroyé, pendant le bref instant où la porte se refermait ; à moins que l'ombre qu'il avait cru voir courir sur le sol luisant ne fût pas l'effet d'un jeu de lumière… Rien ne suivit Taurus sur le toit, et Conan se pencha sur l'homme étendu.

Les yeux dilatés du Némède fixaient vers le ciel un regard vitreux, empreint d'une atroce épouvante. Ses mains étaient crispées sur sa gorge ; la salive s'échappait de ses lèvres avec un gargouillis ; puis, tout à coup, il se raidit, et le Cimmérien abasourdi sut qu'il était mort. Il pressentit que Taurus avait expiré en ignorant la cause de son trépas. Conan jeta un regard effaré sur l'énigmatique porte d'or. Dans cette pièce aux murs incrustés de pierres brillantes, la mort était venue

au prince des voleurs aussi silencieusement, aussi mystérieusement que celle qui, par sa main, avait frappé les lions dans le jardin.

Le barbare palpa doucement le corps à moitié nu du cadavre, en quête d'une blessure. Les seules traces de violence se trouvaient entre les épaules, à la base du cou taurin du Némède : trois petites plaies rondes, comme si trois clous eussent été plantés profondément dans la chair, puis retirés. Les blessures, frangées de noir, dégageaient une légère, mais nette, odeur de putréfaction. Flèches empoisonnées ? se demanda Conan. Mais en ce cas, les projectiles auraient dû être encore fichés dans les plaies.

Circonspect, Conan marcha furtivement jusqu'à la porte dorée, l'ouvrit et regarda à l'intérieur. La pièce, déserte, baignait dans l'éclat froid et scintillant des innombrables gemmes. Au beau milieu du plafond, il remarqua un dessin étrange : un octogone noir, au centre duquel quatre pierres répandaient une lueur rouge qui tranchait sur l'éclat blanc des autres joyaux. De l'autre côté de la pièce s'ouvrait une porte, identique à celle devant laquelle il se tenait, moins les moulures écaillées. Etait-ce par là qu'était entrée la mort ? Et après avoir frappé sa victime, avait-elle emprunté le même chemin pour sortir ?

Le Cimmérien referma la porte derrière lui et pénétra à l'intérieur. Ses pieds nus ne faisaient aucun bruit sur le sol cristallin. Il n'y avait ni chaises ni tables dans la pièce meublée seulement de trois ou quatre divans de soie, ornés de broderies d'or formant d'étranges motifs serpentins, et de plusieurs coffres d'acajou aux ferrures d'argent. Certains de ces derniers étaient scellés par de lourdes serrures d'or ; d'autres, ouverts, leurs couvercles sculptés rejetés en arrière, révélèrent aux yeux ébahis du Cimmérien la splendeur désordonnée de monceaux de pierreries. Conan lâcha un juron à voix basse ; il avait déjà vu, depuis le début de la nuit, plus de richesses que, même dans ses rêves, il n'avait jamais contemplé ; songeant à ce que devait valoir le joyau qu'il cherchait, il fut pris de vertige.

Courbé, aux aguets, tête en avant, épée au poing, il était parvenu au centre de la pièce, lorsque la mort surgit de nouveau, sans un bruit. Une forme sombre, voletant sur le sol brillant, fut son seul avertissement ; instinctivement, il fit un saut de côté qui lui sauva la vie. Il eut la vision fugitive d'un monstre noir et velu qui passa près de lui, entrechoquant ses crocs écumants ; un liquide, brûlant comme les gouttes du feu de l'enfer, lui aspergea l'épaule. Il fit un bond en arrière, brandissant son arme, et vit le monstre frapper le sol, tournoyer et fondre sur lui à une allure effroyable : une énorme araignée noire, comme on n'en voit que dans les cauchemars.

Cet ogre, de la taille d'un cochon, se déplaçait sur le sol à une vitesse prodigieuse, porté par huit grosses pattes velues ; ses quatre yeux luisaient d'un regard mauvais, pétillant d'une affreuse

intelligence ; ses crocs dégouttaient d'un venin que Conan savait mortel, à en croire la brûlure des quelques gouttes tombées sur son épaule lorsque la chose l'avait frappé et manqué. C'était là le tueur qui, descendu au bout d'un fil de toile de son perchoir au milieu du plafond, s'était posé sur le cou du Némède. Imbéciles qu'ils étaient, de n'avoir pas soupçonné que les pièces du haut seraient aussi bien gardées que celles du rez-de-chaussée !

Ces pensées traversèrent rapidement l'esprit de Conan tandis que le monstre revenait à la charge. Le Cimmérien sauta sur place, et l'araignée passa sous lui, fit volte-face et répéta l'offensive. Cette fois, il esquiva l'assaut d'un bond sur le côté et riposta comme un chat. Son épée blessa l'une des pattes velues, et il se déroba de nouveau à l'attaque du monstre qui faisait claquer bruyamment ses crocs démoniaques. Mais la créature changea de tactique : bifurquant, elle traversa le sol cristallin et grimpa le long du mur jusqu'au plafond ; elle demeura tapie là un instant, fixant sur sa proie ses yeux rouges et diaboliques. Puis, tout à coup, elle s'élança dans l'espace au bout d'un fil grisâtre et gluant.

Conan fit un pas en arrière pour esquiver l'impact, puis baissa promptement la tête, évitant de justesse le gluau de la toile volante. Devinant l'intention du monstre, il s'élança vers la sortie, mais l'autre fut plus rapide que lui, et un large filet de toile poisseuse, collé en travers de la porte, fit de la pièce une prison. Conan n'osait essayer de couper la toile avec son arme, sachant qu'elle collerait à sa lame et qu'avant qu'il n'ait le temps de l'en débarrasser le monstre aurait planté ses crocs dans son dos.

Alors commença un jeu désespéré : l'intelligence et la rapidité de l'homme se mesurant à l'astuce et à la vitesse démoniaques de l'araignée géante. Celle-ci ne chargeait plus directement sur le sol et ne s'élançait plus sur sa victime du haut de son perchoir. Elle parcourait en tous sens le plafond et les murs, essayant d'enlacer sa proie dans les longues boucles de toile grise et gluante qu'elle lui lançait avec une précision infernale. Ces filets étaient aussi épais que des cordes, et Conan savait qu'une fois qu'ils l'auraient pris au piège, son énergie désespérée ne suffirait pas à le soustraire à temps au monstre meurtrier.

Cette danse satanique se poursuivit tout autour de la pièce, dans un silence absolu, ébranlé seulement par les halètements de l'homme, le bruit sourd de ses pieds nus sur le sol luisant et le claquement des crocs de la bête. Des rouleaux de filet gris jonchaient le sol ; d'autres pendaient en boucles le long des murs, couvraient les coffres de pierreries et les divans soyeux, ou tombaient en festons sombres du plafond incrusté. Grâce à la rapidité fulgurante de son regard et de ses muscles, Conan était encore indemne, bien que les boucles poisseuses

fussent passées si près de lui qu'elles avaient frôlé sa peau nue. Il savait qu'il ne pourrait pas leur échapper indéfiniment ; il lui fallait non seulement surveiller les filets qui pendaient du plafond, mais aussi regarder où il mettait les pieds, pour ne pas trébucher sur ceux qui étaient à terre. Tôt ou tard, une boucle collante s'enroulerait autour de lui comme un python et, entouré de ce cocon, il serait à la merci du monstre.

L'araignée courait sur le sol de la pièce, traînant à sa suite la corde grise et ondulante. Conan sauta du divan où il était perché ; le monstre vira prestement, grimpa comme une flèche sur le mur, et la toile, quittant le sol comme un être vivant, fouetta la cheville du Cimmérien. Celui-ci tomba sur les mains et tenta frénétiquement de se dégager du filament qui l'enserrait comme l'anneau souple d'un serpent Le diable velu dévalait le mur au galop pour achever sa proie. Dans la folie du désespoir, Conan saisit un coffre et le lança de toutes ses forces. Le lourd projectile alla s'écraser contre le mur, au beau milieu des pattes noires. Une humeur visqueuse et verdâtre gicla de la masse sanguinolente qui tomba sous l'amas flamboyant des pierreries qui se déversaient pêle-mêle sur son corps écrasé ; les pattes velues s'agitaient dans le vide ; ses yeux mourants jetaient leur éclat rouge au milieu des gemmes scintillantes.

Regardant autour de lui, Conan ne vit surgir aucun autre monstre. Il entreprit de se dégager de la toile. La substance collait obstinément à sa cheville et à ses mains, mais il finit par se libérer et, se frayant de son glaive un chemin à travers les rouleaux filandreux qui emplissaient la pièce, il gagna la porte intérieure. Il ignorait quelles horreurs l'attendaient de l'autre côté. Le sang du Cimmérien bouillonnait dans ses veines : puisqu'il était venu de si loin et qu'il avait surmonté tant de périls il était déterminé à aller jusqu'au bout de l'aventure, quelle qu'en pût être la sombre issue. Il sentait que la pierre qu'il cherchait n'était pas un des nombreux joyaux amoncelés si négligemment dans la pièce étincelante.

Arrachant les boucles de toile d'araignée qui obstruaient la porte intérieure, il constata qu'elle non plus n'était pas fermée à clef. Il se demanda si les soldats, en bas, ignoraient toujours sa présence. Il s'en trouvait, il est vrai, séparé par une distance importante et, s'il fallait en croire les rumeurs qui couraient, les gardiens étaient accoutumés à entendre dans la tour, au-dessus d'eux, des bruits singuliers et lugubres, des cris d'horreur et d'agonie.

Songeant à Yara, il fut pris d'un léger malaise en ouvrant la porte dorée. Mais il ne vit qu'un escalier d'argent qui descendait, éclairé par une lumière vague dont il ne put déterminer la source avec précision. L'épée à la main, il descendit les marches en silence. Sans percevoir aucun bruit, il parvint bientôt à une porte d'ivoire, incrustée

de jaspes couleur de sang. Il tendit l'oreille, mais aucun son ne lui parvint de l'intérieur ; il aperçut seulement de fins rubans de fumée qui s'échappaient lentement de sous la porte, exhalant une odeur étrange et exotique inconnue du Cimmérien. A ses pieds, l'escalier d'argent enfonçait sa spirale dans les ténèbres, et aucun son ne sortait de ce puits d'ombre ; Conan eut le sentiment indéfinissable qu'il se trouvait seul dans une tour hantée par des spectres et des fantômes.

3.

Avec précaution, Conan poussa la porte d'ivoire, qui s'ouvrit sans bruit. Il s'arrêta sur le seuil resplendissant et regarda autour de lui comme un loup en territoire inconnu, prêt à se battre ou à prendre la fuite. Il avait devant lui une grande pièce à la voûte dorée, dont les murs étaient en jade vert et le sol d'ivoire couvert par endroits de tapis moelleux. Derrière un brûle-parfum posé sur un trépied d'or, d'où s'échappait une fumée exhalant une odeur exotique d'encens, se trouvait une idole, assise sur une sorte de divan de marbre. Conan la regarda, bouche bée : la statue avait le corps d'un homme, nu et vert ; mais ce corps était surmonté d'une tête démente de cauchemar. Trop grande pour le corps humain qui la portait, elle n'avait elle-même rien d'humain. Stupéfait, Conan considéra tour à tour les larges oreilles évasées, la trompe retroussée et les deux défenses blanches plantées de chaque côté, terminées par deux boules dorées. Les yeux, fermés, semblaient dormir.

De là venait donc ce nom de « tour de l'Eléphant » : la tête de la statue ressemblait en effet beaucoup à celle des bêtes décrites par le voyageur shémite. C'était le dieu de Yara ; où pouvait donc être la pierre, sinon dissimulée à l'intérieur de l'idole, puisque la gemme était appelée le « Cœur de l'Eléphant » ?

Comme Conan s'avançait, fixant son regard sur l'idole immobile, tout à coup les yeux de la statue s'ouvrirent. Le Cimmérien se figea sur place. Ce n'était pas une statue, mais un être vivant, et il était pris au piège dans sa chambre !

L'horreur paralysante qui s'empara de lui l'empêcha d'exploser en une rage meurtrière. Dans sa situation, un homme civilisé se fût réfugié, sans y croire, dans la conclusion qu'il avait perdu l'esprit ; mais il ne vint pas à l'idée du Cimmérien de mettre ses sens en doute. Il savait qu'il se trouvait face à face avec un démon de l'ancien monde, et cette certitude le priva de toutes ses facultés, hormis la vue.

Le monstre avait redressé son tronc et semblait examiner la pièce ; au regard sans vie des yeux de topaze, Conan sut que cet être

était aveugle. A cette idée, ses nerfs se détendirent, et il recula silencieusement vers la porte. Mais la créature l'entendit. Elle tourna la tête vers Conan, qui fut de nouveau glacé d'horreur : la chose s'était mise à parler, d'une voix étrange, hésitante, monocorde. Le Cimmérien comprit que ses mâchoires n'avaient jamais été faites ou conçues pour la parole humaine.

— Qui est là ? Es-tu venu me torturer encore, Yara ? Ne cesseras-tu donc jamais ? Oh ! Yag-kosha, n'y a-t-il pas de fin à l'agonie ?

Des larmes roulèrent des orbites sans regard. Ayant posé les yeux sur les membres étendus sur le divan de marbre, Conan sut que le monstre ne se lèverait pas pour l'attaquer. Il reconnut les stigmates du chevalet et du fer rouge et, malgré son courage et sa témérité, il demeura interdit à la vue des vestiges atrocement déformés de ce qui avait été autrefois des membres pareils aux siens. Et soudain, toute sa crainte et sa répulsion l'abandonnèrent, pour faire place à une immense pitié. Quel était ce monstre ? Conan ne pouvait le savoir, mais les preuves de ses souffrances étaient si terribles et si navrantes qu'une étrange et douloureuse tristesse envahit le Cimmérien, sans qu'il en sût la cause. Il sentit seulement qu'il était le témoin d'une tragédie cosmique, et fut pris de honte, comme s'il eût à répondre de la culpabilité d'une race entière.

— Je ne suis pas Yara, dit-il. Je ne suis qu'un voleur. Je ne te ferai pas de mal.

— Approche-toi, que je puisse te toucher, dit la créature d'une voix tremblante.

Et Conan s'approcha d'elle sans crainte, laissant pendre son épée dans sa main. Le monstre se pencha vers lui et tâta son visage et ses épaules comme le fait un aveugle, avec la délicatesse d'une main de jeune fille.

— Tu n'appartiens pas à la race infernale de Yara, soupira la créature avec soulagement. Les contours précis de ton corps maigre portent l'empreinte farouche des steppes. J'ai connu ton peuple autrefois, sous un autre nom, il y a très, très longtemps, à l'époque où un autre monde dressait vers les étoiles la splendeur de ses tours. Il y a du sang sur tes doigts.

— Une araignée dans la pièce au-dessus, et un lion dans le jardin, répondit Conan d'une voix sourde.

— Tu as tué un homme aussi, cette nuit, répondit l'autre. Et la mort hante la pièce du haut, je le sens, je le sais.

— Oui, murmura Conan. Le prince des voleurs gît là-haut, tué par la morsure d'une vermine.

— Oh ! Ah ! fit l'étrange voix inhumaine, qui s'éleva en une sourde mélopée. Un meurtre dans la taverne et un meurtre sur le toit :

je le sais, je le sens. Et le troisième aura l'effet magique dont pas même Yara ne rêve. Oh ! magie de la délivrance, dieux verts de Yag !

Ses larmes se remirent à couler, tandis que son corps torturé se balançait d'avant en arrière sous le coup de diverses émotions. Conan regardait la scène, stupéfait.

Les convulsions s'arrêtèrent ; les yeux sans regard se tournèrent vers le Cimmérien, et l'insolite créature lui fit signe d'approcher.

— Ecoute, ô humain ! Je te parais répugnant et monstrueux, n'est-ce pas ? Non, ne réponds pas, je le sais. Mais tu me semblerais tout aussi étrange si je pouvais te voir. Il y a beaucoup d'autres mondes dans l'univers, et la vie prend des formes multiples. Je ne suis ni un dieu ni un démon, mais un être de chair et de sang comme toi, bien que nos substances soient partiellement dissemblables et que nos formes ne proviennent pas du même moule.

» Je suis très vieux, ô homme des vastes plaines ! Il y a bien, bien longtemps, je vins sur cette planète avec d'autres habitants de mon monde, la verte planète Yag, qui gravite à jamais sur le pourtour extérieur de cet univers. Parce que nous avions fait la guerre aux rois de Yag, qui nous avaient défaits et bannis, nous dûmes traverser l'espace sur nos ailes puissantes, qui nous portèrent dans le cosmos plus vite que la lumière. Mais nous ne pûmes jamais retourner chez nous car, une fois sur la Terre, nos ailes se flétrirent sur nos épaules. Nous vécûmes à l'écart de la vie terrestre, combattant les êtres terribles et inquiétants qui parcouraient alors cette planète, craints et respectés dans les sombres jungles de l'Orient où nous avions élu résidence.

» Nous vîmes les hommes émerger de l'état simiesque et construire les cités resplendissantes de la Valusia, de la Kamelia, de la Commoria et des autres Etats frères. Nous vîmes ces royaumes chanceler sous le coup des païens : Atlantes, Pictes et Lémuriens. Nous vîmes les océans se soulever pour engloutir l'Atlantide et la Lemuria, les îles Pictes et les somptueuses cités du monde civilisé. Nous vîmes les survivants des races picte et atlante bâtir leur empire néolithique, puis s'abîmer dans un chaos de guerres sanguinaires. Nous vîmes les Pictes sombrer dans la barbarie, et les Atlantes retourner à l'état simiesque. Nous vîmes de nouveaux peuples sauvages, descendus du cercle arctique, migrer vers le sud en vagues conquérantes pour construire une nouvelle civilisation dont les royaumes s'appelèrent Nemedia, Koth, Aquilonia et leurs sœurs. Nous vîmes ton peuple émerger sous un autre nom des jungles habitées par les ex-Atlantes devenus singes. Nous vîmes les descendants des Lémuriens rescapés du cataclysme repartir de zéro, remonter les degrés de l'état sauvage, et partir vers l'ouest sous le nom d'Hyrkaniens. Et nous vîmes cette race de démons, survivants de l'ancienne civilisation précataclysmique,

sombrer, puis revenir à la culture et au pouvoir en fondant ce maudit royaume de Zamora.

» Nous vîmes tout cela sans aider ni troubler la loi immuable du cosmos puis, un à un, nous nous éteignîmes, car nous autres, hommes de Yag, ne sommes pas immortels, bien que notre vie soit aussi longue que celle des planètes et des constellations. Finalement, je demeurai seul, rêvant aux anciens temps, dans les temples en ruine des jungles du lointain Khitai, adoré comme un dieu par une ancienne race à la peau jaune. Puis vint Yara, versé dans une lugubre science héritée des jours barbares, antérieurs au Cataclysme.

» Il s'assit d'abord à mes pieds pour acquérir la connaissance. Mais ce que je lui enseignai ne le satisfit point, car c'était de la magie blanche, et il avait soif d'une science maléfique qui lui permettrait d'asservir les rois et d'assouvir ainsi son ambition démoniaque. Je ne voulus lui transmettre aucun des secrets de magie noire que, malgré moi, j'avais appris en traversant les âges.

» Mais son savoir était plus grand que je ne l'avais supposé ; usant d'un artifice extorqué aux tombeaux de l'obscure Stygia, il m'amena contre ma volonté à divulguer un secret que je n'avais pas l'intention de lui livrer ; et retournant contre moi le pouvoir qu'il m'avait ravi, il m'asservit. Ah ! dieux de Yag, mon sort fut bien amer depuis cette heure !

» Des jungles perdues du Khitai où les singes gris dansaient aux pipeaux des prêtres jaunes, et où des offrandes de fruits et de vin s'amoncelaient sur mes autels vétustes, il me conduisit en ce lieu. Je n'étais plus le dieu d'un bon peuple de la jungle, mais l'esclave d'un démon à forme humaine.

Et des larmes jaillirent de nouveau des yeux sans vie de l'idole.

— Il m'enferma dans cette tour, qu'en une nuit je construisis pour lui, sur son ordre. Il me dompta par le feu et la torture, et par d'étranges supplices occultes que tu ne saurais comprendre. Mon agonie m'eût depuis longtemps conduit à mettre fin à mes jours si cela eût été possible. Mais il me maintint en vie, déformé, aveugle, mutilé, pour me faire accomplir ses funestes desseins. Et voici trois cents ans que, n'ayant pas le choix, j'exécute ses ordres de ce divan de marbre, noircissant mon âme de péchés cosmiques et souillant ma raison de crimes abominables. Cependant, il ne m'a pas extirpé tous mes anciens secrets, et le dernier présent qu'il recevra de moi sera le sortilège du Sang et du Joyau.

» Car je sens que ma dernière heure est proche. Tu es la main du Destin. Je t'en supplie, va chercher la gemme qui se trouve sur l'autel, là-bas.

Conan se tourna vers l'autel d'or et d'ivoire qui lui était indiqué, et y prit une grosse pierre ronde, aussi claire que du cristal pourpre, et

il sut que c'était là le « Cœur de l'Eléphant ».

— Et maintenant, le grand sortilège, le puissant sortilège, tel que la terre n'en a jamais vu et n'en verra plus d'ici un million de millions de millénaires. Je l'invoque par le sang de ma vie, par ce sang né sur le sein vert de Yag qui rêve au loin, dans l'immensité bleue de l'espace.

» Prends ton épée, ô humain ! Arrache mon cœur et presse-le afin que son sang inonde la pierre rouge. Puis descends cet escalier et pénètre dans la chambre d'ébène où Yara, sous l'empire du lotus, est plongé dans des rêves maléfiques. Prononce son nom, et il s'éveillera. Dépose alors cette pierre devant lui et dis : "Yag-kosha te transmet son dernier présent et son dernier sortilège." Hâte-toi alors de sortir de la tour, sans crainte, car ton chemin sera dégagé. La vie de Yag n'est pas une vie humaine, ni sa mort, une mort humaine. Délivre-moi de cette cage de chair infirme et aveugle, et je serai à nouveau Yogah de Yag, couronné par la lumière du matin, avec des ailes pour voler, des pieds pour danser, des yeux pour voir, et des mains pour briser.

Conan s'approcha, indécis, et Yag-kosha, ou Yogah, comme s'il eût senti son hésitation, lui indiqua où il devait frapper. Conan serra les dents et plongea son épée dans la poitrine de l'idole. Un torrent de sang inonda sa lame et sa main ; le monstre eut un sursaut convulsif, puis retomba immobile. Certain que la vie avait quitté ce corps, du moins la vie telle qu'il la comprenait, Conan poursuivit sa macabre tâche ; il arracha d'un coup une chose qu'il identifia comme le cœur de l'étrange créature, bien qu'il fût curieusement différent de tous les cœurs qu'il avait vus jusque-là. Elevant l'organe encore palpitant au-dessus de la pierre brillante, il le pressa de ses deux mains, et une pluie de sang ruissela sur le joyau, qui l'absorba comme une éponge.

Tenant la pierre avec précaution, il sortit de cette chambre extraordinaire et gagna l'escalier d'argent. Il ne se retourna pas, mais sentit instinctivement que quelque transmutation était en train de s'opérer dans le corps assis sur le divan de marbre ; il comprit aussi que cette transformation ne devait pas avoir de témoin humain.

Ayant refermé derrière lui la porte d'ivoire, il descendit sans hésiter les degrés d'argent. Il ne lui vint pas à l'idée de ne pas obéir aux instructions qu'il avait reçues. Il fit halte devant une porte d'ébène et de jais ; sur un divan tendu de soie noire était couchée une longue forme mince. Yara, le prêtre sorcier, était là, devant lui ; ses yeux, dilatés par la fumée du lotus jaune, regardaient au loin, plongés dans des golfes et des abîmes sans fond, inaccessibles aux humains.

— Yara ! dit Conan, tel un juge prononçant une sentence. Eveille-toi !

Les yeux s'éclaircirent aussitôt et devinrent froids et cruels comme ceux d'un vautour. La grande silhouette vêtue de soie se

redressa, dominant le Cimmérien de toute sa hauteur.

— Chien ! (Sa voix ressemblait au sifflement d'un cobra.) Que fais-tu ici ?

Conan posa le joyau sur la grande table d'ébène.

— Celui qui envoie cette pierre m'a enjoint de te dire : « Yag-kosha te transmet son dernier présent et son dernier sortilège. »

Yara recula, et son visage sombre devint blême. Dans les profondeurs de la gemme, qui avait perdu sa clarté cristalline, frémissait un obscur battement ; d'étranges ondes fumeuses, de couleur changeante, passèrent sur sa surface lisse. Yara se pencha, comme hypnotisé, et saisissant la pierre entre ses deux mains, plongea le regard dans son gouffre insondable, comme si son âme tremblante eût été attirée par un aimant.

Conan crut que ses yeux lui jouaient des tours : lorsqu'il s'était levé de son divan, le prêtre semblait d'une taille gigantesque ; pourtant, à présent, la tête de Yara arrivait à peine à l'épaule du barbare. Pour la première fois de la nuit, il douta de ses propres sens. Mais il constata avec stupéfaction que, sous ses yeux, le prêtre était effectivement en train de rapetisser.

Conan assista à cette scène fantastique avec détachement, comme on regarde une pièce de théâtre ; envahi par un sentiment accablant d'irréalité, le Cimmérien n'était plus sûr de sa propre identité ; il savait seulement qu'il avait sous les yeux les manifestations externes d'une invisible tragédie de l'au-delà, qui dépassait son entendement.

En quelques instants, Yara fut réduit à la taille d'un enfant, puis d'un bébé qui rampa sur la table, serrant toujours la pierre entre ses bras. Comprenant tout à coup son destin, le sorcier se mit debout et lâcha le joyau. Mais sa taille continuait à décroître ; Conan ne vit bientôt plus qu'un pygmée minuscule, qui courait en tous sens sur la table d'ébène, agitant ses bras lilliputiens et poussant des perçants d'une petite voix d'insecte.

Il était maintenant si petit que le gros joyau le dominait comme une colline. Vacillant comme un dément, le prêtre se couvrit les yeux de ses mains comme pour les protéger de l'éclat de la pierre. Conan sentit qu'une force magnétique invisible attirait Yara vers la pierre. Par trois fois, il en fit le tour, courant éperdument en cercles concentriques de plus en plus serrés ; par trois fois, il tenta de s'enfuir à l'autre bout de la table ; enfin, poussant un cri dont l'écho retentit sourdement aux oreilles de Conan, le prêtre se précipita tout droit contre le globe brillant.

S'étant approché, Conan vit Yara entreprendre l'ascension grotesque de la paroi courbe et lisse de cette montagne de verre. Parvenu au sommet, le prêtre leva les bras et invoqua des noms

sinistres inconnus des mortels. Puis, tout à coup, il fut englouti par la pierre comme par un océan, et les ondes fumeuses se refermèrent sur lui.

Yara se trouvait maintenant à l'intérieur du joyau pourpre qui avait retrouvé sa clarté cristalline. Conan le voyait gesticuler, tout petit, comme sur une scène lointaine. Alors, surgit dans le Cœur un être vert, brillant et ailé, à tête d'éléphant, délivré de ses infirmités. Yara se mit à fuir comme un fou, poursuivi par sa victime, vengée. Alors, la grosse pierre explosa comme une bulle et se volatilisa dans une gerbe de rayons irisés. Et Conan sut que le divan de marbre était vide, là-haut, dans la chambre qui avait abrité cette étrange créature transcosmique nommée Yag-kosha ou Yogah.

Le Cimmérien tourna les talons, sortit de la pièce et gagna les marches miroitantes. Anéanti par cette aventure inouïe, il ne lui vint pas à l'idée de s'enfuir par où il était entré. Il descendit quatre à quatre la spirale d'argent qui s'enfonçait dans les ténèbres et, au pied de l'escalier brillant, parvint à une pièce plus grande. Il fit halte un instant sur le seuil de la salle de garde, où luisaient les corselets argentés des soldats et les poignées incrustées de leurs armes. Des gardes étaient assis, prostrés, à une table de banquet, les plumes sombres de leurs casques pendant lugubrement sur leurs têtes inclinées ; d'autres gisaient, parmi leurs dés et leurs gobelets, sur le sol de lapis-lazuli maculé de vin. Et Conan sut qu'ils étaient morts. La promesse avait été faite et tenue ; il ignorait si la sorcellerie, la magie ou la charge sombre de grandes ailes vertes avaient mis fin aux réjouissances, mais son chemin avait été dégagé. Devant lui, une porte d'argent s'ouvrait sur la blancheur de l'aube.

Le Cimmérien sortit dans les jardins verts et ondoyants et, dans la brise du matin chargée du parfum frais de la végétation luxuriante, il se mit en route, comme un homme sortant d'un songe. Il se retourna, incrédule, pour jeter un dernier regard à la tour énigmatique qu'il venait de quitter. Etait-il ensorcelé, enchanté ? Avait-il rêvé toute cette aventure ? Et sous ses yeux, la tour resplendissante oscilla dans la pourpre de l'aurore, à la lumière naissante, sa couronne de joyaux rutila, et en fragments étincelants, elle se disloqua.

La chambre des morts

Conan ayant assez vu la ville des Voleurs (et réciproquement), il s'aventure vers l'ouest jusqu'à la capitale de la Zamora, Shadizar, la cité du Vice. Là, les occasions de larcins seront plus nombreuses. Pendant quelque temps, il est en effet plus prospère qu'il ne l'a été à Arenjun (bien que les femmes de Shadizar s'empressent de le soulager de ses gains, en échange d'une initiation aux techniques de l'amour). Appâté par des rumeurs de trésor, il sort de Shadizar en direction des ruines de Larsha (ancienne cité située non loin de la capitale), suivi de près par une escouade de soldats dépêchés pour l'arrêter.

Il faisait déjà sombre dans le défilé, malgré la traînée orange, jaune et verte laissée à l'Occident par le soleil couchant. Un œil exercé pouvait encore discerner, noirs sur cette bande de couleur, les dômes et les flèches de Shadizar, cité du Vice, capitale de la Zamora, avec ses femmes aux noires chevelures et ses tours hantées de mystère.

Tandis que s'éteignait la lumière du crépuscule, les premières étoiles apparurent dans le ciel. Comme répondant à un signal, des lampes s'allumèrent au loin sous les coupoles et dans les tours. Contrastant avec le scintillement falot des étoiles, le feu chaud et ambré des fenêtres de Shadizar suggérait d'abominables crimes.

Le silence régnait sur le défilé, traversé seulement par le bourdonnement des insectes nocturnes. Pourtant, bientôt, un bruit d'hommes en marche retentit dans la gorge. C'était une escouade de soldats zamoriens : cinq hommes coiffés de képis d'acier, et moulés dans des justaucorps de cuir garnis de boutons de bronze, s'avançaient dans le défilé sous la conduite d'un officier vêtu d'une cuirasse de bronze brillant et d'un casque surmonté d'une queue de cheval. L'herbe haute et luxuriante qui tapissait le fond de la gorge bruissait au contact de leurs jambières de bronze ; on entendait grincer leurs harnois et cliqueter leurs armes. Trois d'entre eux portaient des arcs, et les deux autres, des piques ; des sabres courts pendaient à leur côté, et des boucliers dans leur dos. L'officier était armé d'une épée et d'un poignard.

L'un des soldats murmura :

— Si nous prenons ce Conan vivant, que vont-ils lui faire ?

— Je gage qu'on l'enverra à Yezud, où il sera jeté en pâture au dieu-araignée, dit un autre. Reste à savoir si nous serons en vie pour récolter cette récompense qu'on nous a promise.

— Tu n'aurais pas peur de lui, par hasard ? dit un troisième.

— Moi ? grogna le deuxième. Je ne crains rien, pas même la mort. Mais voilà : la mort de qui ? Ce voleur n'est pas un être civilisé, mais un barbare sauvage qui a la force de dix hommes. Aussi suis-je allé chez le magistrat faire mon testament…

— C'est encourageant de savoir que tes héritiers toucheront la récompense, dit un autre. Je regrette de n'y avoir pas pensé.

— Oh ! dit celui qui avait parlé le premier, ils trouveront un prétexte pour nous souffler la récompense, même si nous capturons la canaille.

— Le préfet lui-même nous l'a promise, dit un autre. Les riches négociants et aristocrates que Conan a dévalisés ont fait une collecte. J'ai vu l'argent : un sac si lourd de pièces qu'un homme pourrait à peine le soulever. Après tant d'ostentation, ils n'oseraient pas revenir sur leur parole.

— Mais suppose que nous ne l'attrapions pas, dit le deuxième interlocuteur. Il était question de payer de nos têtes. (Il éleva la voix.) Capitaine Nestor ! Qu'est-ce que c'était que cette histoire à propos de nos têtes ?

— Tenez vos langues, vous tous ! dit l'officier d'un ton sec. On peut vous entendre jusqu'à Arenjun. Si Conan se trouve à moins d'un mille, il sera alerté. Cessez votre bavardage et tâchez de faire moins tinter vos armes en marchant.

L'officier était un homme de taille moyenne, large d'épaules, solidement bâti ; à la lumière du jour, on aurait pu voir que ses yeux étaient gris et ses cheveux châtain clair, parsemés de poils gris. C'était un Gunder, originaire de la province la plus septentrionale de l'Aquilonia, à mille cinq cents milles vers l'ouest. Sa mission (attraper Conan mort ou vit) le préoccupait. Le préfet l'avait averti que, s'il échouait, il devrait s'attendre à un châtiment sévère pouvant aller jusqu'à l'échafaud. Le roi avait lui-même ordonné de prendre le hors-la-loi, et le roi de Zamora n'y allait pas par quatre chemins avec les serviteurs qui échouaient dans les missions qui leur étaient confiées. Quelques heures auparavant, on avait appris, par un signe du monde souterrain, que Conan était en route vers ce défilé, et le commandant de Nestor avait aussitôt dépêché avec lui les soldats qui se trouvaient dans leurs baraquements.

Nestor n'avait aucune confiance dans les soldats qui marchaient derrière lui. Il les considérait comme des fanfarons qui détaleraient au moindre danger, le laissant affronter le barbare tout seul. Et bien que le Gunder fût un homme courageux, il ne se faisait pas d'illusions sur les chances qu'il avait en face de ce jeune sauvage gigantesque et féroce. Son armure ne lui donnerait qu'un léger avantage.

A mesure que la lumière du soleil se dissipait vers l'ouest, l'obscurité s'épaississait dans la gorge dont les parois, en se resserrant,

devenaient plus escarpées et plus rocheuses. Derrière Nestor, les hommes recommencèrent à chuchoter :

— Je n'aime pas ça. Cette route conduit aux ruines de Larsha la Maudite, où les spectres des morts guettent les passants pour les dévorer. Et dans cette cité, dit-on, se trouve la chambre des morts.

— Silence ! gronda Nestor, tournant la tête. Si…

A cet instant, l'officier se prit les pieds dans une lanière de cuir tendue en travers du sentier et s'étala dans l'herbe de tout son long. On entendit le bruit d'un piquet souple délogé de son trou, et la lanière se détendit.

Dans un roulement de tonnerre, une masse de rochers et de poussière dévala le versant gauche du défilé. Au moment où Nestor se relevait, une pierre de la taille d'une tête humaine frappa son corselet, et il s'effondra de nouveau. Une pierre lui arracha son casque, tandis que d'autres, plus petites, lui bombardaient les jambes. Il entendit derrière lui plusieurs cris simultanés et un tintement de pierre et de métal. Puis, tout se tut.

Nestor se remit sur pied. Chancelant, il expectora la poussière qui encrassait ses poumons et se retourna pour voir ce qui s'était passé. A quelques pas derrière lui, un rocher obstruait le défilé. S'étant approché, il aperçut une main et un pied qui dépassaient, inertes, de l'éboulis. Il appela, mais ne reçut aucune réponse. Le rocher, mis en branle par la traction de la lanière, avait exterminé toute son escouade.

Nestor fit jouer ses articulations pour faire le point de ses blessures. Aucun os ne semblait brisé, bien que son corselet fût cabossé et que lui-même fût contusionné en plusieurs endroits. Bouillonnant de colère, il trouva son casque et reprit la piste tout seul. N'avoir pas réussi à attraper le voleur eût déjà mérité une sanction grave ; mais devoir avouer en outre avoir perdu ses hommes lui vaudrait sans nul doute une mort lente et douloureuse. La seule chose qui lui restait était de ramener, sinon Conan, du moins sa tête.

Epée au poing, Nestor poursuivit en boitant l'ascension de la gorge tortueuse. Devant lui, une lumière dans le ciel annonçait le lever prochain de la lune (qui n'était plus tout à fait pleine). Il scrutait les ténèbres, s'attendant à voir surgir le barbare à chaque détour du ravin.

La gorge devint moins profonde, et ses parois moins abruptes. De part et d'autre, des goulets débouchaient dans le défilé ; le sol devint pierreux et inégal, et Nestor fut contraint de se frayer un passage dans les rochers et les broussailles. Enfin, la gorge s'ouvrit toute grande. Le Gunder gravit une petite pente et se trouva sur le bord d'un plateau élevé, cerné par des montagnes lointaines. Devant lui, à portée d'arc, blancs dans la clarté de la lune, s'élevaient les murs

de Larsha. En face de lui se dressait un portail monumental. Des toits et des tours à moitié en ruine dépassaient des murs rongés par le temps.

Nestor marqua un temps d'arrêt. Larsha était, disait-on, séculairement vieille. D'après les légendes, la ville remontait à l'époque cataclysmique, au temps où les ancêtres des Zamoriens, les Zhemri, formaient un îlot de semi-civilisation dans une mer de barbarie.

Dans les bazars de Shadizar, des rumeurs couraient que la mort vous attendait dans ces ruines. Selon les informations que Nestor avait pu récolter, aucun des nombreux hommes qui, au cours de l'histoire, avaient pénétré dans les ruines à la recherche du trésor qu'on y disait caché n'était jamais revenu. Personne ne savait quelle forme prenait le danger, puisque aucun rescapé n'avait survécu pour le raconter.

Dix ans auparavant, le roi Tiridates avait, en plein jour, envoyé dans la ville une compagnie de ses plus vaillants soldats, tandis que lui-même demeurait à l'extérieur. On avait entendu des cris de sauve qui peut, puis plus rien. Les hommes qui attendaient dehors avaient pris leurs jambes à leur cou, et Tiridates, par la force des choses, les avait imités. Ce fut la dernière tentative militaire pour percer le mystère de Larsha.

Bien que Nestor eût, comme tous les mercenaires, soif de richesses, il n'était pas téméraire. Des années de service dans les royaumes situés entre sa patrie et la Zamora lui avaient appris la prudence. Tandis qu'il réfléchissait, pesant le pour et contre, il aperçut, tout près du mur, une forme humaine se glissant furtivement vers le portail. Bien que l'homme fut trop loin pour que Nestor pût distinguer son visage à la lueur des étoiles, cette démarche féline ne pouvait le tromper. Conan !

Sentant la fureur monter en lui, Nestor s'approcha rapidement en maintenant le fourreau de son épée pour l'empêcher de faire du bruit. Mais malgré ces précautions, l'oreille exercée du barbare lui donna l'alerte. Conan fit volte-face, et son épée jaillit de son étui avec un chuintement étouffé. Constatant qu'il n'avait qu'un seul ennemi à ses trousses, Conan l'attendit de pied ferme.

En franchissant la distance qui les séparait, Nestor put détailler son ennemi. Conan dépassait largement six pieds, et sa tunique élimée ne parvenait pas à masquer les lignes dures de ses muscles puissants. Un sac de cuir pendait en bandoulière à son épaule. Son visage jeune, mais énergique, était surmonté d'une épaisse crinière de cheveux noirs taillée au carré.

Pas un mot ne fut échangé. Nestor fit halte pour reprendre son souffle et se débarrasser de son manteau ; profitant de cet instant, Conan se précipita sur lui.

Deux épées miroitèrent dans la clarté lunaire, et le cliquetis des lames ébranla le silence sépulcral. Plus âgé que son adversaire, Nestor avait une plus grande expérience du combat, mais la portée et la vitesse aveuglante de l'autre anéantissaient cet avantage. L'attaque de Conan avait l'irrésistible simplicité d'un ouragan. Malgré l'âpreté de sa riposte, Nestor fut obligé de céder du terrain. Il surveillait étroitement son adversaire, espérant que la fatigue finirait par ralentir son offensive. Mais le Cimmérien semblait ignorer ce qu'était la fatigue.

D'un revers de sa lame, Nestor fendit la tunique de Conan au-dessus de la poitrine, mais ne parvint pas à le blesser. Répliquant avec une rapidité stupéfiante, Conan frappa d'estoc la cuirasse de Nestor, trouant le bronze de sa pointe. Nestor recula d'un pas pour parer un nouvel assaut furieux, et buta contre une pierre. Conan porta vers le cou du Gunder un coup déchaîné qui, s'il eût touché son but, eût fait voler au loin la tête de Nestor ; mais celui-ci trébucha, et l'arme frappa seulement la crête de son casque. Avec un tintement caverneux, l'épée de Conan entama le métal et projeta Nestor sur le sol.

Respirant profondément, Conan s'avança d'un pas, l'épée levée. Le Gunder gisait, immobile, du sang s'échappant de son casque fendu. Trop confiant, comme tous les jeunes, dans la force de ses coups, Conan fut persuadé d'avoir tué son adversaire. Il rengaina donc son épée et se dirigea vers la cité antique.

Le Cimmérien s'approcha de la porte dont les battants, deux fois grands comme un homme, étaient faits de planches d'un pied d'épaisseur, gainées de bronze. Conan poussa de toutes ses forces contre les vantaux, mais en vain. Tirant son épée, il frappa le bronze avec le pommeau. Au fléchissement de la porte, Conan comprit que le bois était pourri ; mais le bronze était trop épais pour qu'il pût le transpercer sans émousser le fil de sa lame. De plus, il y avait un moyen plus facile.

A trente pas du portail, vers le nord, l'enceinte, éboulée, s'élevait en son point le plus bas à moins de vingt pieds du sol. En cet endroit précis, un tas de détritus de six à huit pieds de haut était amassé contre la muraille.

Conan s'approcha de l'éboulement, prit quelques pas de recul, puis s'élança. Rebondissant sur les détritus comme sur un tremplin, il sauta en l'air et s'accrocha des deux mains au faîte affaissé du mur, délogeant quelques pierres disjointes. Puis, avec un grognement, il se hissa jusqu'en haut par la force des bras, sans souci des bleus ni des égratignures. Il embrassa d'un regard la ville à ses pieds.

Sur sa face intérieure, le mur d'enceinte était bordé par un terrain vague où, depuis des siècles, la végétation faisait la guerre à l'antique pavement. Entre les dalles fêlées et déboîtées, herbes,

graminées et arbres chétifs étaient parvenus à se frayer un passage.

Au-delà de cette zone s'étendaient les ruines de l'un des quartiers les plus pauvres, dont les masures en torchis n'étaient plus que d'informes monticules de poussière. Plus loin, blancs sous la clarté de la lune, Conan distingua des édifices mieux conservés, en pierre : les temples, les palais et les maisons des nobles et des riches marchands. Comme beaucoup de villes antiques, la cité déserte exhalait un parfum de maléfices et de désolation.

Tendant l'oreille, Conan regarda autour de lui. Rien ne bougeait dans les ruines silencieuses, troublées seulement par la stridulation des criquets.

Conan avait lui aussi entendu parler de la malédiction qui planait sur Larsha. Bien que le surnaturel éveillât dans son âme barbare des terreurs ataviques, il reprit courage à l'idée que, dès qu'un être surnaturel prend une forme tangible, il devient aussi vulnérable aux armes matérielles que n'importe quel homme ou monstre terrestre. Il n'était pas venu d'aussi loin pour être arrêté par quiconque dans sa chasse au trésor, l'ennemi fût-il homme, bête ou démon.

D'après les légendes, le fabuleux trésor de Larsha se trouvait dans le palais royal. Serrant dans sa main gauche son épée engainée, le jeune voleur sauta du mur éboulé. Un instant plus tard, il marchait dans les rues sinueuses en direction du centre de la cité. Il ne faisait pas plus de bruit qu'une ombre.

Des ruines l'entouraient de toutes parts. Çà et là, une façade s'était écroulée dans la rue, obligeant Conan à contourner les décombres ou à se frayer un chemin à travers des monceaux de briques et de marbre brisé. La lune gibbeuse, à présent haute dans le ciel, inondait les ruines d'une lumière fantastique. A la droite du Cimmérien s'élevait un temple, en partie éboulé, mais dont le portique, soutenu par quatre colonnes de marbre massif, était encore intact. Le long du toit s'alignaient des gargouilles de marbre, effigies de monstres anciens, mi-démons, mi-bêtes, penchées sur la rue.

Conan essaya de se remémorer les bribes de légende touchant à l'abandon de Larsha, qu'il avait pu surprendre dans les tavernes du Maul. Le bruit courait notamment d'une malédiction jetée, de nombreux siècles auparavant, par quelque dieu en colère, en châtiment de crimes si abominables qu'à leur côté les ignobles vices de Shadizar n'étaient que vertueuses bagatelles…

Il se remit en marche vers le centre de la ville et, dès lors, nota un détail singulier. Ses sandales adhéraient aux pavés délabrés, comme s'ils étaient couverts de poix chaude. Lorsqu'il levait les pieds, ses semelles émettaient des bruits de succion. Il s'arrêta pour tâter le sol qui était, en effet, enduit d'une substance incolore et poisseuse, maintenant presque sèche.

La main à son épée, Conan regarda autour de lui dans la clarté lunaire. Mais aucun son ne parvint à ses oreilles. Il reprit sa marche. Ses sandales se remirent à pomper bruyamment les pavés. Il fit halte et tourna la tête : il eût juré avoir entendu, au loin, des bruits de succion similaires. Un instant, il crut qu'il pouvait s'agir de l'écho de ses propres pas. Mais il avait dépassé le temple à moitié démoli, et à présent aucun mur, susceptible de renvoyer le son, ne l'entourait.

Il fit encore quelques pas, puis s'immobilisa. Le bruit de succion avait de nouveau retenti ; mais cette fois, il ne cessa pas lorsque le Cimmérien se figea sur place. Au contraire, il devint plus distinct, et l'ouïe fine de Conan put en localiser la source droit devant lui. Mais aucun mouvement ne se produisit dans la rue où il se trouvait ; le son devait donc provenir d'une ruelle adjacente ou de l'un des édifices en ruine.

Le bruit s'amplifia et se changea en un glissement traînant, indescriptible, une sorte de sifflement humide. En dépit de ses nerfs d'acier, Conan sentit battre son cœur en guettant l'apparition de la source inconnue de ce son.

Enfin, d'une rue transversale, surgit une masse énorme, gluante, d'un gris lépreux dans la clarté lunaire. Elle s'engagea dans la rue et s'avança rapidement vers Conan, sans produire d'autre bruit que l'aspiration humide de son curieux mode de locomotion. Son extrémité antérieure était prolongée par deux espèces d'antennes, d'au moins dix pieds de long, doublées d'une seconde paire d'appendices analogues, mais plus petits. Les longues cornes ployaient de droite et de gauche, et Conan constata qu'elles étaient terminées par des yeux.

Cette créature n'était autre qu'une limace, semblable aux inoffensives limaces qui errent la nuit dans les jardins, laissant derrière elles une traînée de bave gluante. Mais celle-ci avait cinquante pieds de long et était aussi large en son milieu que Conan était haut. En outre, elle se déplaçait aussi vite qu'un homme courant à toute vitesse. La chose exhalait une odeur fétide, qui annonçait son passage.

Un instant paralysé par la surprise, Conan considéra avec stupeur l'énorme masse de chair caoutchouteuse qui fondait sur lui. Le bruit de la limace en mouvement ressemblait au crachement d'un homme, plusieurs fois amplifié.

Enfin capable d'agir, le Cimmérien fit un bond de côté. Un jet de liquide gicla au même instant dans l'air nocturne et atterrit à l'endroit qu'il venait de quitter. Une minuscule goutte l'atteignit à l'épaule, brûlant sa peau comme un charbon ardent.

Conan fit demi-tour et remonta la rue en courant, ses longues jambes captant comme des éclairs la lumière de la lune. Il lui fallut à nouveau escalader des éboulis. Ses oreilles l'avertirent que la limace le

suivait de près. Peut-être gagnait-elle du terrain ? Il n'osait pas se retourner pour regarder, de peur de trébucher sur un fragment de marbre et de perdre l'équilibre ; le monstre serait alors sur lui avant qu'il n'ait le temps de se remettre sur ses pieds.

Le crachotement retentit de nouveau. Conan fit un bond désespéré sur le côté ; le jet de liquide passa encore tout près de lui. Même s'il parvenait à gagner le mur d'enceinte en maintenant une distance entre lui et son poursuivant, le prochain jet de bave lui serait sans doute fatal.

Conan s'engouffra dans une rue latérale afin de semer d'obstacles l'espace qui les séparait. Il dévala une ruelle étroite et sinueuse, puis une autre, à angle droit. Il était perdu dans le labyrinthe des rues entrecroisées, il le savait ; mais l'essentiel était de continuer à zigzaguer, afin d'empêcher la bête de l'asperger de sa bave. Les bruits de succion et l'odeur nauséabonde attestaient que la limace était sur sa trace. Marquant un temps d'arrêt pour reprendre son souffle, il vit, derrière lui, le monstre qui débouchait du coin qu'il venait de dépasser.

Il continua sa course folle, zigzaguant à travers le dédale de l'antique cité. S'il ne pouvait gagner la limace à la course, peut-être pourrait-il la fatiguer. Il savait qu'un homme pouvait battre presque tous les animaux dans une course d'endurance. Mais la bête ne manifestait pas le moindre signe de fatigue.

Les bâtiments qui l'entouraient lui paraissant familiers, il s'aperçut qu'il parvenait au temple à moitié en ruine qu'il avait croisé juste ayant de rencontrer la limace. Un rapide coup d'œil lui montra que l'édifice pouvait être escaladé par un grimpeur habile.

Conan s'élança d'un tas de débris et grimpa sur le faîte du mur démantelé. Sautant de pierre en pierre, il en gravit le profil déchiqueté et parvint à une portion intacte donnant sur la rue. Il se retrouva enfin sur le toit, derrière la rangée de gargouilles de marbre. Il s'approcha des statues avec précaution, de peur que la toiture à demi démolie ne cédât sous son poids, et contourna les failles qui l'eussent précipité à l'étage inférieur.

Le bruit et l'odeur de la limace lui parvinrent de la rue. Comprenant qu'elle avait perdu sa piste, et incertaine du chemin à prendre, la créature s'était de toute évidence arrêtée devant le temple. Très prudemment (car il était sûr que la limace pouvait le voir à la lueur de la lune), Conan passa la tête derrière une statue et regarda dans la rue.

Sous les rayons de la lune, la grosse masse grisâtre gisait là, humide. Au bout de leurs antennes, les yeux se balançaient de-ci de-là, à l'affût de leur proie, tandis qu'au-dessous d'eux les petites cornes oscillaient tout près du sol, cherchant la trace du Cimmérien.

Conan était sûr que la limace ne tarderait pas à détecter sa présence. Il ne doutait pas qu'elle puisse ramper sur les parois de l'édifice tout aussi facilement que lui-même avait su les escalader.

Il posa la main sur une gargouille (une statue cauchemardesque, nantie d'un corps humanoïde, d'ailes de chauve-souris et d'une tête de reptile) et s'appuya. La statue remua légèrement sur sa base avec un grincement sourd.

A ce bruit, les cornes de la limace se braquèrent vers le toit du temple. La tête de la bête se cambra et, à sa suite, le corps décrivit une courbe souple. La tête s'approcha de la façade et entreprit l'ascension de l'un des énormes piliers, précisément sous l'endroit où Conan, serrant les dents, se tenait tapi.

Une épée, pensa Conan, serait de peu d'utilité contre un monstre de cette envergure. Comme tous les êtres primaires, la limace pouvait sans doute endurer des blessures auxquelles une créature plus complexe ne résisterait pas un seul instant.

La tête de l'animal continuait à s'élever le long du pilier, balançant ses yeux au bout de ses antennes. Au rythme où allait la bête, sa tête atteindrait le bord du toit alors que la majeure partie de son corps reposerait encore dans la rue, en bas.

C'est alors que Conan entrevit ce qu'il devait faire. Il se rua contre la gargouille ; puis, s'arc-boutant contre la statue, il la fit basculer par-dessus bord. Au lieu du bruit fracassant qu'une masse de marbre de ce volume eût normalement dû faire entendre en percutant le trottoir, Conan perçut un choc mouillé, pâteux, suivi d'un lourd bruit de chute : l'avant du corps de la limace s'écroulait sur le sol.

Risquant un œil par-dessus le parapet, Conan constata que le monstre avait été presque enterré sous le poids de la gargouille. La grande masse grise se contorsionnait comme un ver au bout d'un hameçon, fouettant l'air de son corps. Un coup de queue fit trembler la façade du temple ; quelque part, à l'intérieur, quelques pierres roulèrent avec bruit. Conan se demanda si tout l'édifice n'allait pas s'effondrer sous lui et l'engloutir sous ses décombres.

— Et d'une ! gronda le Cimmérien avec hargne.

Il longea la rangée de gargouilles et, en ayant découvert une autre mal arrimée, il la précipita sur la limace, qu'elle heurta avec un bruit mou. Une troisième statue manqua son but et alla s'écraser contre le trottoir. Il en saisit une quatrième, plus petite, à bras-le-corps, banda ses muscles et la lança de toutes ses forces sur la tête qui se débattait.

Bien que les convulsions de la bête fussent en train de s'apaiser, Conan poussa deux autres gargouilles dans le vide, par mesure de sûreté. Lorsque le corps se fut complètement immobilisé, il redescendit dans la rue et, épée au poing, s'approcha prudemment de

la grosse masse puante. Enfin, rassemblant tout son courage, il porta un grand coup de son arme dans la chair caoutchouteuse, dont jaillit une liqueur sombre. La peau grise et humide fut parcourue de mouvements ondulants. Mais bien que certaines de ses parties semblassent encore donner des signes de vie indépendante, la limace, dans son ensemble, était morte.

Conan s'acharnait encore sur le monstre à grands coups d'épée, lorsqu'une voix lui fit faire volte-face :

— Cette fois, tu ne m'échapperas pas !

C'était Nestor qui s'approchait, l'arme au poing, son casque remplacé par un pansement taché de sang. Le Gunder s'arrêta net à la vue de la limace et s'exclama :

— Mitra ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le spectre de Larsha, répondit Conan en zamorien, avec un accent barbare. Elle m'a traqué d'un bout à l'autre de la cité avant que je n'en vienne à bout.

Comme Nestor le regardait d'un air incrédule, le Cimmérien reprit :

— Que fais-tu ici ? Combien de fois devrai-je te tuer avant que tu ne meures ?

— Tu vas voir comment je suis mort, railla Nestor, qui se mit en garde.

— Que sont devenus tes soldats ?

— Morts comme tu vas l'être bientôt, tués par le rocher que tu as fait rouler sur eux.

— Ecoute-moi donc, imbécile, dit Conan, pourquoi gaspiller tes forces à te battre, alors qu'il y a ici (si les légendes disent vrai) plus de richesses que nous ne pouvons en emporter à nous deux ? Tu es adroit de tes mains, pourquoi ne pas plutôt te joindre à moi pour piller le trésor de Larsha ?

— Je dois faire mon devoir et venger mes hommes ! Défends-toi, chien de barbare !

— Par Crom ! je me battrai si tel est ton désir ! gronda Conan, se mettant en garde. Mais songe que si tu retournes à Shadizar, on te crucifiera pour avoir perdu tes soldats, même si tu rapportes ma tête, ce qui, à mon avis, est improbable. Si un dixième des histoires qu'on raconte sont vraies, tu tireras davantage de ta part de butin que tu ne gagnerais en cent ans comme capitaine de mercenaires.

Nestor avait reculé d'un pas et laissé retomber son épée. Il demeurait silencieux, absorbé dans ses pensées. Conan ajouta :

— De plus, tu ne feras jamais de véritables soldats de ces poltrons de Zamoriens !

Avec un soupir, le Gunder rengaina son épée.

— Tu as raison, sacrebleu ! Jusqu'à la fin de cette aventure, nous nous battrons côte à côte et partagerons également le butin, hein ?

Il tendit la main.

— Tope-la ! dit Conan, qui rengaina à son tour et serra la main de l'autre. S'il nous faut nous séparer pour sauver notre peau, retrouvons-nous à la fontaine de Ninus.

Le palais royal de Larsha se dressait au cœur de la cité, au centre d'une vaste place. C'était le seul édifice que les siècles avaient épargné, et ceci pour une raison bien simple. Il était taillé dans un rocher monolithique, dont la masse avait jadis rompu la monotonie du plateau où se trouvait aujourd'hui Larsha. Mais ce palais avait été bâti avec tant de minutie que seul un examen attentif permettait de s'apercevoir qu'il ne s'agissait pas d'un édifice composite ordinaire. Des lignes gravées dans le basalte noir imitaient les jointures entre les pierres de construction.

Conan et Nestor s'approchèrent sans bruit et jetèrent un coup d'œil à l'intérieur, où régnaient les ténèbres.

— Il va nous falloir de la lumière, dit Nestor. Je ne tiens pas à me trouver dans le noir, nez à nez avec une limace de cet acabit.

— Je ne sens pas de limace, dit Conan, mais le trésor doit avoir un autre gardien.

Retournant sur ses pas, il s'en fut couper un jeune pin qui croissait entre les pavés disjoints. Il le dépouilla d'abord de ses branches superflues, puis le débita en courts tronçons. Taillant ensuite avec son épée un amas de copeaux de bois, il alluma une petite flambée en frottant un silex contre le métal de son arme. Enfin, ayant effilé deux rondins à leurs extrémités, il y mit le feu, et le bois résineux s'embrasa avec fougue. Conan tendit une torche à Nestor, et chacun d'eux glissa dans sa ceinture la moitié des rondins restants. Après quoi, armes aux poings, ils reprirent le chemin du palais.

Ils franchirent le portail. Les flammes jaunes et pétillantes de leurs torches se réfléchirent dans des murs de pierre noire et polie, mais sous leurs pieds la poussière formait un épais tapis. Quelques chauves-souris, qui pendaient aux reliefs du plafond, poussèrent des cris furibonds et plongèrent plus profondément dans les ténèbres.

Ils passèrent entre des statues d'aspect redoutable, logées dans des renfoncements le long des murs. De part et d'autre, s'ouvraient de sombres corridors. Ils traversèrent une salle du trône. Le trône, sculpté dans la même pierre noire que le reste de l'édifice, était intact. D'autres sièges et divans, en bois, tombaient en poussière, jonchant le sol de clous, ornements métalliques et pierres semi-précieuses.

— L'endroit doit être abandonné depuis des millénaires, murmura Nestor.

Ils traversèrent plusieurs salles, qui avaient peut-être composé

autrefois les appartements privés d'un roi ; mais il était impossible de l'affirmer, étant donné l'absence de tout mobilier. Ils parvinrent devant une porte, et Conan en approcha sa torche.

C'était une porte solide, encastrée dans une arche de pierre, faite de robustes madriers assemblés par des joints de cuivre enduits d'une pellicule de vert-de-gris. Conan frappa le bois de sa lame qui s'y enfonça facilement ; une pluie pâle de débris pulvérulents se répandit dans le faisceau des torches.

— Elle est pourrie, grommela Nestor qui lança son pied dans la porte.

Sa botte pénétra dans le bois aussi aisément que l'épée de Conan. Une ferrure de cuivre tomba sur le sol avec un tintement mat.

En un instant, ils eurent réduit les madriers en une pluie de poudre de bois. Courbés devant l'ouverture ainsi pratiquée, ils passèrent leurs torches à l'intérieur. La lumière se refléta dans mille facettes d'argent, d'or et de pierreries.

Nestor s'avança, puis recula si brusquement qu'il bouscula Conan.

— Il y a des hommes là-dedans ! fit-il dans un souffle.

— Voyons un peu. (Conan passa sa tête par l'ouverture et jeta à l'intérieur un coup d'œil circulaire.) Ils sont morts. Allons, viens !

Ils franchirent la porte et regardèrent autour d'eux, abasourdis, consumant leurs torches qu'ils durent finalement remplacer. Autour de la salle, sept soldats gigantesques, d'au moins sept pieds de haut, étaient affalés sur des chaises, la tête renversée contre leur dossier, la bouche grande ouverte. Leurs costumes dataient d'une ère révolue ; leurs casques de cuivre, surmontés de plumes, et leurs corselets écaillés, également en cuivre, étaient verdis par le temps. Leur peau était brune et cireuse comme celle des momies, et de longues barbes grisonnantes leur pendaient jusqu'à la ceinture. Des hallebardes et des lances aux lames de cuivre reposaient derrière eux, contre le mur ou sur le sol.

Au centre de la pièce s'élevait un autel, en basalte noir comme le reste du palais. Par terre, non loin de lui, s'étaient trouvés plusieurs coffres dont le bois avait pourri, déversant autour d'eux le trésor scintillant.

Conan s'approcha de l'un des soldats immobiles et toucha sa jambe du bout de son épée. Le corps ne bougea pas. Il murmura :

— Les anciens ont dû les momifier comme le font pour leurs morts, m'a-t-on dit, les prêtres de Stygia.

Nestor regarda, mal à son aise, les sept formes inertes. Les flammes blêmes des deux torches semblaient incapables de repousser les ténèbres.

Le bloc de pierre noire, au centre de la pièce, arrivait à la

ceinture. Sur sa face supérieure, plate et polie, d'étroites bandes d'ivoire incrustées formaient un entrelacs de cercles et de triangles, dont l'ensemble représentait une étoile à sept branches. Dans les intervalles entre les lignes étaient tracés des symboles dont Conan ne put identifier l'écriture d'origine. Il lisait le zamorien et l'écrivait tant bien que mal, et possédait des notions d'hyrkanien et de corinthien ; mais ces glyphes cryptiques échappaient à sa compétence.

De toute façon les objets qui reposaient sur l'autel l'intéressaient bien davantage. Dans chacune des pointes de l'étoile était enchâssée une énorme pierre verte, plus grosse qu'un œuf de poule, qui scintillait dans le clignotement rougeoyant des torches. Le centre du diagramme était occupé par une statuette verte, apparemment sculptée dans du jade, figurant un serpent à la tête dressée.

Conan approcha sa torche des sept joyaux brillants.

— Ceux-là, je les veux, gronda-t-il. Tu peux prendre le reste.

— Il n'en est pas question ! rétorqua Nestor. Ces pierres ont plus de valeur à elles seules que tout le reste réuni. C'est moi qui les aurai !

L'air, entre les deux hommes, se chargea d'électricité ; leurs mains libres se portèrent à la garde de leurs épées. Ils demeurèrent un instant immobiles, les yeux dans les yeux. Nestor dit alors :

— Partageons-les donc, comme nous en sommes convenus.

— On ne peut pas diviser sept par deux, dit Conan. Jouons-les à pile ou face. Le gagnant prend les sept pierres, et l'autre le reste. Cela te va-t-il ?

Conan prit une pièce dans l'un des tas qui marquaient l'emplacement des anciens coffres. Bien qu'il eût acquis, dans sa carrière de voleur, une bonne connaissance pratique des pièces de monnaie, celle-ci lui était tout à fait inconnue. L'une des faces était frappée d'une effigie, mais il n'eût su dire s'il s'agissait d'une tête d'homme, de démon ou de chouette. L'autre face était couverte de symboles analogues à ceux de l'autel.

Conan montra la pièce à Nestor. Les deux chasseurs de trésor poussèrent un grognement de concert. Conan lança la pièce en l'air, la rattrapa au vol, et l'aplatit entre sa paume droite et son poignet gauche, qu'il tendit vers Nestor, couvrant toujours la pièce de son autre main.

— Face, dit le Gunder.

Conan ôta sa main de la pièce, qu'il découvrit à Nestor. Celui-ci gronda :

— Qu'Ishtar maudisse ce bout de métal ! Tu as gagné. Tiens-moi ma torche un instant.

Conan prit la torche, à l'affût de quelque traîtrise. Mais Nestor dégrafa simplement son manteau, l'étala sur le sol poussiéreux et entreprit d'y entasser des pierres qu'il puisait dans les piles éparses sur

le sol.

— Ne te charge pas trop, si tu veux pouvoir courir, dit Conan. Nous ne sommes pas encore sortis d'affaire, et Shadizar est loin.

— Ça ira, dit Nestor qui réunit les quatre coins du manteau, jeta le sac improvisé par-dessus son épaule et étendit la main pour reprendre sa torche.

Conan la lui rendit et s'approcha de l'autel, d'où il retira, l'une après l'autre, les grosses pierres vertes, qu'il glissa dans le sac de cuir qui pendait à son épaule.

Lorsqu'il les eut prises toutes les sept, il fit une pause et considéra le serpent de jade.

— Ceci doit valoir un bon prix, dit-il.

Et, l'arrachant de l'autel, il le fourra dans son sac avec le reste de son butin.

— Pourquoi n'emportes-tu pas aussi un peu de l'or et des pierreries qui restent ? demanda Nestor. J'ai tout ce que je peux porter.

— Tu as pris tout ce qui en valait la peine, dit Conan. De plus, ce que j'ai me suffit. Avec ce qu'il y a dans mon sac, l'ami, je peux m'acheter un royaume ! Ou un duché, en tout cas, et tout le vin que je peux absorber, et toutes les femmes que…

Un bruit fit faire volte-face aux pillards, qui écarquillèrent des yeux interdits. Autour de la salle, les sept soldats momifiés revenaient à la vie. Leurs têtes se redressèrent, leurs bouches se fermèrent, et de l'air siffla dans leurs vieux poumons desséchés. Faisant grincer leurs articulations comme des gonds rouillés, ils se saisirent de leurs lances et de leurs hallebardes, et se mirent sur leurs pieds.

— Sauvons-nous ! hurla Nestor, projetant sa torche sur le géant le plus proche et dégainant son épée.

La torche atteignit le géant à la poitrine, puis tomba sur le sol et s'éteignit. Conan, dont les deux mains étaient libres, conserva son flambeau tout en tirant son arme. La lumière de la torche restante faisait vaguement miroiter les harnois verdis et surannés des géants qui resserraient le cercle autour des deux voleurs.

Conan esquiva une hallebarde et repoussa une lance. Entre lui et la porte, Nestor s'attaqua à un géant qui voulait leur barrer la sortie. Le Gunder para une estocade et porta un revers furieux à la cuisse de son adversaire. La lame n'y fit qu'une petite entaille, comme une hache dans un tronc. Tandis que le géant chancelait, Nestor en frappa un autre. La pointe d'une lance glissa sur sa cuirasse bosselée.

Les chasseurs de trésor ne devaient qu'à l'extrême lenteur des géants de n'être pas tombés dès leur premier assaut. En sautant, biaisant et virevoltant, Conan parvint à esquiver des coups qui l'eussent abattu sans connaissance sur le sol poussiéreux. Sa lame

entama à plusieurs reprises la chair sèche et ligneuse de leurs assaillants. Des chocs capables de décapiter un homme vivant ébranlaient à peine ces créatures d'un autre âge. Conan toucha un attaquant à la main, mutilant le membre du géant qui lâcha sa lance.

Se dérobant à la charge d'une autre lance, il porta un coup droit forcené à la cheville du géant. Sa lame entama l'os à moitié, et la momie s'écroula sur le sol.

— Dehors ! hurla le Cimmérien, bondissant par-dessus le corps étendu.

Conan et Nestor s'engouffrèrent dans la porte et traversèrent à toutes jambes les salles et les corridors. Conan craignit un instant qu'ils ne fussent égarés, mais il aperçut une lumière devant lui. Tous deux se précipitèrent à l'extérieur, par la grande porte du palais, tandis que retentissait à leurs trousses le lourd piétinement des gardiens du trésor. Au-dessus de leurs têtes, les étoiles s'éteignaient dans le ciel pâlissant, à l'approche de l'aube.

— Au mur d'enceinte, dit Nestor, haletant. Je crois que nous pouvons les semer.

Lorsqu'ils eurent atteint l'autre côté de la place, Conan se retourna.

— Regarde ! s'écria-t-il.

Un à un, les géants émergeaient du palais. Et à mesure qu'ils s'engageaient dans la lumière naissante, ils s'effondrèrent un à un sur le pavé et tombèrent en poussière, laissant derrière eux en tas, sur le sol, leurs casques de cuivre emplumés, leurs cuirasses écaillées et le reste de leurs défroques.

— Eh bien, voilà qui est fait, dit Nestor. Mais comment pourrons-nous rentrer dans Shadizar sans nous faire arrêter ? Le jour sera levé bien avant que nous n'y parvenions.

Conan sourit.

— Nous autres, voleurs, connaissons un moyen de nous y introduire. Près du coin nord-est du rempart, il y a un bouquet d'arbres. En fouillant les arbustes qui masquent le mur, tu trouveras une sorte de conduit qui, je présume, est destiné à l'écoulement des eaux, lors des pluies violentes. La grille de fer qui fermait autrefois ce conduit est aujourd'hui rouillée. Si tu n'es pas trop gros, tu peux te faufiler par ce boyau : il débouche dans un ancien terrain de démolition, qui sert de décharge.

— Bien, dit Nestor. Je…

Sa phrase fut interrompue par un grondement caverneux. La terre se souleva, bascula, trembla, projetant Nestor sur le sol, sous l'œil interdit du Cimmérien.

— Attention ! hurla Conan.

Nestor tentait péniblement de se remettre sur ses pieds, lorsque Conan lui saisit le bras et le traîna vers le centre de l'esplanade. Au même moment, le mur d'un édifice voisin croula sur la place et s'écrasa à l'endroit précis où les deux hommes s'étaient tenus un instant auparavant ; mais le bruit de l'éboulement se perdit dans le tonnerre du tremblement de terre.

— Filons d'ici ! s'écria Nestor.

Se dirigeant grâce à la lune, qui descendait maintenant sur l'occident, ils s'enfuirent en zigzaguant à travers les rues. De part et d'autre, pans de murs et colonnes oscillaient, puis s'effondraient dans un fracas assourdissant, soulevant des nuages de poussière qui faisaient tousser les deux fugitifs.

Conan s'arrêta brusquement, puis recula d'un bond pour éviter d'être écrasé sous la façade d'un temple. De nouveaux tremblements secouèrent la terre sous ses pieds et le firent vaciller. Il escalada des piles de décombres, où les gravats récents se mêlaient aux anciens ; il esquiva d'un saut la chute d'un chapiteau et reçut des fragments de pierre et de brique, dont un lui entailla la mâchoire. Un autre lui effleura le jarret, le faisant jurer par tous les dieux de tous les pays qu'il avait visités.

Il parvint enfin au mur d'enceinte qui, depuis son éboulement, n'était plus qu'un petit monticule de pierres disloquées.

Boitant, toussant, à bout de souffle, Conan escalada l'amas de décombres et regarda derrière lui. Nestor avait disparu. Le Gunder avait probablement, pensa-t-il, été pris sous un effondrement. Conan tendit l'oreille, mais ne perçut aucun appel.

Le grondement du séisme et des éboulements se tut. La lune basse répandait sa lumière chatoyante sur l'immense nuage pulvérulent qui couvrait la cité. Bientôt s'éleva une brise matinale, qui chassa la poussière.

Perché sur les éboulis qui marquaient l'emplacement du mur d'enceinte, Conan contempla la ville de Larsha. Elle était méconnaissable : il ne restait plus un seul bâtiment vertical ; même le palais monolithique de basalte noir, où lui et Nestor avaient découvert le trésor, avait croulé en un monceau de blocs fracassés. La mort dans l'âme, Conan renonça au projet de revenir au palais plus tard pour récupérer l'autre partie du trésor.

Larsha tout entière n'était plus qu'amas de pierraille. Aussi loin que Conan pouvait voir dans la lumière naissante, rien ne bougeait dans la cité. Seule troublait le silence la chute occasionnelle d'une pierre retardataire.

Conan tâta son sac pour s'assurer qu'il contenait toujours son butin, puis se tourna vers l'ouest, en direction de Shadizar. Le soleil levant tira dans son large dos une flèche de lumière.

La nuit suivante, Conan se pavana dans sa taverne favorite, celle d'Abuletes, dans le Maul. La pièce basse et enfumée empestait la sueur et le vin aigre. Serrés autour de petites tables, voleurs et assassins buvaient de la bière et du vin, jouaient aux dés, discutaient, chantaient, se querellaient, fanfaronnaient. On tenait ici pour morne toute soirée durant laquelle au moins un client n'était pas poignardé au cours d'une bagarre.

Conan aperçut, de l'autre côté de la salle, sa bonne amie du moment, qui buvait seule à une petite table. C'était Sémiramis, femme brune, solidement charpentée, de plusieurs années plus âgée que le Cimmérien.

— Oh ! Sémiramis, rugit Conan, se frayant un chemin jusqu'à elle. J'ai quelque chose à te montrer ! Abuletes ! Un pichet de ton meilleur Kyrian ! Je suis en veine, ce soir !

Si Conan eût été plus vieux, la prudence l'eût empêché de se vanter ouvertement de son larcin et, à plus forte raison, de l'exhiber. Mais Conan était Conan ; il s'approcha de la table de Sémiramis et renversa le sac de cuir contenant les sept grosses pierres vertes.

Les joyaux cascadèrent sur la table arrosée de vin et s'effritèrent aussitôt en une fine poudre verte, qui scintilla à la lueur des bougies.

Conan lâcha son sac et demeura bouche bée, tandis que les buveurs avoisinants éclataient d'un rire rauque.

— Crom et Mannanan ! fit le Cimmérien dans un souffle. Cette fois, il semble que mon astuce s'est retournée contre moi. Il pensa alors au serpent de jade qui était encore au fond du sac.

— Enfin, j'ai quand même quelque chose qui paiera quelques bonnes parties de plaisir.

Mue par la curiosité, Sémiramis ramassa le sac qui gisait sur la table. Mais elle le lâcha aussitôt en poussant un hurlement.

— Ça… c'est vivant ! geignit-elle.

— Qu'est-ce que… commença Conan, mais un cri venant de la porte lui coupa la parole.

— Le voilà ! Soldats, attrapez-le !

Un magistrat replet était entré dans la taverne, suivi d'une escouade de sentinelles armées de hallebardes. Les autres buveurs se turent, regardant fixement dans l'espace comme s'ils n'eussent jamais entendu parler ni de Conan ni d'aucun des autres bandits qui composaient la clientèle d'Abuletes.

Le magistrat s'avança vers la table de Conan. Dégainant son épée, le Cimmérien s'adossa au mur. Ses yeux bleus brillaient d'un éclat féroce, et la lueur des bougies découvrait ses dents…

— Prenez-moi si vous le pouvez, chiens ! gronda Conan. Je n'ai rien fait contre vos lois stupides ! (Du coin de la bouche, il murmura à

Sémiramis :) Attrape le sac et sors d'ici. S'ils m'arrêtent, il est à toi.

— Il... il me fait peur ! gémit la femme.

— Oh ! Oh ! gloussa le magistrat en s'approchant. Tu n'as rien fait, n'est-ce pas ? Rien que dévaliser à tour de bras nos respectables citoyens ! Les témoignages que nous avons suffiraient à te faire couper la tête cent fois ! Et par-dessus le marché, tu as tué les soldats de Nestor et tu l'as persuadé de se joindre à toi dans un pillage des ruines de Larsha, hein ? Nous l'avons trouvé il y quelques heures, occupé à boire et à se vanter de son exploit. Le gredin nous a filé entre les doigts, mais toi, tu ne nous échapperas pas !

Tandis que les gardes formaient un demi-cercle autour de Conan, pointant leurs hallebardes vers sa poitrine, le magistrat remarqua le sac posé sur la table.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Ton dernier larcin ? Voyons voir...

Le gros homme plongea la main dans le sac et y fouilla un instant. Puis, ses yeux se dilatèrent, sa bouche s'ouvrit pour émettre un rugissement d'épouvante, et il arracha sa main du sac. Un serpent vert jade, vivant et onduleux, s'était roulé en boucle autour de son poignet et lui avait planté ses crochets dans la main.

Des cris d'horreur et de surprise s'élevèrent, un garde eut un mouvement de recul et s'étala sur une table, renversant des pichets qui répandirent une mare d'alcool. Un autre s'avança pour soutenir le magistrat, qui tituba, puis s'effondra. Un troisième lâcha sa hallebarde et se rua vers la porte en poussant des hurlements hystériques.

Les clients furent saisis de panique. Quelques-uns s'agglutinèrent devant la porte, se débattant pour sortir. Deux se mirent à se battre au couteau, tandis qu'un troisième voleur, aux prises avec un garde, roulait sur le plancher. Une bougie fut renversée, puis une autre, laissant la pièce faiblement éclairée par la petite lampe d'argile au-dessus du comptoir.

Dans la pénombre, Conan saisit le poignet de Sémiramis et l'aida à se relever. Du plat de son épée, il écarta la foule affolée et se fraya un passage jusqu'à la porte. Les deux fugitifs s'élancèrent dans la nuit, bifurquant à plusieurs reprises dans des rues latérales pour semer leurs poursuivants. Ils firent enfin halte pour reprendre haleine. Conan dit :

— Cette maudite ville sera trop risquée pour moi après cet incident. Je pars. Au revoir, Sémiramis.

— N'aimerais-tu pas passer une dernière nuit avec moi ?

— Pas cette fois. Il me faut tâcher de mettre la main sur ce misérable Nestor. Si cet idiot n'avait pas bavardé, la loi n'aurait pas retrouvé ma trace si vite. Il a autant de richesses qu'un homme peut transporter, tandis que moi, je me retrouve les mains vides. Peut-être pourrai-je le persuader de me donner la moitié de son butin ; sinon...

Il palpa le fil de son épée.

Sémiramis soupira :

— Il y aura toujours une cachette pour toi à Shadizar tant que je serai en vie. Embrasse-moi une dernière fois.

Ils s'embrassèrent rapidement, puis Conan disparut comme une ombre dans la nuit.

Sur la route de Corinthia, qui sort de Shadizar en direction de l'ouest, à trois portées d'arc du rempart de la ville, se trouve la fontaine de Ninus. D'après la légende, Ninus était un riche marchand qui souffrait d'un mal incurable. Un dieu le visita en songe et lui promit la guérison s'il lui construisait, sur la route qui entre dans Shadizar par l'ouest, une fontaine où les voyageurs pourraient se laver et se désaltérer avant de pénétrer dans la ville. Ninus construisit la fontaine, mais l'histoire ne dit pas s'il guérit de sa maladie.

Une demi-heure après avoir quitté la taverne d'Abuletes, Conan trouva Nestor, assis sur la fontaine de Ninus.

— Comment t'en es-tu tiré avec tes sept joyaux incomparables ? demanda Nestor.

Conan lui apprit ce qui était arrivé à sa part de butin :

— A présent, dit-il, étant donné que, grâce à ta langue trop bien pendue, il me faut quitter Shadizar, et qu'il ne me reste pas un quignon du trésor, il serait juste que tu me cèdes la moitié de ta part.

Nestor partit d'un éclat de rire sans joie.

— Ma part ? Mon ami, voici la moitié de ce qui me reste. (Il tira de sa ceinture deux pièces d'or et en jeta une à Conan, qui l'attrapa au vol.) Je te la dois pour m'avoir tiré de cet éboulement.

— Que t'est-il donc arrivé ?

— Lorsque les gardes m'ont pincé, dans le tripot, je me suis débrouillé pour renverser quelques tables. Alors, j'ai ramassé mon trésor dans mon manteau, que j'ai jeté par-dessus mon épaule, et je me suis dirigé vers la sortie. J'en ai abattu un qui essayait de me barrer la route, mais un autre a éventré mon manteau avec son épée. L'or et les pierreries se sont déversés sur le sol, et tout le monde – gardes, magistrat et clients – s'est rué sauvagement sur le tas. (Il brandit son manteau, montrant dans l'étoffe une déchirure de deux pieds de long.) Songeant que le trésor ne me serait d'aucun profit si ma tête ornait une lance au-dessus de la porte Ouest, j'ai pris le large quand la voie a été libre. Une fois hors de la ville, j'ai regardé dans mon manteau, mais n'y ai trouvé que ces deux pièces, qui s'étaient prises dans un pli. Je t'en cède une avec plaisir.

Conan le regarda sombrement un instant. Sa bouche ébaucha un sourire. Un rire sourd gronda dans sa gorge ; puis, renversant la tête en arrière, il éclata d'un rire tonitruant.

— Quelle belle paire de chasseurs de trésor nous faisons là ! Crom ! les dieux ne se seront pas ennuyés avec nous ! Quelle farce !

Nestor sourit et dit sèchement :

— Je suis heureux que tu voies le côté amusant de la chose. Mais après cette aventure, je ne crois pas que Shadizar soit sûre pour aucun d'entre nous.

— Quel chemin prends-tu ? s'enquit Conan.

— Je vais aller vers l'est, chercher un poste de mercenaire au Turan. Il paraît que le roi Yildiz recrute des soldats pour mettre un peu d'ordre dans la horde turbulente qui lui tient lieu d'armée. Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi, l'ami ? Tu as l'étoffe d'un soldat.

Conan hocha la tête.

— Marcher toute la journée de long en large sur un terrain de manœuvres, pendant qu'un gros officier s'époumone : « En avant ! *marche !* Présentez, *lances !* »... Non, ce n'est pas pour moi. J'ai entendu dire qu'il y a de l'argent à gagner dans l'Ouest ; je vais essayer ce coin-là pour un temps.

— Eh bien ! que tes dieux barbares te protègent, dit Nestor. Si tu changes d'avis, tu me trouveras à Aghrapur. Adieu !

— Adieu ! répondit Conan.

Et sans ajouter un mot, il se mit en marche sur la route de Corinthia et se perdit bientôt dans la nuit.

Le dieu dans l'urne

Ses sombres aventures à la tour de l'Eléphant et dans les ruines de Larsha ont dégoûté Conan de la sorcellerie orientale. Il s'enfuit donc vers le nord-ouest et, traversant la Corinthia, parvint en Nemedia, deuxième royaume hyborien après l'Aquilonia. Dans la ville de Numalia, il reprend ses activités de voleur professionnel.

Le gardien Arus saisit son arbalète d'une main tremblante et sentit perler sur sa peau des gouttes de sueur froide, tandis qu'il contemplait le cadavre hideux qui gisait à ses pieds sur le sol poli. Il n'est pas agréable de rencontrer la Mort dans un lieu solitaire, à minuit.

Le gardien se trouvait dans une immense galerie, éclairée par d'énormes bougies logées dans des niches le long des murs. Entre les niches pendaient des tentures de velours noir et, entre les tentures, des boucliers et des armes entrecroisées aux formes insolites. Çà et là se dressaient également des statues de dieux étranges, façonnées dans la pierre ou dans des bois précieux, dans le bronze, le fer ou l'argent, vaguement reflétées par la surface brillante du sol noir.

Arus frissonna. Il n'avait jamais pu s'accoutumer à cet endroit, bien qu'il y travaillât comme gardien depuis déjà plusieurs mois. Ce bâtiment prodigieux, dénommé le temple de Kallian Publico, était un vaste musée rempli d'objets rares venus des quatre coins du monde. Donc, en cette moitié de la nuit des plus solitaire, Arus se tenait dans le grand corridor silencieux, les yeux fixés sur le corps étendu qui avait appartenu au riche et puissant propriétaire du temple.

L'esprit, pourtant balourd, du gardien fut traversé par l'idée que cet homme avait à présent un aspect singulièrement différent de celui qui était le sien lorsqu'il parcourait la voie Palienne dans son char doré, arrogant et dominateur, ses yeux sombres luisant d'une vitalité magnétique. Ceux qui avaient haï Kallian Publico l'eussent à peine reconnu maintenant qu'il gisait comme une tonne de graisse désarticulée, dans sa toge somptueuse à moitié déchirée et sa tunique violette de guingois. Son visage était noirci, ses yeux sortaient de leurs orbites, et sa langue pendait de sa bouche béante. Ses mains grassouillettes étaient rejetées en arrière dans un geste d'une indéfinissable futilité.

— Pourquoi n'ont-ils pas pris ses bagues ? murmura le gardien, mal à l'aise.

Et tout à coup, il tressaillit, écarquillant les yeux, et ses petits

cheveux se hérissèrent sur sa nuque. Des tentures de soie sombre qui masquaient l'une des portes latérales, une forme humaine venait d'apparaître.

Arus vit un jeune homme de haute taille, solidement bâti, portant pour tout vêtement un pagne et des sandales lacées haut sur les chevilles. Sa peau était tannée par les soleils des steppes, et Arus considéra nerveusement ses larges épaules, sa poitrine massive et ses bras puissant. Un simple coup d'œil à l'expression renfrognée, au large front, lui apprit que cet homme n'était pas némède. Sous sa tignasse noire et ébouriffée, des yeux bleus brûlaient d'un éclat menaçant. Une longue épée pendait à sa ceinture dans un fourreau de cuir.

Arus sentit sa peau se couvrir de chair de poule. Fébrilement, il tripota son arbalète, songeant un instant à tirer un carreau sur l'inconnu sans parlementer, mais redoutant toutefois ce qui pourrait se passer au cas où il ne ferait pas mouche du premier coup.

L'étranger considéra le cadavre étendu sur le sol d'un œil plus intrigué que surpris.

— Pourquoi l'as-tu tué ? demanda Arus nerveusement.

L'autre agita sa crinière.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué, répondit-il, parlant némède avec un accent barbare. Qui est-ce ?

— Kallian Publico, répondit Arus qui fit un pas en arrière.

Une lueur d'intérêt traversa les sombres yeux bleus.

— Le propriétaire de la maison ?

— Oui.

Arus, qui avait maintenant reculé jusqu'au mur, s'empara d'un gros cordon de velours qui pendait à cet endroit et le secoua de toutes ses forces. Dans la rue retentit la sonnerie stridente de la cloche d'alarme installée devant chaque boutique et chaque habitation pour alerter la garde.

L'inconnu sursauta.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda-t-il. Tu vas faire venir le gardien.

— Faquin ! c'est moi le gardien, répondit Arus, rassemblant tout son courage. Reste où tu es. Pas un geste, ou je te troue de part en part.

Son doigt sur la gâchette de son arbalète, il pointa le funeste losange de son carreau vers la large poitrine de l'autre. L'étranger fronça les sourcils et abaissa son sombre visage. Il ne montrait aucune frayeur, mais semblait se demander s'il allait obéir à la sommation du gardien ou risquer une sortie. Arus humecta ses lèvres et sentit son sang se figer en lisant clairement dans les yeux nébuleux de l'inconnu le conflit que se livraient en lui la prudence et les idées meurtrières.

Il entendit alors une porte s'ouvrir avec fracas et des éclats de

voix confus, et poussa un profond soupir de soulagement et de gratitude. L'étranger se raidit, jetant autour de lui des regards inquiets de bête traquée, comme une demi-douzaine d'individus faisaient irruption dans la galerie. Tous sauf un portaient la tunique écarlate de la police numalienne. Des poignards à lames courtes pendaient à leurs ceintures ; ils tenaient à la main des hallebardes, armes à longues hampes, mi-lances, mi-haches.

— Quel démon a signé ce forfait ? s'exclama celui qui venait en tête, que ses yeux d'un gris froid, ses traits maigres et anguleux et ses vêtements civils distinguaient des autres gaillards.

— Par Mitra, Démétrio ! s'écria Arus. La chance est assurément avec moi cette nuit. Je n'espérais pas que la garde répondrait si vite à mon appel, ni que tu l'accompagnerais !

— Je faisais une ronde avec Dionus, répondit Démétrio Nous parvenions justement à la hauteur du temple lorsque l'alarme a retenti. Mais qui est-ce ? Ishtar ! Le maître du temple en personne !

— En chair et en os, répondit Arus, et sauvagement assassiné. J'ai pour tâche de parcourir toute la nuit ce bâtiment où, comme tu le sais, est emmagasinée une prodigieuse quantité de richesses. Kallian Publico avait d'opulents protecteurs : savants, princes et collectionneurs fortunés d'objets rares. Voici à peine quelques minutes, j'ai vérifié la porte qui donne sur le péristyle, et l'ai trouvée fermée au verrou, mais pas à clef. La porte est munie d'un loquet, que l'on peut faire jouer des deux côtés, et d'une grosse serrure, qui ne se manœuvre que de l'extérieur. Seul Kallian Publico avait la clef de cette porte, celle-là même que tu vois en ce moment à sa ceinture.

» Je savais qu'il manquait quelque chose, car Kallian fermait toujours cette porte à clef lorsqu'il bouclait le temple. Nous ne nous étions pas vus : il était parti en fin d'après-midi pour sa villa, située dans la banlieue de la ville. Comme j'ai la clef du verrou, je suis entré, et j'ai trouvé le corps gisant tel que tu le vois. Je n'y ai pas touché.

— Tiens, tiens ! (Les yeux perçants de Démétrio dévisagèrent le sombre étranger.) Et qui est celui-là ?

— L'assassin, sans aucun doute ! S'écria Arus. Il est arrivé par cette porte, là-bas. Ce sera quelque barbare du Nord... peut-être bien un Hyperboréen ou un Bossonien.

— Qui es-tu ? demanda Démétrio.

— Je suis Conan, de Cimmeria, répondit le barbare.

— Est-ce toi qui as tué cet homme ?

Le Cimmérien hocha négativement la tête.

— Réponds-moi ! cria l'autre d'un ton cassant.

Une étincelle de colère luisit dans les sombres yeux bleus.

— Je ne suis pas un chien, pour qu'on me parle de la sorte !

— Oh ! le genre insolent, railla le gros compagnon de Démétrio,

qui portait l'insigne de préfet de police. Un cuistre indépendant ! Je ne vais pas tarder à le guérir de son impudence. Eh, toi ! vas-tu parler ! Pourquoi as-tu assassiné… ?

— Un instant, Dionus, commanda Démétrio. L'ami, je suis le chef du Conseil inquisitorial de la ville de Numalia. Tu ferais mieux de me dire qui tu es et, si ce n'est pas toi l'assassin, de m'en fournir la preuve.

Le Cimmérien hésita. Il ne manifestait aucune frayeur, mais plutôt un léger étonnement, naturel chez un barbare confronté aux complexités des systèmes civilisés, et totalement décontenancé par leurs rouages incompréhensibles.

— Pendant qu'il réfléchit, lança Démétrio, se tournant vers Arus, dis-moi : as-tu vu Kallian Publico quitter le temple ce soir ?

— Non, messire, mais d'habitude il est déjà parti lorsque j'arrive pour commencer ma ronde. La grande porte était verrouillée et fermée à clef.

— Aurait-il pu rentrer dans le bâtiment sans que tu t'en fusses aperçu ?

— C'est possible, mais peu probable. S'il était revenu de sa villa, il aurait sans nul doute fait le chemin en char, car la route est longue – et de toute façon, qui a jamais vu Kallian Publico se déplacer autrement ? Même s'il était arrivé de l'autre côté du temple, j'aurais reconnu le roulement du char sur les pavés. Et je n'ai rien entendu de semblable.

— Et tu dis que la porte était fermée à clef au début de la soirée ?

— Je peux le jurer. Je vérifie toutes les portes plusieurs fois par nuit. Celle-ci était fermée de l'extérieur jusqu'à il y a peut-être une demi-heure, car c'est alors que je l'ai essayée pour la dernière fois avant de découvrir que la clef avait été tournée.

— Tu n'as entendu ni cris ni bruits de lutte ?

— Non, messire. Mais ceci n'est pas surprenant, car les murs du temple sont si épais qu'aucun son ne peut les traverser.

— Pourquoi nous tracasser avec toutes ces questions et spéculations ? maugréa le gros préfet. Voici notre homme, cela ne fait aucun doute. Emmenons-le au tribunal, je lui extorquerai des aveux même si je dois pour cela réduire sa carcasse en bouillie.

Démétrio regarda le barbare.

— Tu as compris ? demanda l'inquisiteur. Qu'as-tu à dire ?

— Que celui qui me touchera ira rapidement rejoindre ses ancêtres en enfer, rétorqua le Cimmérien entre ses dents puissantes, ses yeux lançant des éclairs furibonds.

— Pourquoi es-tu venu ici, sinon pour tuer cet homme ? poursuivit Démétrio.

— Pour voler, répondit l'autre sombrement.

— Pour voler quoi ?

Conan hésita.

— De la nourriture.

— Tu mens ! dit Démétrio. Tu savais parfaitement qu'il n'y avait pas de nourriture ici. Dis-moi la vérité, sinon…

Conan porta la main à la poignée de son épée, d'un geste aussi lourd de menaces que celui d'un tigre retroussant ses babines pour montrer ses crocs.

— Garde tes grands airs pour les poltrons qui ont peur de toi, gronda-t-il. Je ne suis pas un Némède raffiné, pour ramper devant les chiens qui sont à ton service. J'ai tué des hommes plus vaillants que toi pour des affronts moins graves.

Dionus, qui avait ouvert la bouche pour donner libre cours à sa rage, la referma. Les gardes balançaient leur hallebarde d'une main hésitante et fixaient Démétrio, en attente de ses instructions. Abasourdis d'entendre ainsi défier leur toute-puissante police, ils s'attendaient à se voir commander de s'emparer du barbare. Mais Démétrio ne leur donna pas cet ordre. Arus regardait tour à tour les deux protagonistes, se demandant ce qui pouvait bien se passer à l'intérieur de la tête de faucon de Démétrio. Peut-être le magistrat craignait-il de déchaîner la fureur barbare du Cimmérien, ou peut-être y avait-il un doute sincère dans son esprit.

— Je ne t'ai pas accusé du meurtre de Kallian, répliqua-t-il. Mais tu dois admettre que les apparences sont contre toi. Comment t'es-tu introduit dans le temple ?

— Je me suis caché dans l'ombre de l'entrepôt qui se trouve derrière ce bâtiment, répondit Conan avec mauvaise grâce. Lorsque ce chien, poursuivit-il en pointant un pouce vers Arus, a eu tourné le coin de la maison, j'ai couru jusqu'au mur et l'ai escaladé…

— Mensonge ! interrompit Arus. Personne ne pourrait escalader ce mur lisse !

— N'as-tu jamais vu un Cimmérien escalader une simple falaise ? demanda Démétrio. C'est moi qui mène cette enquête. Continue, Conan.

— Le coin de l'édifice est orné de reliefs, dit le Cimmérien. L'ascension a été facile. J'ai atteint le toit avant que ce chien ait eu le temps de faire un tour complet. J'ai trouvé une trappe fermée de l'intérieur par un verrou de fer. J'ai brisé le verrou par le milieu…

Se souvenant de l'épaisseur du verrou, Arus en fut suffoqué et s'éloigna du barbare qui, fronçant distraitement les sourcils dans sa direction, reprit :

— Je suis passé par la trappe et suis entré dans une pièce du haut. Sans m'arrêter, je suis allé droit à l'escalier…

— Comment savais-tu où se trouvait l'escalier ? Seuls les domestiques et les riches protecteurs de Kallian étaient autorisés à pénétrer dans les salles du premier étage.

Conan s'enferma dans un mutisme obstiné.

— Qu'as-tu fait une fois dans l'escalier ? s'enquit Démétrio.

— Je l'ai descendu tout d'une traite, grommela le Cimmérien, puis je suis entré dans la salle qui est derrière le rideau, là-bas. Tandis que je descendais l'escalier, j'ai entendu s'ouvrir une autre porte. Et lorsque j'ai passé la tête à travers la tenture, j'ai vu ce chien debout près du mort.

— Pourquoi es-tu sorti de ta cachette ?

— Parce que j'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un autre voleur, venu dérober ce que…

Le Cimmérien se ressaisit.

— … ce que toi-même étais venu chercher ! termina Démétrio. Tu ne t'es pas attardé à l'étage supérieur, où sont pourtant entreposées les pièces les plus précieuses. Tu as été envoyé par quelqu'un qui connaît bien le temple, pour voler un objet bien déterminé !

— Et pour tuer Kallian Publico ! s'écria Dionus. Par Mitra ! tout est clair. Saisissez-le, gardes ! Nous aurons ses aveux d'ici le matin !

Proférant un juron étranger, Conan fit un bond en arrière et brandit son épée avec tant de rage que la lame se mit à vibrer.

— Reculez, si vous tenez à vos sales vies ! gronda-t-il avec hargne. Ne croyez pas, parce que vous osez torturer des commerçants et battre des prostituées pour les faire parler, que vous pourrez poser vos grosses pattes sur un montagnard ! Tripote ton arc, garde, et je te fais gicler les tripes à coups de talon !

— Attends ! dit Démétrio. Rappelle tes chiens, Dionus. Je ne suis pas encore convaincu que ce soit lui l'assassin.

Démétrio se pencha vers Dionus et lui murmura à l'oreille quelques mots qu'Arus ne put saisir, mais qu'il soupçonna être un plan pour amener subrepticement Conan à se séparer de son épée.

— Très bien, grogna Dionus. Arrière, soldats, mais ne le perdez pas de vue.

— Donne-moi ton épée, dit Démétrio à Conan.

— Prends-la si tu le peux ! gronda Conan.

L'inquisiteur haussa les épaules.

— Fort bien. Mais ne tente pas de prendre la fuite. La maison est gardée, à l'extérieur, par des hommes armés d'arbalètes.

Le barbare abaissa son arme, mais demeura sur le qui-vive, et ne relâcha que très légèrement la tension de son attitude. Démétrio se retourna vers le cadavre.

— Etranglé, marmonna-t-il. Pourquoi donc l'étrangler, alors qu'un coup d'épée est tellement plus rapide et plus sûr ? Ces

Cimmériens naissent l'épée au poing, je ne sache pas qu'ils aient jamais tué un homme de cette façon.

— Peut-être pour détourner les soupçons, dit Dionus.

— C'est possible. (Démétrio palpa le corps de ses mains expertes.) Mort depuis au moins une heure. Si Conan est vraiment entré dans le temple à l'heure où il le prétend, il n'a guère eu le temps de le tuer avant l'arrivée d'Arus. Il est vrai qu'il peut mentir… il a pu pénétrer dans le temple plus tôt…

— J'ai escaladé le mur aussitôt après la dernière ronde d'Arus, grommela Conan.

— C'est toi qui le dis.

Démétrio considéra longuement la gorge écrasée du mort, qui n'était plus qu'une bouillie de chair violacée. La tête pendait gauchement au bout des vertèbres brisées. Démétrio hocha le chef d'un air dubitatif.

— Pourquoi un meurtrier irait-il se servir d'un câble plus gros qu'un bras d'homme ? Et quelle force terrible a pu broyer son cou de la sorte ?

Il se releva et se dirigea vers la première porte donnant sur la galerie.

— Voici près de la porte un buste renversé de son socle, dit-il, et là, le sol est rayé, et les tentures sont de guingois… Kallian Publico a dû être attaqué dans la pièce à côté. Peut-être a-t-il échappé à son assaillant, à moins qu'il ne l'ait entraîné avec lui dans sa fuite. En tout cas, il a gagné en titubant la galerie, où le meurtrier a dû le suivre pour l'achever.

— Et si ce païen n'a pas fait le coup, où est l'assassin ? demanda le préfet.

— Je n'ai pas encore disculpé le Cimmérien, dit l'inquisiteur. Mais allons examiner cette pièce…

Il fit halte et se retourna, dressant l'oreille. Un roulement de char retentit dans la rue, s'approcha, puis cessa tout à coup.

— Dionus ! rugit l'inquisiteur. Envoie deux hommes chercher ce char et fais venir le conducteur !

— A l'entendre, dit Arus, auquel tous les bruits de la rue étaient familiers, je dirais qu'il s'est arrêté devant la maison de Proméro, juste en face du magasin de soieries.

— Qui est Proméro ? demanda Démétrio.

— Le commis principal de Kallian Publico.

— Amenez-le ici avec le conducteur, dit Démétrio.

Deux gardes s'éloignèrent à pas pesants. Démétrio continua d'examiner le corps ; Dionus, Arus et le reste des policiers surveillaient Conan, qui se tenait immobile, l'arme au poing, telle une statue de

bronze aux yeux lourds de menaces. Au bout de quelques instants, un piétinement de sandales résonna dans la rue, et les deux gardes firent leur entrée ; ils escortaient un homme robuste au teint basané, portant le casque de cuir et la longue tunique des conducteurs de char, et tenant un fouet à la main, ainsi qu'un petit personnage à l'air timide, représentant typique de cette classe d'individus qui, sortis des rangs des artisans, fournissent des bras droits aux riches marchands et négociants. A la vue de la masse affalée sur le sol, le petit homme recula en poussant un cri.

— Oh ! je savais que cela finirait mal, gémit-il.

Démétrio dit :

— Tu es Proméro, le premier commis, je présume.

— Enaro, conducteur de Kallian Publico.

— Tu n'as pas l'air ému outre mesure à la vue de ce cadavre, fit remarquer Démétrio.

Les yeux sombres étincelèrent.

— Pourquoi serais-je ému ? Quelqu'un a simplement réussi ce que je rêvais de faire depuis longtemps, sans oser passer à l'acte.

— Vraiment ? fit l'inquisiteur à mi-voix. Es-tu un homme libre ?

Les yeux remplis d'amertume, Enaro écarta sa tunique, découvrant sur son épaule la marque de l'esclave pour dettes.

— Savais-tu que ton maître viendrait ici cette nuit ?

— Non, j'ai conduit le char au temple ce soir, comme d'habitude. Il est monté, et j'ai pris la route de sa villa. Mais avant d'arriver à la voie Palienne, il m'a ordonné de faire demi-tour et de le ramener ici. Il avait l'air très agité.

— Et tu l'as reconduit au temple ?

— Non. Il m'a commandé de m'arrêter devant chez Proméro. Arrivé là, il m'a congédié, avec la consigne de revenir le chercher peu après minuit.

— Quelle heure était-il alors ?

— La nuit venait de tomber. Les rues étaient presque désertes.

— Qu'as-tu fait ensuite ?

— J'ai regagné les quartiers des esclaves, où j'ai attendu l'heure de retourner chez Proméro. Je m'y suis rendu directement, et vos hommes se sont emparés de moi alors que je causais avec Proméro sur le pas de sa porte.

— N'as-tu aucune idée de la raison pour laquelle Kallian est allé chez Proméro ?

— Il ne parlait pas de ses affaires avec ses esclaves.

Démétrio se tourna vers Proméro :

— Mais toi, tu sais peut-être quelque chose ?

— Rien, dit le commis en claquant des dents.

— Kallian Publico s'est-il rendu chez toi, comme le prétend le

conducteur du char ?

— Oui, messire.

— Combien de temps a-t-il passé avec toi ?

— Seulement un court instant. Puis il est parti.

— De chez toi, s'est-il rendu au temple ?

— Je n'en sais rien ! s'écria le commis d'une voix stridente.

— Quel était le but de sa visite ?

— Il... il voulait discuter affaires.

— Tu mens ! dit Démétrio. *Quel était le but de sa visite ?*

— Je ne sais pas ! Je ne sais rien ! (La voix de Proméro touchait à l'hystérie.) Je n'ai rien à voir avec cette histoire...

— Fais-le parler, Dionus ! ordonna sèchement Démétrio.

Dionus poussa un grognement et fit un signe à l'un de ses hommes qui, avec un rictus sauvage, s'avança vers les deux prisonniers.

— Sais-tu qui je suis ? rugit-il en tendant le cou et fixant sur sa proie un regard foudroyant.

— Tu es Posthumo, répondit le commis avec réticence. C'est toi qui, au tribunal, a fait sauter un œil à une jeune fille parce qu'elle refusait d'accuser son amant.

— J'obtiens toujours ce que je cherche ! hurla le garde.

Les veines de son gros cou se gonflèrent, et son visage devint cramoisi. Saisissant l'infortuné commis par le col de sa tunique, il se mit à en tordre l'étoffe, étranglant à moitié le pauvre bougre.

— Vas-tu parler, vermine ? aboya-t-il. Réponds à l'inquisiteur.

— Oh ! Mitra ! pitié ! cria le malheureux. Je jure...

Posthumo le gifla brutalement, d'abord sur une joue, puis sur l'autre ; puis, l'ayant projeté sur le sol, il le bourra de coups de pied d'une précision vicieuse.

— Pitié, gémit la victime. Je dirai... je dirai tout ce que tu...

— Alors, debout, chien ! rugit Posthumo. Tu ne vas pas rester couché là, à pleurnicher !

Dionus lança un rapide coup d'œil à Conan, pour s'assurer qu'il était convenablement impressionné.

— Tu vois ce qui arrive à ceux qui se mettent en travers de la police, dit-il.

Conan cracha avec un ricanement dédaigneux.

— C'est une mauviette et un imbécile, grommela-t-il. Que l'un de vous me touche, et je ferai gicler ses tripes sur le sol.

— Es-tu prêt à parler ? demanda Démétrio avec lassitude.

— Tout ce que je sais, sanglota le commis qui se remettait péniblement sur ses jambes avec un air de chien battu, c'est que Kallian est arrivé chez moi peu après mon retour (j'avais quitté le temple en même temps que lui) et qu'il a congédié son char. Il m'a

menacé de renvoi si jamais j'en parlais à quiconque. Je suis un homme pauvre, mes bons messieurs, sans amis ni faveurs. Sans mon emploi chez lui, je mourrai de faim.

— Qu'est-ce que cela peut bien me faire ? fit Démétrio. Combien de temps est-il resté chez toi ?

— Jusqu'à, peut-être, onze heures et demie. Il est alors sorti en disant qu'il allait au temple et qu'il reviendrait dès qu'il aurait accompli ce qu'il avait à y faire.

— Qu'avait-il l'intention d'y faire ?

Proméro eut un instant d'hésitation, mais l'aspect du visage grimaçant de Posthumo et de son énorme poing serré le fit frissonner et ne tarda pas à lui desceller les lèvres :

— Il y avait dans le temple quelque chose qu'il souhaitait examiner.

— Mais pour quelle raison serait-il venu ici tout seul, et dans un tel mystère ?

— C'est que la chose en question ne lui appartenait pas. Elle avait été apportée à l'aube par une caravane arrivée du sud. Les hommes qui en avaient la charge ne savaient rien de cet objet, sinon qu'il leur avait été confié par un convoi venu de Stygia et qu'il était destiné à Caranthès de Hanumar, prêtre d'Ibis. Le chef de la caravane avait été payé par ceux de l'autre convoi pour le remettre en main propre à Caranthès, mais le gredin voulait gagner directement l'Aquilonia par une route qui ne passe pas par Hanumar. Il a donc demandé la permission de le laisser au temple, jusqu'à ce que Caranthès l'envoie quérir. Kallian a accepté et lui a déclaré qu'il enverrait lui-même un domestique pour avertir Caranthès. Mais lorsque, après le départ de la caravane, j'ai parlé de dépêcher un courrier, Kallian m'a interdit de le faire. Il est resté assis à se demander ce qu'on avait bien pu lui laisser.

— Et qu'est-ce que c'était ?

— Une sorte de sarcophage, comme on en trouve dans les anciennes tombes stygiennes. Mais celui-là était rond, comme une urne de métal fermée par un couvercle. Le métal ressemblait à du cuivre en plus dur, et il était gravé d'hiéroglyphes semblables à ceux des antiques menhirs de la Stygia du sud. Le couvercle était scellé par des bandes d'une espèce de cuivre gravé.

— Qu'y avait-il à l'intérieur ?

— Les gens de la caravane l'ignoraient. Ils ont seulement répété ce que leur avaient dit ceux qui le leur avaient remis, à savoir qu'il s'agissait d'une relique inappréciable trouvée dans des tombes profondes, sous les pyramides, et que quelqu'un envoyait à Caranthès « à cause de l'amour qu'il portait au prêtre d'Ibis ». Kallian Publico pensait que le sarcophage contenait le diadème des rois-géants qui

régnaient sur cette contrée obscure avant l'arrivée des ancêtres des Stygiens. Il m'a montré un dessin gravé sur le couvercle, qu'il jurait représenter l'emblème porté, selon la légende, par ces rois monstrueux.

» Kallian était résolu à ouvrir l'urne pour voir ce qu'elle contenait. Il est devenu comme fou en pensant à ce diadème fabuleux, incrusté d'étranges pierres, connues seulement des Anciens, et dont chacune vaudrait davantage, à elle seule, que tous les joyaux du monde moderne réunis.

» Je l'ai mis en garde contre ce qu'il avait l'intention de faire. Mais, peu avant minuit, il s'est rendu seul au temple ; il est resté caché dans l'ombre jusqu'à ce que le gardien se fût éloigné à l'autre bout du bâtiment, puis il s'est introduit à l'intérieur grâce à la clef qu'il portait à sa ceinture. Dissimulé dans l'ombre du magasin de soieries, je l'ai suivi des yeux un moment puis, lorsqu'il disparut, je suis retourné chez moi. Si l'urne avait contenu le diadème, ou quelque autre objet de grande valeur, Kallian projetait de le cacher dans une autre partie du temple, puis de ressortir furtivement. Au matin, il aurait ameuté la population en prétendant que des voleurs étaient entrés chez lui par effraction pour dérober le bien de Caranthès. Personne n'aurait été au courant de ses allées et venues, à l'exception du conducteur de char et de moi-même, en qui il pouvait avoir une confiance totale.

— Mais le gardien ? objecta Démétrio.

— Kallian n'avait pas l'intention de se faire voir de lui ; il préméditait de le faire crucifier en l'accusant de complicité avec les voleurs, répondit Proméro.

Arus sentit sa gorge se nouer et blêmit en entendant révéler la perfidie de son patron.

— Où est le sarcophage ? s'enquit Démétrio.

Proméro tendit le doigt, et l'inquisiteur poussa un grognement.

— Tiens, tiens ! Précisément dans la pièce où Kallian a dû être attaqué.

Proméro se tordit les mains.

— Pourquoi quelqu'un aurait-il envoyé de Stygia un cadeau à Caranthès ? D'antiques dieux et d'étranges momies sont déjà arrivés ici en caravane, mais qui donc peut aimer à tel point le prêtre d'Ibis dans un pays où l'on adore encore l'atroce démon Set, qui déroule ses anneaux dans les ténèbres des tombeaux ? Le dieu Ibis a de tout temps été l'ennemi de Set, et Caranthès a toute sa vie combattu les prêtres de Set. Cette histoire cache quelque funeste énigme.

— Montre-nous ce sarcophage, ordonna Démétrio.

En hésitant, Proméro montra le chemin. Tous le suivirent, y compris Conan qui, apparemment sans prêter la moindre attention au regard méfiant que les gardes fixaient sur lui, semblait simplement

désireux de satisfaire sa curiosité. Ils passèrent sous les tentures déchirées et entrèrent dans la pièce, qui était encore moins éclairée que la galerie. De chaque côté, s'ouvraient des portes donnant sur d'autres salles ; les murs étaient couverts de fresques fantastiques, peuplées d'étranges divinités régnant sur des contrées lointaines. Proméro poussa un cri perçant :

— Regardez ! L'urne ! Elle est ouverte… et vide !

Au centre de la pièce se trouvait un étonnant cylindre noir, d'environ quatre pieds de haut et peut-être trois de diamètre à sa plus large circonférence, c'est-à-dire en son milieu. Près du lourd couvercle sculpté qui reposait sur le sol, gisaient un marteau et un ciseau. Démétrio regarda à l'intérieur, demeura un instant songeur à la vue des mystérieux hiéroglyphes, puis se tourna vers Conan.

— Est-ce cela que tu étais venu voler ?

Le barbare hocha négativement la tête.

— Comment un homme pourrait-il l'emporter à lui tout seul ?

— Les bandes d'attache ont été coupées avec ce ciseau, nota Démétrio d'un air songeur, et précipitamment. Le marteau a dévié plusieurs fois, d'où ces bosses sur le métal. Supposons que Kallian ait ouvert l'urne. Quelqu'un se cachait à proximité, peut-être derrière les tentures de la porte. Lorsque le sarcophage a été descellé, l'assassin a sauté sur Kallian… à moins qu'il n'ait d'abord tué Kallian, puis ouvert l'urne lui-même.

— Quel objet lugubre ! fit en frissonnant le commis. C'est bien trop vieux pour être sacré. Qui a jamais vu pareil métal ? Celui-ci a l'air plus dur que l'acier d'Aquilonia, et pourtant, vois comme il est rongé par endroits. Et regarde… là, sur le couvercle ! (Proméro tendit un doigt tremblant.) Qu'est-ce que ceci, à ton avis ?

Démétrio s'approcha du dessin gravé.

— Je dirais que ça représente une couronne quelconque, grogna-t-il.

— Non ! s'écria Proméro. J'ai mis Kallian en garde, mais il n'a pas voulu me croire ! C'est un serpent écaillé qui se mord la queue. C'est l'effigie de Set, le Vieux Serpent, dieu des Stygiens ! Cette urne est trop ancienne pour être l'œuvre des hommes : c'est un vestige de l'époque où Set parcourait la terre sous forme humaine. Peut-être la race qui est issue de ses entrailles a-t-elle déposé les ossements de ses rois dans des récipients de ce genre !

— Et tu prétends que ces os pourris se sont levés, tout seuls, ont étranglé Kallian Publico, puis sont partis tranquillement ?

— Ce n'est pas un homme qui reposait dans cette urne, murmura le commis, les yeux dilatés par l'épouvante. Quel homme pourrait y tenir ?

Démétrio lâcha un juron.

— Si Conan n'est pas l'assassin, le meurtrier est encore quelque part à l'intérieur de ces murs. Dionus et Arus, restez ici avec moi, et vous aussi, les trois prisonniers. Les autres, fouillez la maison ! L'assassin, s'il s'est échappé avant qu'Arus découvre le corps, n'a pu sortir que par là où Conan est entré, et dans ce cas, le barbare l'aurait aperçu… s'il dit la vérité.

— Je n'ai vu personne, hormis ce chien, gronda Conan, désignant Arus.

— Bien sûr que non, puisque c'est toi l'assassin, dit Dionus. Nous perdons notre temps, mais nous fouillerons la maison par pure formalité. Et si nous ne trouvons personne, je te promets que tu seras brûlé ! Rappelle-toi la loi, cher sauvage aux cheveux noirs : pour le meurtre d'un artisan, les mines ; pour celui d'un commerçant, la potence ; pour celui d'un gentilhomme, le bûcher !

Conan montra les dents en guise de réponse. Les hommes commencèrent leur fouille. Ceux qui attendaient dans la salle du bas les entendirent monter et descendre l'escalier, déplacer des objets, ouvrir des portes et s'interpeller à grands cris d'une pièce à l'autre.

— Conan, dit Démétrio, tu sais ce qui t'attend s'ils ne trouvent personne.

— Je ne l'ai pas tué, répondit le Cimmérien avec hargne. S'il avait cherché à me barrer le passage, je lui aurais fendu le crâne ; mais je n'ai jamais vu que son cadavre.

— Quelqu'un t'a envoyé ici pour voler, du moins, dit Démétrio, et par ton silence, tu t'inculpes également de ce meurtre. Ta simple présence ici suffit à t'envoyer aux mines, que tu admettes ou non ta culpabilité. Mais si tu avoues tout, tu peux te sauver du bûcher.

— Fort bien, répondit le barbare en rechignant. Je suis venu voler la coupe de diamant zamorienne. Quelqu'un m'a donné un plan du temple et m'a expliqué où la chercher. Elle se trouve dans cette pièce, là-bas, poursuivit Conan en tendant le doigt, dans une cavité ménagée dans le sol, sous un dieu shémite en cuivre.

— C'est exact, dit Proméro. Je croyais que moins d'une demi-douzaine d'individus dans le monde connaissaient le secret de cette cachette.

— Et si tu avais réussi à t'en emparer, railla Dionus, l'aurais-tu vraiment apportée à celui qui t'a engagé pour la voler ?

Une lueur de colère étincela de nouveau dans les yeux de braise.

— Je ne suis pas un chien, murmura le barbare. Je tiens ma parole.

— Qui t'a envoyé ici ? demanda Démétrio avec autorité.

Mais Conan garda un silence buté. Un par un, les gardes revinrent de leur fouille.

— Personne ne se cache dans cette maison, dirent-ils. Nous l'avons remuée de fond en comble. Nous avons trouvé la trappe par laquelle le barbare est entré et le verrou qu'il a cassé en deux. Un homme qui se serait enfui par ce chemin aurait été aperçu de nos gardes, à moins qu'il n'ait pris le large avant notre arrivée. En outre, il lui aurait fallu entasser des meubles sous la trappe pour atteindre le toit, ce qui n'a pas été fait. N'aurait-il pu sortir par la grande porte juste avant qu'Arus n'ait achevé sa ronde ?

— Non, dit Démétrio, car la porte était verrouillée de l'intérieur, et les seules clefs qui peuvent ouvrir ce verrou sont celle d'Arus et celle qui pend encore à la ceinture de Kallian Publico.

Un autre dit :

— Je crois avoir vu la corde dont s'est servi l'assassin.

— Où est-elle, imbécile ? s'écria Dionus.

— Dans la pièce adjacente à celle-ci, répondit le garde. C'est un gros câble noir, entortillé autour d'une colonne de marbre. Je n'ai pas pu l'attraper.

Il conduisit les autres dans une pièce remplie de statues de marbre et montra du doigt une grande colonne. Mais il s'arrêta brusquement et écarquilla les yeux.

— Elle a disparu ! s'écria-t-il.

— Elle n'a jamais été ici, rétorqua sèchement Dionus.

— Par Mitra ! elle y était ! Enroulée autour du pilier juste au-dessus de ces feuilles sculptées. Il fait si sombre là-haut que je n'ai pas pu la distinguer avec précision, mais elle était là.

— Tu es saoul, dit Démétrio, tournant les talons. Personne ne pourrait atteindre cette hauteur, ni grimper à une colonne aussi lisse.

— Un Cimmérien, si, murmura l'un des hommes.

— C'est possible. Conan aurait étranglé Kallian, attaché le câble autour de la colonne et traversé la galerie pour aller se cacher dans la pièce où se trouve l'escalier. Mais comment, en ce cas, aurait-il pu enlever la corde après ton passage ? Il ne nous a pas quittés depuis qu'Arus a découvert le corps. Non, je vous dis, moi, que Conan n'a pas commis ce meurtre. Je pense que le véritable assassin a tué Kallian pour s'emparer de ce qui était dans l'urne, et se cache maintenant dans quelque recoin du temple. Si nous ne parvenons pas à le dénicher, il nous faudra bien accuser le barbare, pour satisfaire la justice, mais... Où est donc passé Proméro ?

L'un après l'autre, ils étaient revenus près du corps silencieux étendu dans la galerie. Dionus appela Proméro à tue-tête, et celui-ci surgit de la pièce contenant l'urne vide. Il tremblait, et son visage était livide.

— Qu'est-ce que tu as encore ? s'écria Démétrio avec irritation.

— J'ai découvert un signe sur le fond de l'urne ! dit Proméro en

claquant des dents. Non pas un ancien hiéroglyphe, mais un symbole fraîchement gravé ! La marque de Thoth-Amon, le sorcier stygien, l'ennemi mortel de Caranthès ! Il a dû déterrer l'urne dans quelque sinistre catacombe sous les pyramides hantées ! Les dieux de jadis ne mouraient pas comme les hommes ; ils s'assoupissaient pour de longs sommeils, et leurs adorateurs les enfermaient dans des sarcophages, de façon à ce qu'aucun étranger ne pût troubler leur repos ! Thoth-Amon a envoyé la mort à Caranthès. Poussé par sa cupidité, Kallian a libéré le monstre, qui guette quelque part près de nous... et peut-être en ce moment s'approche sans faire de bruit...

— Espèce d'idiot ! rugit Dionus qui frappa violemment Proméro sur la bouche. Eh bien ! Démétrio, dit-il, se tournant vers l'inquisiteur, je crois qu'il ne nous reste plus qu'à arrêter ce barbare...

Ecarquillant des yeux interdits vers la porte d'une salle adjacente à celle des statues, le Cimmérien poussa un cri :

— Regardez ! J'ai vu quelque chose bouger dans cette pièce... je l'ai vu derrière les tentures. Quelque chose qui rampait sur le sol comme une ombre furtive.

— Bah, grogna Posthumo. Nous avons fouillé cette pièce...

— Il a vu quelque chose ! (La voix perçante de Proméro grinçait d'une fièvre hystérique.) Cet endroit est maudit ! Quelque chose est sorti du sarcophage et a tué Kallian Publico ! Il s'est caché là où nul homme n'eût pu le faire, et maintenant, il nous épie de cette salle ! Que Mitra nous protège des forces des ténèbres ! (Il agrippa la manche de Dionus et planta ses doigts dans son bras, comme des griffes.) Fais fouiller cette pièce encore une fois, monseigneur !

Comme le préfet tentait de se dégager de l'étreinte frénétique du commis, Posthumo dit :

— Tu la fouilleras toi-même, commis !

Et empoignant Proméro par le cou et la ceinture, il poussa jusqu'a la porte le pauvre diable hurlant de terreur ; puis, après un temps d'arrêt, il le projeta dans la pièce avec une telle violence que le commis tomba à moitié assommé sur le sol.

— Assez, gronda Dionus qui observait du coin de l'œil le Cimmérien silencieux.

Le préfet leva la main, l'atmosphère se tendit, lorsque survint un fait nouveau. Traînant à sa suite une silhouette mince, richement vêtue, un garde entra.

— Je l'ai vu se glisser derrière le temple, dit le garde, attendant un compliment.

Mais les injures qu'il reçut à la place lui firent dresser les cheveux sur la tête.

— Relâche ce monsieur, espèce d'ahuri ! hurla le préfet. N'as-tu pas reconnu Aztrias Petanius, le neveu du gouverneur ?

Le garde, abasourdi, s'éloigna, tandis que le jeune aristocrate prétentieux brossait sa manche brodée d'un air ennuyé.

— Economise tes excuses, mon bon Dionus, zézaya-t-il. Simple impératif du métier, je le sais. Je revenais à pied d'une orgie tardive, afin de débarrasser mon cerveau des vapeurs de l'alcool. Que se passe-t-il ? Par Mitra ! serait-ce un meurtre ?

— Un meurtre en effet, monseigneur, répondit le préfet. Mais nous tenons un suspect qui – bien que Démétrio semble mettre en doute sa culpabilité – ira certainement au bûcher pour ce crime.

— Une brute à l'air vicieux, marmonna le jeune aristocrate. Comment peut-on douter de sa culpabilité ? Je n'ai jamais vu de mine plus scélérate.

— Oh ! mais si, tu en as vu une, espèce de chien parfumé, répondit hargneusement le Cimmérien, lorsque tu m'as embauché pour voler la coupe zamorienne. Des orgies, hein ? Bah ! Tu attendais, tapi dans l'ombre, que je t'apporte le butin. Je n'aurais pas révélé ton nom si tu avais tenu ta parole envers moi. Maintenant, dis à ces chiens que tu m'as vu escalader le mur après le dernier passage du gardien, afin qu'ils sachent que je n'ai pas eu le temps de tuer ce gros porc avant qu'Arus ne survienne et découvre le corps.

Rapidement, Démétrio tourna son regard vers Aztrias, qui ne changea pas de couleur.

— Si ce qu'il raconte est vrai, monseigneur, dit l'inquisiteur, cela le lave du meurtre, et nous pouvons facilement passer sous silence la tentative de vol. Le Cimmérien mérite dix ans de travaux forcés pour infraction ; mais si vous l'ordonnez, nous pouvons nous arranger pour le laisser s'échapper, et personne d'autre que nous n'en saura jamais rien. Je comprends – vous ne seriez pas le premier jeune gentilhomme qui aurait dû recourir à de tels procédés pour rembourser des dettes de jeu ou autres folies de jeunesse –, vous pouvez compter sur notre discrétion.

Conan regarda le jeune patricien, guettant sa réaction ; mais Aztrias haussa ses minces épaules et étouffa un bâillement d'une main blanche et délicate.

— Je ne le connais pas, répondit-il. Il est fou de dire que je l'ai embauché. Donnez-lui ce qu'il mérite. Il a le dos solide, et le labeur des mines lui sera bénéfique.

Conan, les yeux brillants de colère, tressaillit comme s'il eût été piqué par une guêpe. Les gardes se raidirent, serrant leurs hallebardes, puis se détendirent lorsqu'il laissa retomber sa tête avec une sorte de résignation maussade. Arus ne parvenait pas à discerner s'il les observait sous ses épais sourcils noirs.

Le Cimmérien attaqua sans plus de préavis qu'un cobra ; son épée jeta un éclair dans la lueur des bougies. Aztrias ébaucha un cri,

qui prit fin lorsque sa tête vola de ses épaules dans un bain de sang, ses traits figés en un masque blanc d'horreur.

Démétrio sortit un poignard et s'avança pour en frapper Conan. Comme un chat, celui-ci fit volte-face et visa l'inquisiteur à l'aine avec une furie meurtrière. Démétrio recula instinctivement et esquiva de justesse la pointe de l'arme qui s'enfonça dans sa cuisse, dévia sur l'os et ressortit de l'autre côté de la jambe. Démétrio tomba sur un genou avec un râle d'agonie.

Conan ne s'arrêta pas. La hallebarde brandie par Dionus sauva le crâne du préfet de la lame sifflante, qui dévia légèrement en entaillant la hampe, rebondit contre la tête du préfet et arracha son oreille droite. La vitesse aveuglante du barbare paralysait les gardes. La moitié d'entre eux seraient tombés sans avoir eu le temps de se battre si le gros Posthumo, plus par chance que par adresse, n'avait enlacé le Cimmérien, immobilisant ainsi son bras droit. La main gauche de Conan s'abattit sur la tète du garde, et Posthumo recula en hurlant, une main plaquée contre l'orbite rouge et béante qui avait contenu son œil.

D'un bond en arrière, Conan para l'offensive des hallebardes. Son saut le porta hors du cercle de ses adversaires, à l'endroit où Arus réarmait son arbalète. Un coup sauvage dans l'estomac fit basculer le gardien, qui s'abattit sur le sol, le visage vert et les jambes en l'air, tandis que Conan lui plongeait dans la bouche le talon de sa sandale. Le malheureux lâcha un cri perçant à travers les décombres de ses dents fracassées et la bouillie sanglante de ses lèvres lacérées.

Tout à coup, chacun se figea sur place comme un hurlement de terreur à fendre l'âme jaillissait de la salle où Posthumo avait précipité Proméro. Le commis émergea en chancelant de la tenture de velours de la porte et s'arrêta, secoué de gros sanglots silencieux, son visage terreux inondé de larmes qui dégoulinaient de ses lèvres molles et tombantes, comme un enfant idiot en pleurs.

Tous s'immobilisèrent, stupéfaits, pour le regarder : Conan, avec son épée dégouttante de sang ; les gardes, leurs hallebardes en l'air ; Démétrio, sur le sol, s'efforçant d'étancher le sang qui jaillissait de la profonde entaille de sa cuisse ; Dionus, la main sur le moignon sanglant de son oreille mutilée ; Arus, en pleurs, crachant des fragments de dents cassées ; même Posthumo cessa ses hurlements et cligna de son œil indemne.

Proméro vacilla dans la galerie et s'écroula roide devant eux, secoué d'un rire strident de dément :

— Le dieu a le bras long ; ha ! ha ! ha ! Oh ! diablement long !

Puis, avec une épouvantable convulsion, il se raidit et demeura sur le dos, inerte, grimaçant fixement vers les ténèbres du plafond.

— Il est mort ! murmura Dionus d'une voix terrifiée, oubliant sa

propre douleur et le barbare, l'épée ruisselante, qui se tenait si près de lui. (Il se pencha sur le corps, ses yeux porcins sortant de leurs orbites.) Il n'est pas blessé. Au nom de Mitra ! *qu'y a-t-il donc dans cette salle ?*

Ce fut la panique générale. Chacun se mit à courir en braillant vers la sortie. Les gardes, lâchant leurs hallebardes, s'agglomérèrent devant la porte en une foule griffante et beuglante, et se ruèrent dehors comme des fous, imités par Arus ; Posthumo, à moitié aveugle, se traîna maladroitement, sans voir, derrière ses compagnons, poussant des cris aigus de cochon blessé et les suppliant de ne pas l'abandonner. Il tomba parmi les derniers du groupe, qui le piétinèrent en hurlant de terreur, et rampa derrière eux, suivi de Démétrio, qui boitait en serrant dans sa main sa cuisse crachant le sang. Gardes, conducteur, gardien et fonctionnaires, blessés ou indemnes, tous se précipitèrent en criant dans la rue où les sentinelles, gagnées par la panique à leur tour, prirent la fuite, elles aussi, sans attendre d'explications.

Conan demeura seul dans la vaste galerie, en compagnie des trois cadavres qui gisaient sur le sol. Ayant rectifié la position de sa main sur son épée, le barbare entra dans la salle. Celle-ci était tendue de riches tapisseries de soie. Çà et là étaient négligemment éparpillés une profusion de coussins et de divans soyeux. Dépassant d'un massif écran doré, un visage regardait le Cimmérien.

Conan admira la beauté froide et classique de cette figure, qui ne ressemblait à aucun visage humain de sa connaissance. Sur ses traits ne se lisait ni faiblesse, ni pitié, ni cruauté, ni bonté, ni aucune autre émotion terrestre. Il eût pu s'agir du masque de marbre de quelque divinité, sculpté de main de maître, sans la vie incontestable qui s'en dégageait : une vie froide et étrange, que le Cimmérien n'avait jamais connue et ne pouvait comprendre. Il songea un instant à la perfection marmoréenne du corps dissimulé par l'écran ; il devait être parfait, pensa-t-il, à en croire la beauté si inhumaine du visage.

Mais il ne pouvait voir que la tête finement moulée, qui oscillait de droite à gauche. Les lèvres pleines s'entrouvrirent et prononcèrent un seul mot, d'une voix chaude et vibrante semblable aux carillons d'or qui tintent dans les temples perdus des jungles du Khitai. C'était une langue inconnue, oubliée avant la naissance des royaumes de l'homme, mais Conan comprit qu'elle lui disait :

— Viens !

Et le Cimmérien s'approcha d'un bond éperdu, fouettant l'air de son épée. L'admirable tête se détacha du corps, heurta le sol devant l'écran, roula à quelques pas, puis s'immobilisa.

Alors, Conan se figea, car l'écran s'était mis à trembler. Conan

avait vu et entendu des hommes mourir par vingtaines, mais il n'avait jamais entendu un être humain se débattre ainsi dans les affres de l'agonie. Il perçut des coups répétés, un bruissement saccadé, des claquements de fouet.

L'écran vacilla, bascula en avant et tomba aux pieds de Conan dans un fracas métallique.

C'est alors que le Cimmérien comprit toute l'horreur de sa situation. Il prit ses jambes à son cou et ne ralentit sa fuite éperdue que lorsque à l'aube les tours de Numalia eurent disparu derrière lui. L'image de Set et des fils de Set, qui avaient jadis régné sur la terre et dormaient maintenant dans leurs catacombes obscures sous les noires pyramides, le hantait comme un cauchemar. Ce que l'écran doré avait dissimulé n'était pas un corps humain, mais les anneaux luisants, sans tête, d'un monstrueux serpent.

Le rendez-vous des bandits

Ayant quelque peu perdu l'illusion de pouvoir éviter les obstacles surnaturels dans la quête de sa vocation, Conan quitte la Nemedia (devenue beaucoup trop dangereuse pour lui) et se remet en route vers le sud. Il parvient en Corinthia et, dans l'une des petites villes-Etats qui constituent ce pays, s'adonne de nouveau à ses activités de voleur professionnel. Agé à présent d'environ dix-neuf ans, il est plus endurci et plus expérimenté, sinon plus enclin à une prudence inutile, que lors de sa première apparition dans les royaumes méridionaux.

L'un enfui, l'autre occis, le troisième dort dans son lit.
VIEILLE COMPTINE

1.

La fête battait son plein à la cour. Nabonidus, le Prêtre Rouge, maître officieux de la cité, toucha courtoisement le bras du jeune aristocrate Murilo. Celui-ci tourna la tête, ses yeux croisèrent le regard énigmatique du prêtre, et il se demanda quelle secrète pensée pouvait bien s'y cacher. Ils n'échangèrent pas un mot, mais Nabonidus se pencha vers Murilo et lui tendit un petit baril d'or. Le jeune gentilhomme, qui savait que Nabonidus ne faisait rien sans raison, aussitôt qu'il en eut l'occasion, s'excusa et regagna sa chambre en toute hâte. Ayant ouvert le tonnelet, il y trouva une oreille humaine, qu'il put reconnaître à une cicatrice caractéristique. Il se mit à transpirer abondamment et ne douta plus un seul instant de ce qu'avait voulu dire le regard du Prêtre Rouge.

Mais malgré ses boucles noires et parfumées et son élégance de dandy, Murilo n'était pas faible au point de s'offrir au bourreau sans combattre. Il ignorait si Nabonidus se divertissait simplement à ses dépens, ou s'il lui laissait une chance de s'exiler volontairement ; mais le fait qu'il était encore en vie et en liberté prouvait qu'on lui accordait au moins quelques heures, sans doute pour méditer. Cependant, il n'avait nul besoin de méditer pour prendre son parti ; ce qu'il lui fallait, c'était un instrument. Et cet instrument lui fut fourni par le Destin qui, à l'heure où avec angoisse le jeune gentilhomme réfléchissait dans le quartier occupé par les palais de pourpre, de marbre et d'ivoire de l'aristocratie, travaillait de son côté dans les

tripots et les bouges des quartiers misérables.

Il était un prêtre d'Anu dont le temple, érigé à la lisière de la zone des taudis, n'était pas uniquement un lieu de dévotions. Le prêtre, gras et bien nourri, était également receleur d'objets volés et indicateur de police. Ses affaires étaient prospères dans ces deux branches d'activité, car le temple jouxtait le Dédale, enchevêtrement bourbeux de ruelles sinueuses et de coupe-gorge sordides, fréquenté par les plus hardis voleurs du royaume. Hardis parmi tous étaient un Gunder, déserteur des mercenaires et un Cimmérien barbare. Par la faute du prêtre d'Anu, le Gunder fut arrêté et pendu sur la place du marché. Mais le Cimmérien prit la fuite et, ayant appris la trahison du prélat par des voies détournées, pénétra de nuit dans le temple d'Anu et trancha la tête du délateur. Il s'ensuivit un grand remue-ménage dans la ville, mais la recherche du meurtrier s'avéra infructueuse jusqu'au jour où une femme le dénonça aux autorités et conduisit un capitaine de la garde et son escorte à la chambre cachée où le barbare gisait dans les vapeurs de l'alcool.

Se sentant saisi, le Cimmérien revint à la vie ; stupéfait, mais néanmoins féroce, il éventra le capitaine, se fraya un passage à travers ses assaillants, et serait parvenu à prendre le large sans le nuage d'alcool qui embuait encore ses esprits. Ahuri et à moitié aveugle, il manqua la porte ouverte et se précipita tête baissée contre le mur de pierre avec une telle violence qu'il tomba évanoui. Lorsqu'il reprit connaissance, il se trouvait dans le plus obscur cachot de la ville, enchaîné au mur par des fers que même ses muscles de barbare étaient incapables de briser.

Dans cette cellule surgit Murilo, masqué et drapé dans un ample manteau noir. Le Cimmérien le considéra avec intérêt, le prenant pour le bourreau chargé de l'expédier dans l'autre monde. Murilo rajusta ses chaînes et l'examina avec non moins d'intérêt. Malgré la pénombre du cachot et les fers qui entravaient ses membres, la puissance primitive de cet homme était manifeste. Son corps vigoureux et ses muscles massifs alliaient la force de l'ours gris à la rapidité de la panthère. Sous sa crinière noire et ébouriffée, ses yeux bleus brillaient d'une insatiable sauvagerie.

— Cela te dirait-il de vivre ? s'enquit Murilo.

Le barbare émit un grognement, et ses yeux luisirent d'un nouvel intérêt.

— Si j'organise ton évasion, me rendras-tu un service ? demanda l'aristocrate.

Le Cimmérien ne dit mot, mais l'intensité de son regard répondit pour lui.

— Je veux que tu tues un homme pour moi.

— Qui ?

La voix de Murilo ne fut plus qu'un murmure.

— Nabonidus, le prêtre du roi !

Le Cimmérien ne montra aucun signe d'étonnement ou de trouble. Il n'avait pas la crainte déférente pour l'autorité que la civilisation inculque aux hommes. Roi ou mendiant, c'était pour lui du pareil au même. Il ne demanda pas non plus à Murilo pourquoi il avait choisi de s'adresser à lui, qui languissait dans un cachot, alors que le coin était rempli de coupe-jarret en liberté.

— Quand dois-je m'évader ? demanda-t-il.

— Dans l'heure qui vient. Il n'y a qu'un seul gardien, la nuit, dans cette partie de la prison. Il peut être soudoyé ; il est *déjà* soudoyé. Voici les clefs de tes fers. Je vais te les ôter et, une heure après mon départ, le gardien, Athicus, déverrouillera la porte de ton cachot. Tu le ligoteras avec des bandes d'étoffe arrachées à ta tunique, afin qu'en le trouvant les autorités croient que tu as été secouru de l'extérieur et ne portent pas leurs soupçons sur lui. Va droit à la maison du Prêtre Rouge et tue-le. Rends-toi ensuite au *Tripot du Rat* : quelqu'un t'attendra avec une bourse pleine d'or et un cheval qui te permettront de t'enfuir de la ville et de sortir du pays.

— Enlève-moi ces maudites chaînes tout de suite, demanda le Cimmérien. Et dis au gardien de m'apporter à manger. Par Crom ! je vis d'eau et de pain rassis depuis ce matin, et je me sens prêt à défaillir.

— C'est entendu ; mais n'oublie pas : tu ne dois pas t'évader avant que je n'aie eu le temps de rentrer chez moi.

Libéré de ses chaînes, le barbare se mit debout et, énorme dans l'obscurité du cachot, étira ses bras robustes. Murilo eut de nouveau le sentiment que si un seul homme au monde était capable de mener à bien la tâche qu'il avait préméditée, c'était ce Cimmérien. Ayant répété ses instructions une dernière fois, il quitta la prison, après avoir prié Athicus d'apporter au prisonnier une platée de bœuf et de la bière. Il savait qu'il pouvait faire confiance au gardien, non seulement à cause de l'argent qu'il lui avait donné, mais aussi parce qu'il détenait certains renseignements sur son compte.

Lorsqu'il regagna sa chambre, Murilo était parfaitement maître de ses appréhensions. Nabonidus frapperait par l'intermédiaire du roi : de cela, il était certain. Et puisque les gardes royaux ne cognaient pas à sa porte, il était également certain que le prêtre n'avait encore rien dit au roi. Demain, il lui parlerait sans aucun doute… s'il vivait assez longtemps pour cela.

Murilo pensait que le Cimmérien tiendrait sa parole à son égard. Restait à savoir s'il parviendrait à réaliser son dessein. On avait déjà

essayé de tuer le Prêtre Rouge, et les coupables avaient connu des morts d'une hideur sans nom. Mais ces hommes étaient les produits des villes humaines ; ils n'avaient pas les instincts de loup du barbare. Dès l'instant où Murilo, roulant dans ses mains le tonnelet d'or et l'oreille mutilée, avait appris par des voies secrètes la capture du Cimmérien, il avait entrevu une solution à son problème.

Toujours dans sa chambre, il but un verre à la santé de l'homme nommé Conan et de son succès cette nuit-là. Et tandis qu'il buvait, l'un de ses espions lui apporta la nouvelle qu'Athicus avait été arrêté et jeté en prison. Le Cimmérien ne s'était pas évadé.

Le sang de Murilo se figea de nouveau dans ses veines. Il ne pouvait voir dans ce revers de fortune que la main funeste de Nabonidus, et sentit grandir en lui l'idée terrifiante, obsédante et surnaturelle que le Prêtre Rouge n'était pas un humain ordinaire, mais un sorcier qui lisait dans l'esprit de ses victimes et les faisait danser comme des marionnettes en tirant des ficelles. L'accablement fit place au désespoir. Ceignant une épée sous son manteau noir, il sortit de chez lui par une porte dérobée et s'engagea à grands pas dans les rues désertes. Minuit sonnait lorsqu'il parvint à la maison de Nabonidus ; sa silhouette estompée longea le mur des jardins séparant la propriété du prêtre des domaines avoisinants.

Le mur, quoique haut, n'était pas infranchissable. Nabonidus ne faisait pas confiance à de simples barrières de pierre. C'était ce qui se trouvait de l'autre côté qu'il fallait redouter. Ce que cela pouvait être, Murilo ne le savait pas avec précision. Il savait qu'il y avait au moins un énorme chien féroce, qui parcourait le jardin et avait une fois mis en pièces un intrus comme des lévriers déchiquettent un lapin. Murilo n'osait imaginer ce qu'il pouvait y avoir d'autre. Ceux qui avaient eu l'occasion de pénétrer dans la maison par les voies légitimes, pour de courtes visites d'affaires, en avaient rapporté que Nabonidus vivait dans un cadre luxueux, mais simplement, servi par un nombre étonnamment faible de domestiques. A la vérité, ils n'avaient fait état que d'un seul serviteur visible : un homme grand et silencieux nommé Joka. Quelqu'un d'autre, un esclave sans doute, avait été entendu, se déplaçant dans les coins reculés de la maison, mais personne ne l'avait jamais entrevu. Le plus grand mystère de cette mystérieuse maison était Nabonidus lui-même, dont la faculté d'intrigue et l'influence internationale avaient fait le plus puissant politique du royaume. Le peuple, le chancelier et le roi s'agitaient comme des marionnettes au bout des ficelles qu'il tirait.

Murilo escalada le mur et se laissa retomber dans le jardin ; celui-ci formait une étendue sombre, obscurcie par des bouquets d'arbres au feuillage ondoyant. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres de la maison, dont la forme noire se dressait parmi les arbres. Le jeune

gentilhomme se faufila d'un pas furtif, mais preste, parmi les arbustes. Il s'attendit un instant à entendre l'aboiement du grand chien et, dans les ténèbres, à voir son gigantesque corps s'élancer sur lui. Bien qu'il doutât de l'efficacité de son épée contre une attaque de ce genre, il n'hésita pas. Autant mourir sous les crocs d'une bête que sous la hache du bourreau.

Il trébucha contre un obstacle volumineux et mou. Se penchant, il discerna, dans la pâle clarté des étoiles, un corps affaissé sur le sol. C'était le chien, gardien des jardins, et il était mort. Son cou, broyé, portait ce qui ressemblait à la marque de grands crocs. Murilo sentit que ceci n'était pas l'œuvre d'un être humain. La bête avait rencontré un monstre plus féroce qu'elle-même. Murilo regarda nerveusement les mystérieux buissons et les bouquets d'arbustes ; puis, haussant les épaules, il s'approcha de la maison silencieuse.

La première porte qu'il essaya n'était pas fermée à clef. Il entra prudemment, l'arme au poing, et se trouva dans un long vestibule obscur, vaguement éclairé par une lumière qui, à l'autre extrémité, filtrait à travers des tentures. Un silence absolu régnait sur toute la maison. Murilo traversa le vestibule sur la pointe des pieds et fit halte pour passer un œil entre les tentures. Son regard plongea dans une pièce éclairée, dont les fenêtres étaient hermétiquement fermées par des rideaux de velours qui ne laissaient passer aucun rayon de lumière. La pièce était vide, de vie humaine tout au moins, mais elle avait toutefois un sinistre occupant. Au milieu d'un fouillis de meubles et de tentures déchirées, qui révélaient une lutte effroyable, gisait le corps d'un homme. Celui-ci était couché sur le ventre, mais sa tête était tordue au point que son menton reposait derrière son épaule. Le visage, crispé en une grimace épouvantable, semblait narguer le gentilhomme horrifié.

Pour la première fois de la nuit, la résolution de Murilo chancela. Il jeta un regard hésitant vers la porte par laquelle il était entré. Mais le souvenir de la potence et de la hache du bourreau l'arma de nouveau de courage, et il traversa la pièce, contourna le monstre grimaçant vautré en son milieu. Bien qu'il ne l'eût jamais vu auparavant, il reconnut, par les descriptions qu'on lui en avait faites, Joka, le serviteur saturnien de Nabonidus.

A travers les rideaux d'une porte, il aperçut une haute et vaste salle circulaire, au sol poli, entourée à mi-hauteur par une galerie. La salle était meublée royalement. En son milieu se trouvait une table d'acajou ornementée, chargée de carafes de vin et de mets délicats. Et Murilo se raidit. Dans un grand fauteuil dont le large dos était tourné vers lui, il entrevit une silhouette dont les vêtements lui étaient familiers. Un bras, drapé dans une manche rouge, reposait sur un appui du fauteuil ; la tête, coiffée du capuchon qu'il connaissait bien,

était inclinée en avant et semblait méditer. C'était exactement la position dans laquelle cent fois Murilo avait vu Nabonidus siéger à la cour royale.

Maudissant les battements précipités de son cœur, le jeune aristocrate traversa lestement la salle, brandissant son épée, prêt à l'attaque. Sa proie ne bougea pas et ne sembla même pas entendre son avance circonspecte. Le Prêtre Rouge était-il endormi ? Ou était-ce un cadavre qui gisait affolé dans ce grand fauteuil, sous les yeux de Murilo ? Celui-ci n'était plus qu'à un pas de son ennemi lorsque, soudain, l'homme se leva du fauteuil et lui fit face.

Le sang déserta tout à coup le visage de Murilo. Son épée lui glissa des doigts et tomba sur le sol avec un tintement. Ses lèvres livides laissèrent échapper un cri terrible, qui fut suivi par la chute d'un corps. Puis, le silence régna de nouveau sur la maison du Prêtre Rouge.

2.

Quelque temps après que Murilo eut quitté le cachot où était enfermé Conan le Cimmérien, Athicus apporta au prisonnier un plateau de nourriture comportant, entre autres choses, un énorme rôti de bœuf et un pot de bière. Conan se jeta voracement sur sa pitance, et Athicus fit une dernière inspection des cellules pour s'assurer que tout était en ordre et que personne ne pourrait être témoin de la prétendue évasion. Tandis qu'il se livrait à cette occupation, une escouade de gardes fit irruption dans la prison et le mit aux arrêts. Murilo se trompait en croyant que cette arrestation signifiait qu'on avait découvert le projet de l'évasion de Conan. L'arrestation du gardien avait une autre raison ; Athicus était devenu négligent dans ses affaires avec la pègre, et un de ses anciens péchés avait fini par le rattraper.

Un autre geôlier le remplaça, un individu flegmatique et digne de confiance qu'aucune libéralité n'eût pu détourner de son devoir. Il n'avait aucune imagination mais, par contre, avait une idée exaltée de l'importance de sa fonction.

Lorsqu'on eut emmené Athicus pour le faire comparaître officiellement devant un magistrat, ce geôlier fit, par routine, l'inspection des cellules. Quand il passa devant celle de Conan, son sens des usages fut profondément outré à la vue de ce prisonnier libéré de ses chaînes, occupé à ronger les derniers filaments de viande d'un énorme os de bœuf. Le geôlier fut si bouleversé par ce spectacle qu'il commit l'erreur d'entrer seul dans la cellule, sans appeler d'autres

gardiens de la prison. Ce fut sa première et dernière faute professionnelle. Conan l'assomma avec l'os de bœuf, lui prit son poignard et ses clefs, et quitta les lieux sans se presser. Comme l'avait dit Murilo, un seul gardien était en service dans cette partie de la prison pendant la nuit. Le Cimmérien franchit les murs grâces aux clefs qu'il s'était appropriées, et parvint bientôt au grand air, aussi libre que si le plan de Murilo eût réussi.

Dans l'ombre des murs de la prison, Conan resta un moment avant de décider ce qu'il fallait faire. Il pensa un instant qu'étant donné qu'il s'était enfui par ses propres moyens, il ne devait rien à Murilo ; c'était cependant le jeune gentilhomme qui lui avait ôté ses chaînes et lui avait fait envoyer de la nourriture, deux services sans lesquels son évasion eût été impossible. Conan décida en conséquence qu'il avait une dette envers Murilo et, comme il était de ceux qui finissent toujours par s'acquitter de leurs obligations, il résolut de tenir sa promesse envers le jeune aristocrate. Mais auparavant, il avait une affaire personnelle à régler.

S'étant débarrassé de sa tunique en loques, il s'éloigna dans la nuit sans autre vêtement que son pagne. Tout en marchant, il tâta le poignard dont il s'était emparé : une arme meurtrière, munie d'une large lame à deux tranchants de dix-neuf pouces de long. Il traversa sans bruit des ruelles et des places obscures, et parvint enfin à sa destination : le Dédale. Il s'engagea dans les rues labyrinthiques de ce quartier avec l'assurance d'un homme en terrain connu. En effet, c'était bien un dédale de noires venelles, de cours ceinturées de murs et d'allées tortueuses, de sons furtifs et d'odeurs méphitiques. Les rues n'étaient pas pavées ; la boue et la crasse se mêlaient en un magma répugnant. Ce quartier ignorait les égouts ; les ordures, jetées à même les ruelles, jonchaient celles-ci de tas et de mares fétides. Faute de précaution, un passant eût à coup sûr plongé jusqu'à la ceinture dans quelque flaque nauséabonde. Il n'était pas rare non plus de trébucher sur un cadavre étendu dans la boue, la gorge ouverte ou le crâne fracassé. Les gens comme il faut avaient de bonnes raisons d'éviter le Dédale.

Conan atteignit sa destination sans se faire voir, au moment précis où en sortait quelqu'un qu'il souhaitait ardemment rencontrer. Le Cimmérien se dissimula dans la cour du rez-de-chaussée tandis que, dans une chambre du premier étage, celle qui l'avait vendu à la police prenait congé de son nouvel amant. Une fois la porte refermée derrière lui, le jeune bandit descendit à tâtons l'escalier qui craquait sous ses pas, plongé dans ses pensées qui, comme celles de la plupart des habitants du Dédale, touchaient à l'appropriation illégitime des biens d'autrui. Parvenu à mi-étage, il fit halte tout à coup, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Une masse indistincte était tapie

dans l'ombre devant lui, une paire d'yeux luisaient comme ceux d'une bête aux aguets. Un grognement animal fut la dernière chose qu'il entendit dans sa vie, car le monstre se précipita sur lui, et une lame aiguisée se plongea dans son ventre. Il poussa un cri étranglé et s'écroula mollement dans l'escalier.

Le barbare le considéra un instant comme un vampire, ses yeux étincelant dans les ténèbres. Il savait qu'on l'avait entendu, mais les habitants du Dédale évitaient soigneusement de se mêler de ce qui ne les regardait pas. Un cri de mort dans un escalier obscur n'avait rien d'extraordinaire. Plus tard quelqu'un se risquerait à venir jeter un coup d'œil, mais seulement au bout d'un laps de temps raisonnable.

Conan monta l'escalier et fit halte devant une porte qu'il connaissait depuis longtemps. Celle-ci était fermée de l'intérieur, mais il put introduire sa lame entre le battant et le chambranle, et lever ainsi le verrou. Il entra, referma la porte derrière lui, et se trouva face à face avec celle qui l'avait livré à la police.

Elle était assise en chemise sur son lit défait, les jambes croisées. Elle blêmit et le regarda comme s'il eût été un fantôme. Elle avait entendu le cri dans l'escalier et voyait les taches rouges sur le poignard qu'il serrait dans sa main. Mais elle était trop pleine d'épouvante à l'idée de ce qui l'attendait pour gaspiller de l'énergie à se lamenter sur le sort évident de son amant. Elle se mit à supplier Conan de lui laisser la vie sauve, en phrases décousues et terrorisées. Conan ne répondit pas ; il demeurait simplement debout à la considérer de ses yeux ardents, vérifiant de son pouce calleux le fil de son poignard.

Il traversa enfin la chambre, tandis qu'elle se pelotonnait peureusement contre le mur, sanglotant de toute son âme en implorant sa pitié. L'empoignant par ses boucles jaunes d'une main rien moins qu'affectueuse, il la tira du lit. Puis, rengainant son poignard, il serra sous son bras gauche sa prisonnière, qui poussait des cris stridents, et se dirigea vers la fenêtre. Comme dans la plupart des maisons de ce genre, chaque étage était bordé par une saillie formée par l'alignement des rebords de fenêtres. Conan ouvrit la fenêtre d'un coup de pied et sortit sur cette étroite bande de pierre. Si quelqu'un se fût trouvé à proximité, et réveillé, il eût assisté au spectacle insolite d'un homme se déplaçant avec précaution le long du rebord, tenant sous son bras une fille à demi nue qui gigotait en tous sens. Cet éventuel témoin n'eût pas été moins inquiet que la jeune personne ainsi transportée.

Lorsqu'il eut atteint son but, Conan fit halte en se retenant au mur de sa main libre. De l'intérieur de l'immeuble sortit une clameur soudaine, attestant que le corps venait enfin d'être découvert. Sa prisonnière pleurnichait et se tortillait, recommençant ses

supplications. Conan baissa les yeux vers la boue et la crasse des ruelles ; il écouta un instant les cris à l'intérieur et les prières de la fille ; puis il laissa choir celle-ci, avec une extrême précision, dans une fosse d'aisance. Pendant quelques secondes, il la regarda avec plaisir se débattre et s'agiter, hurlant un chapelet de blasphèmes, et s'offrit même la liberté d'un ricanement sourd. Il releva alors la tête, écouta le tumulte croissant à l'intérieur de la maison, et décida qu'il était temps pour lui d'aller tuer Nabonidus.

3.

Murilo fut éveillé par un cliquetis de métal. L'air hébété, il se mit péniblement sur son séant en grognant. Autour de lui régnaient le silence et l'obscurité, et il fut saisi un instant de la crainte d'être aveugle. Il se souvint alors de ce qui s'était passé, et il en eut la chair de poule. Tâtonnant autour de lui, il constata qu'il était étendu sur un dallage de pierre uniforme. Poursuivant son inspection, il découvrit un mur fait du même matériau. S'étant mis debout, il s'y appuya, tâchant vainement de s'orienter. De toute évidence, il se trouvait dans quelque prison, mais où, et depuis quand, il ne pouvait le deviner. Il se souvint vaguement d'un bruit métallique et se demanda s'il avait été produit par la porte de fer de son cachot se refermant sur lui, ou bien s'il annonçait l'entrée d'un bourreau.

A cette idée, il fut parcouru d'un frisson et entreprit de suivre le mur à tâtons. Il s'attendit tout d'abord à rencontrer les limites de sa prison mais, au bout d'un moment, il parvint à la conclusion qu'il déambulait le long d'un corridor. Il demeurait contre le mur, par crainte de fosses ou autres trappes, et eut bientôt conscience de la présence de quelque chose, près de lui, dans le noir. Il ne pouvait rien voir, mais ses oreilles avaient dû percevoir un son furtif, à moins qu'il ne fût alerté par quelque sixième sens de son subconscient. Il s'arrêta net, les cheveux dressés sur la tête ; aussi sûr qu'il était en vie, il sentait la présence d'un être vivant, dans l'ombre, devant lui.

Il crut que son cœur allait s'arrêter de battre lorsqu'il entendit une voix chuchoter, avec un accent barbare :

— Murilo ! Est-ce toi ?

— Conan !

Anéanti par l'émotion, le jeune gentilhomme sonda l'obscurité et ses mains rencontrèrent une paire de grandes épaules nues.

— Heureusement que je t'ai reconnu, gronda le barbare. J'allais te transpercer comme un cochon gavé.

— Où sommes-nous, au nom de Mitra ?

— Dans les sous-sols de la maison du Prêtre Rouge ; mais pourquoi…

— Quelle heure est-il ?

— Peu après minuit.

Murilo secoua la tête, s'efforçant de rassembler ses esprits dispersés.

— Que fais-tu ici ?

— Je suis venu tuer Nabonidus. J'ai appris qu'on avait changé le geôlier de ta prison…

— On l'a changé en effet, grommela Conan. J'ai fracassé le crâne du nouveau geôlier et je suis sorti. J'aurais été ici depuis plusieurs heures si je n'avais eu une affaire personnelle à régler. Eh bien, irons-nous à la recherche de Nabonidus ?

Murilo tressaillit.

— Conan, nous sommes dans la maison d'un démon ! Je suis venu chercher un ennemi humain ; j'ai trouvé un diable hirsute sorti de l'enfer !

Conan, mal à l'aise, émit un grognement ; sans plus de frayeur qu'un tigre blessé tant qu'il affrontait des adversaires humains, il avait toutes les terreurs superstitieuses de l'homme primitif.

— Je me suis introduit dans la maison, murmura Murilo comme si les ténèbres eussent été peuplées d'oreilles attentives. Dehors, dans le jardin, j'ai trouvé le chien de Nabonidus, mort assommé. A l'intérieur de la maison, j'ai trouvé Joka, le domestique. On lui avait rompu le cou. Et puis j'ai vu Nabonidus lui-même, assis sur son fauteuil, vêtu de son accoutrement habituel. J'ai d'abord pensé que lui aussi était mort. Je me suis approché tout doucement pour le frapper. Il s'est levé et s'est tourné vers moi. Dieu !

A l'image de ce souvenir atroce, le jeune aristocrate perdit un instant l'usage de la parole et revécut cet instant d'horreur.

— Conan, murmura-t-il, ce n'était pas un *homme* que j'avais devant moi ! Son corps et son attitude semblaient humains, mais sous le capuchon écarlate grimaçait un visage de démence et de cauchemar ! Parmi les poils noirs qui couvraient sa face, deux petits yeux porcins luisaient d'un éclat rouge ; son nez aplati était percé de grosses narines dilatées ; ses lèvres molles se retroussaient sur d'énormes crocs jaunes, semblables à des dents de chien. Les mains qui dépassaient des manches écarlates étaient difformes et, elles aussi, couvertes de poils noirs. J'ai vu tout cela d'un seul coup d'œil, puis j'ai été envahi par l'horreur ; mes sens m'ont fait défaut et je me suis évanoui.

— Que s'est-il passé alors ? grommela le Cimmérien, tendu.

— Je n'ai repris connaissance qu'il y a un court instant ; le monstre a dû me jeter dans ces sous-sols. Conan, je soupçonnais

Nabonidus de n'être pas complètement humain ! C'est un démon... un être d'outre-tombe ! Le jour, il se mêle à l'humanité sous un déguisement humain, et la nuit, il reprend son véritable aspect.

— Cela semble clair, répondit Conan. Chacun sait qu'il y a des hommes qui se changent en loups à volonté. Mais pourquoi a-t-il tué ses serviteurs ?

— Qui peut pénétrer l'esprit d'un démon ? répondit Murilo. Notre premier souci est de sortir d'ici. Les armes humaines sont impuissantes contre un homme de l'au-delà. Comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

— Par l'égout. J'avais pensé que les jardins seraient gardés. Les égouts communiquent avec un tunnel qui débouche dans ces sous-sols. J'espérais trouver une porte non verrouillée qui conduirait à la maison.

— Sauvons-nous donc par là où tu es entré ! s'écria Murilo. Au diable cette histoire ! Une fois sortis de cette fosse à serpents, nous essaierons de nous enfuir de la ville, au risque de nous faire arrêter par les gardes du roi. Je te suis !

— Inutile, grogna le Cimmérien. Le chemin des égouts est bloqué. Lorsque je suis entré dans le tunnel, une grille de fer a dégringolé du toit. Si je n'avais pas bondi plus vite que l'éclair, ses pointes m'auraient épinglé au sol comme un ver. Quand j'ai essayé de la soulever, elle n'a pas bougé. Un éléphant ne pourrait pas la déplacer. Et aucun être plus épais qu'un lapin ne pourrait se faufiler entre ses barreaux.

Murilo lâcha un juron, tandis qu'une main de glace lui parcourait la colonne vertébrale. Il eût pu se douter que Nabonidus ne laisserait pas sans surveillance l'accès de sa maison. Si Conan n'avait eu la rapidité sauvage d'un ressort d'acier, cette herse l'aurait embroché dans sa chute. Sans aucun doute, Conan avait, en passant dans le tunnel, mis en branle quelque mécanisme caché qui avait fait tomber la grille du toit. A présent, tous deux se trouvaient pris au piège.

— Il ne nous reste plus qu'une chose à faire, dit Murilo qui transpirait abondamment. Chercher une autre issue ; toutes dissimulent certainement des pièges, mais nous n'avons pas le choix.

Le Cimmérien acquiesça d'un grognement, et les deux compagnons se mirent à suivre le corridor à l'aveuglette. Mais en cet instant, une question vint tout à coup à l'esprit de Murilo :

— Comment m'as-tu reconnu, dans cette obscurité ? demanda-t-il.

— Lorsque tu es venu me voir dans ma cellule, j'ai respiré le parfum que tu te mets dans les cheveux répondit Conan. De nouveau, je l'ai senti tout à l'heure alors que, tapi dans le noir, je m'apprêtais à

t'ouvrir le ventre.

Murilo appliqua contre ses narines une mèche de ses cheveux noirs, mais même ainsi, ses sens civilisés en percevaient à peine l'odeur. Il comprit que les sens du barbare devaient être d'une finesse prodigieuse.

Instinctivement, Murilo porta la main à son fourreau tandis qu'ils avançaient à tâtons, et poussa un juron en le trouvant vide. A cet instant, ils aperçurent devant eux une faible lueur et parvinrent bientôt à un coude du corridor, où filtrait une lumière grise. Ensemble, ils passèrent la tête de l'autre côté, et Murilo, qui s'appuyait contre son compagnon, sentit se raidir son énorme charpente. Le jeune aristocrate avait vu, lui aussi : le corps d'un homme, à moitié nu, qui gisait affalé dans le couloir de l'autre côté du coude, vaguement éclairé par un rayonnement qui semblait émaner d'un large disque d'argent pendu au mur du fond. Une curieuse impression de déjà-vu emplit Murilo d'inexplicables conjectures à la vue de la forme étendue, face contre terre. Faisant signe au Cimmérien de le suivre, il s'approcha et se pencha au-dessus du corps. Surmontant sa répulsion, il le saisit et le retourna sur le dos. Un juron d'incrédulité lui échappa ; le Cimmérien fit retentir un grognement sonore.

— Nabonidus ! Le Prêtre Rouge ! s'exclama Murilo, la stupeur envahissant son cerveau pris de vertige. Mais alors, qui… qu'est-ce qui… ?

Le prêtre remua et gémit. Avec une rapidité féline, Conan se pencha sur lui et pointa son poignard vers son cœur. Murilo lui saisit le poignet.

— Attends ! Ne le tue pas encore…

— Pourquoi ? demanda le Cimmérien. Il s'est débarrassé de son aspect surnaturel et il dort. Vas-tu l'éveiller pour qu'il nous mette en pièces ?

— Non, attends, insista Murilo, s'efforçant de rassembler ses esprits confus. Regarde ! Il ne dort pas… Tu vois cette grande marque bleue sur sa tempe rasée ? Il a été assommé. Il est peut-être couché ici depuis des heures.

— Je croyais t'avoir entendu jurer l'avoir vu sous une forme animale dans la maison, là-haut, dit Conan.

— Je l'ai vu ! Ou bien… Il revient à lui ! Retiens ton arme, Conan ; il y a ici un mystère encore plus obscur que je ne le croyais. Je dois m'entretenir avec ce prêtre, avant que nous le tuions.

Nabonidus leva une main mal assurée à sa tempe contusionnée, prononça quelques paroles inarticulées, puis ouvrit les yeux. Ceux-ci demeurèrent un instant hagards et vides d'intelligence, puis la vie y revint d'un seul coup, et il se mit sur son séant, regardant avec stupéfaction les deux compagnons. Quel qu'eût été le choc terrible qui

avait momentanément brouillé l'acuité de son cerveau, celui-ci fonctionnait de nouveau avec sa vigueur habituelle. Il jeta lentement un coup d'œil circulaire, puis arrêta son regard sur le visage de Murilo.

— Tu honores ma pauvre maison, jeune homme, dit-il avec un rire glacial, tournant les yeux vers la grande silhouette qui se dressait derrière l'épaule du jeune gentilhomme. Tu t'es muni d'un spadassin, je vois. Ton épée ne suffisait-elle pas à ravir la vie à mon humble personne ?

— Assez ! répliqua Murilo avec impatience. Depuis combien de temps es-tu ici ?

— Voilà une drôle de question à poser à un homme qui vient à peine de recouvrer ses esprits, répondit le prêtre. Je ne sais pas quelle heure il est. Mais il était environ onze heures lorsque j'ai été assailli.

— En ce cas, qui est l'individu affublé de ta robe là-haut, dans la maison ? demanda Murilo.

— Ce doit être Thak, répondit Nabonidus, palpant lugubrement ses ecchymoses. Oui, ce doit être Thak. Et dans ma robe ? Le chien !

Conan, auquel tout ceci échappait, commença à s'agiter nerveusement et grommela quelque chose dans sa propre langue. Nabonidus lui lança un coup d'œil intrigué.

— Le couteau de ton nervi s'impatiente après mon cœur, Murilo, dit-il. Je croyais que tu aurais la sagesse d'écouter mon avertissement et de quitter la ville.

— Comment pouvais-je savoir qu'on me laisserait le faire ? répliqua Murilo. De toute façon, c'est ici que j'ai fait ma vie.

— Tu es bien assorti à ce coupe-jarret, murmura Nabonidus. Je te soupçonnais depuis quelque temps déjà. C'est pourquoi j'ai fait disparaître cet insignifiant ministre de cour. Avant de mourir, il m'a révélé beaucoup de choses, parmi lesquelles le nom du jeune aristocrate qui l'avait payé pour voler des secrets d'Etat, que le jeune homme céda à son tour à des puissances rivales. N'as-tu pas honte de toi, Murilo, voleur aux blanches mains ?

— Je n'ai pas plus de raison d'avoir honte que toi-même, pillard au cœur de vautour, répondit vivement Murilo. Tu exploites tout un royaume pour satisfaire ta cupidité personnelle ; et sous le couvert de ta fonction d'Etat désintéressée, tu filoutes le roi, réduis les riches à la mendicité, opprimes les pauvres et sacrifies tout l'avenir d'une nation à ton impitoyable ambition. Tu n'es qu'un gros pourceau au groin plongé dans son auge. Tu es un plus grand voleur que moi. Ce Cimmérien est le plus honnête de nous trois, car il vole et assassine au grand jour.

— Ainsi donc, nous sommes entre coquins, acquiesça Nabonidus d'une voix égale. Que veux-tu de moi maintenant ? Ma vie ?

— Lorsque j'ai vu l'oreille du ministre disparu, j'ai su que j'étais condamné, dit sèchement Murilo, et j'ai pensé que tu invoquerais l'autorité du roi. Avais-je raison ?

— Tout à fait, répondit le prêtre. Il est facile de se débarrasser d'un ministre de cour, mais toi, tu es un peu trop en vue. J'avais l'intention de raconter au roi une plaisanterie sur ton compte, demain matin.

— Une plaisanterie qui m'aurait coûté la tête, murmura Murilo. Ainsi, le roi n'est pas au courant de mes intrigues avec l'étranger ?

— Pas encore, soupira Nabonidus. Et maintenant, comme je vois que ton compagnon brandit son couteau, j'ai bien peur que cette plaisanterie ne soit jamais racontée.

— Tu dois savoir comment sortir de ce trou à rats, dit Murilo. Supposons que j'accepte de te laisser la vie sauve, nous aideras-tu à nous enfuir, et promettras-tu de ne pas divulguer le vol que j'ai commis ?

— Quand a-t-on jamais vu un prêtre tenir sa parole ? protesta Conan, qui avait saisi le sens général de la conversation. Laisse-moi lui couper la gorge ; je veux voir de quelle couleur est son sang. On dit dans le Dédale que son cœur est noir, alors, son sang doit être noir, lui aussi…

— Tais-toi, lui dit Murilo à voix basse. S'il ne nous montre pas comment sortir de ces sous-sols nous risquons d'y finir nos jours. Eh bien ! Nabonidus, qu'en dis-tu ?

— Que fait un loup dont la patte est prise dans un piège ? dit le prêtre en riant. Je suis en ton pouvoir et, si nous devons nous échapper, il faut nous entraider. Je jure que, si nous survivons à cette aventure, j'oublierai toutes tes entreprises malhonnêtes. Je le jure sur l'âme de Mitra !

— Je suis satisfait, murmura Murilo. Même le Prêtre Rouge ne voudrait briser ce serment. Maintenant, sortons d'ici. Mon ami que voici est entré par un tunnel, mais une grille est tombée derrière lui, bloquant le passage. Peux-tu la faire remonter ?

— Pas de ces sous-sols, répondit le prêtre. Le levier de commande se trouve dans la chambre au-dessus du tunnel. Il n'y a qu'une seule autre issue, que je vais vous indiquer. Mais dis-moi, comment es-tu toi-même arrivé jusqu'ici ?

Murilo le lui conta en quelques mots, et Nabonidus hocha la tête et se redressa avec difficulté. En boitant, il suivit le corridor, qui s'élargissait en une sorte de vaste salle, et s'approcha du disque d'argent qu'ils avaient aperçu au loin. A mesure qu'ils avançaient, la lumière devint plus vive, sans jamais excéder toutefois un vague rayonnement obscur. Près du disque, ils aperçurent un étroit escalier qui s'élevait vers la maison.

— Voici la seconde issue, dit Nabonidus. Et je doute fortement que la porte, en haut, soit fermée au verrou. Mais j'ai idée que celui qui passerait cette porte aurait mieux fait, au préalable, de se trancher la gorge lui-même. Regarde dans le disque.

Ce qui avait l'air d'une plaque d'argent était en réalité un grand miroir accroché au mur. De la paroi, au-dessus du miroir, sortait un système complexe de tubes en une sorte de cuivre, incurvés vers le disque à angles droits. En regardant dans ces tubes, Murilo entrevit un stupéfiant assortiment de miroirs plus petits. Il tourna les yeux vers le plus grand miroir, sur le mur, et poussa un cri de surprise. Conan, qui lorgnait par-dessus son épaule, émit un grognement.

Il leur semblait regarder par une vaste fenêtre à l'intérieur d'une salle bien éclairée. De larges miroirs, séparés par des tentures de velours, étaient accrochés aux murs ; il y avait des divans de soie, des chaises d'ébène et d'ivoire, et des portes fermées par des rideaux, donnant sur l'extérieur. Et devant l'une de ces portes, dont le rideau n'était pas tiré, était assis un objet volumineux et noir qui contrastait de façon grotesque avec la somptuosité de la pièce.

Murilo sentit son sang se figer de nouveau lorsque son regard se posa sur le monstre, dont les yeux semblaient braqués sur les siens. Il recula involontairement pour s'éloigner du miroir, tandis que Conan avançait la tête d'un air féroce, ses mâchoires touchant presque la surface du disque, et grommelait quelque menace ou défi dans sa langue barbare.

— Au nom de Mitra ! Nabonidus, dit Murilo dans un souffle, ébranlé par l'émotion, qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est Thak, répondit le prêtre en se caressant la tempe. Certains l'appelleraient un singe, mais il est presque aussi différent d'un véritable singe qu'il l'est d'un véritable humain. Son peuple vit loin vers l'est, dans les montagnes qui longent les frontières orientales de la Zamora. Ils ne sont pas nombreux, mais s'ils ne sont pas exterminés, je crois qu'ils deviendront des êtres humains d'ici peut-être un millénaire. Ils en sont au stade formatif ; ils ne sont ni des singes, comme l'étaient leurs lointains ancêtres, ni des hommes, comme le seront leurs lointains descendants. Ils vivent dans les rochers escarpés de montagnes quasiment inaccessibles, ignorant tout du feu, de la fabrication d'abris ou de vêtements, et de l'usage des armes. Ils ont pourtant une sorte de langage, composé essentiellement de grognements et de clappements.

» J'ai adopté Thak lorsqu'il était encore enfant, et il a appris ce que je lui ai enseigné bien plus vite et plus aisément que n'aurait pu le faire un animal véritable. Il était tout à la fois mon garde du corps et mon domestique. Mais j'ai oublié qu'étant partiellement humain, il ne pouvait pas être modelé en une simple ombre de moi-même, comme

un vrai animal. Apparemment, son semi-cerveau a conservé des impressions de haine, de rancune, et une espèce d'ambition bestiale qui lui est propre.

» En tout cas, il a frappé au moment où je m'y attendais le moins. Hier soir, tout à coup, il a semblé devenir fou. Ses actes avaient tout l'aspect de la démence bestiale, et pourtant je sais qu'ils ont dû être le résultat d'un plan longuement et soigneusement élaboré.

» J'ai entendu un bruit de lutte dans le jardin et, y étant allé voir (car je croyais que c'était toi, traîné par mon chien de garde), j'ai vu Thak sortir d'un buisson tout ruisselant de sang. Sans me laisser le temps de deviner ses intentions, il a bondi sur moi en poussant un horrible cri, et m'a assommé. Bien que je ne me souvienne de rien d'autre, je peux supposer que, obéissant à un caprice de son cerveau semi-humain, il m'a dépouillé de ma robe et m'a jeté encore vivant dans les sous-sols. Pour quelle raison ? Seuls les dieux pourront le découvrir. Il a dû tuer le chien en revenant du jardin puis, après m'avoir assommé, il a de toute évidence tué Joka, puisque tu as vu celui-ci gisant mort dans la maison. Joka serait venu à mon secours, même contre Thak, qu'il a toujours détesté.

Murilo regarda dans le miroir l'être qui veillait avec cette patience monstrueuse devant la porte fermée. Il tressaillit à la vue des énormes mains noires, couvertes d'une épaisse toison de poils semblable à une fourrure. Le corps était ramassé, large et voûté. Les épaules, d'une carrure extraordinaire, avaient fait éclater la robe écarlate, découvrant à Murilo la même épaisse toison de poils noirs. Le visage encadré par le capuchon rouge était purement bestial ; pourtant, Murilo se rendit compte que Nabonidus disait vrai en affirmant que Thak n'était pas entièrement animal. Il y avait dans les yeux d'un rouge sombre, dans la posture gauche de cette créature, dans tout son aspect, quelque chose qui la différenciait de l'animal véritable. Ce corps monstrueux abritait un cerveau et une âme qui atrocement commençaient seulement à s'épanouir en quelque chose de vaguement humain. Murilo demeura interdit en décelant une confuse et hideuse ressemblance entre sa race et ce monstre trapu, et il fut pris de nausée en saisissant, en un éclair, les abîmes de bestialité hurlante que l'humanité avait dû laborieusement traverser.

— Il nous voit, sans aucun doute, murmura Conan. Pourquoi ne nous attaque-t-il pas ? Il pourrait aisément briser cette fenêtre.

Murilo comprit que Conan prenait le miroir pour une fenêtre ouverte devant eux.

— Il ne nous voit pas, répondit le prêtre. Ce que nous voyons est la salle au-dessus de nous. La porte gardée par Thak est celle à laquelle aboutit cet escalier. C'est simplement un jeu de glaces. Tu vois ces miroirs, sur les murs ? Ils réfléchissent l'image de la pièce à

l'intérieur de ces tubes, où elle est propagée par d'autres miroirs, qui la réfléchissent enfin, sur une plus grande échelle, dans le vaste miroir que voici.

Murilo se rendit compte que le prêtre devait avoir plusieurs siècles d'avance sur sa génération, pour avoir mis au point une invention de cette complexité ; mais Conan attribua celle-ci à la sorcellerie et ne posa plus de question à ce sujet.

— J'ai fait construire ces sous-sols pour servir d'abri aussi bien que de cachot, disait le prêtre. Il m'est arrivé de me réfugier ici pour assister, à travers ces miroirs, aux derniers instants de ceux qui me voulaient du mal.

— Mais pourquoi Thak surveille-t-il cette porte ? demanda Murilo.

— Il doit avoir entendu la grille tomber dans le tunnel. Cette grille déclenche une sonnerie dans les pièces au-dessus. Il sait qu'il y a quelqu'un dans les sous-sols, et il attend qu'il monte l'escalier. Oh ! il a bien appris les leçons que je lui ai enseignées. Il a vu ce qui arrivait à ceux qui franchissaient cette porte lorsque je tirais la corde qui pend sur le mur, là-bas, et il attend de pouvoir m'imiter.

— Et pendant qu'il attend, qu'allons-nous faire ? demanda Murilo.

— Il n'y a rien que nous puissions faire, hormis de garder l'œil sur Thak. Tant qu'il sera dans cette pièce, nous ne pouvons risquer de monter l'escalier. Il à la force d'un véritable gorille et pourrait facilement nous mettre tous trois en pièces. Mais il n'a pas besoin de faire usage de ses muscles ; si nous ouvrons cette porte, il n'a qu'à tirer cette corde pour nous expédier dans l'autre monde.

— Comment cela ?

— Le marché que nous avons conclu prévoit que je vous aide à vous échapper, répondit le prêtre, non que je vous livre mes secrets.

Murilo ouvrit la bouche pour répondre, mais se raidit tout à coup. Une main furtive avait écarté les rideaux de l'une des portes. Entre les pans apparut un visage sombre, dont les yeux brillants se fixèrent d'un air menaçant sur la forme ramassée affublée de la robe écarlate.

— Pétréus ! siffla Nabonidus. Mitra ! quel ramassis de rapaces aura vu cette nuit !

Le visage resta dans l'encadrement des rideaux. Au-dessus de l'épaule de l'intrus apparurent d'autres visages, sombres, maigres, luisants d'une fièvre lugubre.

— Que font-ils ici ? murmura Murilo, baissant la voix malgré lui, tout en sachant qu'ils ne pouvaient l'entendre.

— Mais que pourraient faire Pétréus et ses ardents jeunes nationalistes dans la maison du Prêtre Rouge ? dit Nabonidus en riant.

Regardez avec quelle attention ils observent la silhouette qu'ils prennent pour leur ennemi mortel. Ils sont tombés dans la même erreur que toi ; il ne sera pas dénué d'intérêt de voir la tête qu'ils feront lorsqu'ils auront été détrompés.

Murilo ne répondit mot. Toute cette affaire baignait dans une atmosphère décidément irréelle. Il avait l'impression d'assister à un spectacle de marionnettes, où d'être lui-même un fantôme désincarné, témoin impersonnel des actes des vivants, ceux-ci ne soupçonnant pas sa présence.

Il vit Pétréus porter le doigt à ses lèvres en guise d'avertissement, et faire un signe de tête aux autres conspirateurs. Le jeune aristocrate ne pouvait déterminer si Thak était conscient de la présence des intrus. La position de l'homme-singe n'avait pas changé, et il demeurait assis, le dos tourné à la porte par laquelle se faufilaient les hommes.

— Ils ont eu la même idée que toi, murmurait Nabonidus à son oreille. Sauf que leur mobile était patriotique et non égoïste. Facile d'accéder à ma maison, à présent que le chien est mort. Oh ! quelle chance de me débarrasser de leur menace une bonne fois pour toutes ! Si c'était moi qui étais assis à la place de Thak... un saut vers le mur... un coup sur la corde...

Sans bruit, Pétréus avait enjambé le seuil de la pièce ; ses compagnons étaient sur ses talons, leurs poignards luisant d'un reflet terne. Soudain, Thak se mit debout et fit volte-face. L'horreur inattendue de son aspect, au lieu de l'apparence haïe, mais familière, de Nabonidus, qu'ils avaient cru trouver, porta un coup terrible à leurs nerfs, comme elle avait ébranlé ceux de Murilo. Pétréus recula en poussant un cri, entraînant ses compagnons dans sa retraite. Tandis qu'ils se précipitaient les uns contre les autres, Thak, couvrant d'un bond grotesque et prodigieux la distance qui l'en séparait, se saisit d'un gros cordon de velours qui pendait près de la porte et le secoua énergiquement.

Aussitôt, les rideaux s'écartèrent, dégageant la porte, et du haut de celle-ci glissa quelque chose de brillant, d'une curieuse teinte argentée, légèrement voilée.

— Il s'est souvenu ! exulta Nabonidus. La bête est à moitié humaine ! Il m'avait vu accomplir le geste fatal, et il s'en est souvenu ! Regarde, maintenant ! Regarde ! Regarde !

Murilo constata que ce qui était tombé en travers de l'ouverture était un lourd panneau de verre. A travers celui-ci, il apercevait les visages blêmes des conspirateurs. Pétréus, tendant les bras en avant comme pour se protéger d'un assaut de Thak, rencontra la barrière transparente et, à en croire ses gestes, dit quelque chose à ses compagnons. A présent que les rideaux étaient ouverts, les trois

témoins pouvaient, de leurs sous-sols, voir tout ce qui se passait dans la pièce où se trouvaient les nationalistes. Complètement démontés, ceux-ci s'élançaient en courant vers la porte par laquelle ils avaient dû entrer, mais s'y arrêtaient brusquement, comme stoppés par un mur invisible.

— La secousse du cordon a muré cette pièce, dit Nabonidus en ricanant C'est bien simple : les panneaux de verre sont logés dans les interstices des montants des portes. En tirant le cordon, on fait jouer le ressort qui les retient. Ils glissent et ferment la pièce, et ne peuvent être remontés que de l'extérieur. Le verre est incassable ; un homme muni d'un maillet ne pourrait pas le briser.

Les prisonniers étaient fous de terreur ; ils couraient éperdument d'une porte à l'autre, frappant en vain les parois de cristal, agitant furieusement leurs poings vers la forme noire et implacable qui était tapie de l'autre côté. Soudain, l'un d'eux renversa la tête en arrière et, regardant en l'air, se mit à crier, à en croire les mouvements de ses lèvres, en montrant du doigt le plafond.

— La chute des panneaux a libéré les nuages de mort, dit le Prêtre Rouge avec un rire féroce, la poussière du lotus gris, qui pousse dans les marais des Morts, par-delà le pays du Khitai !

Au centre du plafond pendait une grappe de boutons d'or ; ceux-ci s'étaient ouverts comme les pétales d'une grande rose sculptée, et dispersaient maintenant une brume grise qui emplit doucement la pièce. Aussitôt, la scène d'hystérie se mua en un spectacle de folie et d'horreur. Les prisonniers se mirent à tituber, à courir en cercle comme des hommes ivres. Leurs lèvres écumantes se tordaient comme dans un rire atroce. Pris de fureur, ils se précipitèrent les uns sur les autres, sortant leurs poignards et leurs dents, taillant, déchirant, tuant dans un holocauste dément. A cette vue, Murilo fut pris de nausées et fut heureux de ne pouvoir entendre les cris et les hurlements qui devaient résonner dans cette funeste salle. Comme des images sur un écran, la scène était muette.

A l'extérieur de la pièce tragique, Thak sautait sur place avec une joie de brute, agitant ses longs bras velus. Derrière l'épaule de Murilo, Nabonidus riait comme un démon.

— Ah ! bien joué, Pétréus ! Tu l'as bien éventré ! Un pour toi, maintenant, mon cher patriote ! Voilà ! Ils sont tous à terre, et les vivants lacèrent la chair des morts avec leurs dents bavantes.

Murilo frissonna. Derrière lui, le Cimmérien jura sourdement dans sa langue bizarre. On ne voyait plus que la mort dans la pièce emplie de vapeur grise ; déchiquetés, éventrés, mutilés, les conspirateurs gisaient en monceaux rouges, leurs bouches larges ouvertes et leurs visages souillés de sang, fixant d'un œil terne le plafond, à travers les lents tourbillons gris.

Thak, les épaules voûtées tel un gnome géant, s'approcha du mur où pendait le cordon et imprima à ce dernier une curieuse secousse latérale.

— Il ouvre la porte du fond, dit Nabonidus. Par Mitra ! il est plus humain que moi-même ne l'avais cru ! Regarde, la vapeur s'échappe de la pièce et se dissipe. Il attend, pour ne courir aucun risque. Maintenant, il lève l'autre panneau. Il est prudent : il connaît la vertu funeste du lotus gris, qui provoque la folie et la mort. Par Mitra !

La puissance électrique de cette exclamation fit tressaillir Murilo.

— Notre seule chance ! s'écria Nabonidus. S'il sort de la pièce pour quelques minutes, nous pourrons nous risquer à grimper cet escalier en toute hâte.

Tendus par l'angoisse, ils suivirent le monstre des yeux ; celui-ci sortit de la pièce en se dandinant et disparut. En remontant, le panneau de verre avait fait retomber les rideaux, qui dissimulaient à présent la chambre fatale.

— Nous devons courir le risque ! souffla Nabonidus, et Murilo vit la sueur perler sur son visage. Vite ! suivez-moi !

Il courut vers les marches et gravit l'escalier avec une agilité qui stupéfia Murilo. Le jeune aristocrate et le barbare, sur ses talons, l'entendirent pousser un grand soupir de soulagement en ouvrant la porte au sommet de l'escalier. Ils s'engouffrèrent dans la pièce dont ils avaient contemplé l'image dans le miroir. Thak n'était pas en vue.

— Il est à côté, avec les cadavres ! s'écria Murilo. Pourquoi ne pas l'y enfermer, comme il l'a fait pour eux ?

— Non, non ! dit Nabonidus dont le visage se décolora de façon insolite. Nous ne savons pas s'il est dans cette pièce. De toute façon, il pourrait surgir avant que nous ayons eu le temps d'atteindre le cordon ! Suivez-moi dans la galerie ; il me faut gagner ma chambre pour me procurer des armes qui le détruiront. De tous les corridors qui mènent à cette pièce, celui-ci est le seul qui ne soit pas piégé d'une façon ou d'une autre.

Ils lui emboîtèrent le pas prestement, franchirent à sa suite une porte fermée par un rideau, qui faisait face à la chambre de mort, et se retrouvèrent dans un couloir sur lequel donnaient plusieurs pièces. Nabonidus essaya fébrilement les portes latérales, qui étaient fermées à clef, ainsi que celle du fond.

— Mon dieu ! (Le Prêtre Rouge s'appuya au mur, pâle comme la mort.) Les portes sont fermées à clef, et Thak m'a pris mon trousseau. Nous sommes quand même prisonniers.

Murilo considéra d'un air épouvanté cet homme pris de panique. Nabonidus se ressaisit avec effort.

— Cette bête me terrifie, dit-il. Si vous l'aviez vue comme moi réduire des hommes en charpie ! Enfin, que Mitra nous vienne en aide, mais il nous faut à présent le combattre avec ce que les dieux nous ont donné. Venez !

Revenant à la porte fermée par des rideaux, il jeta un coup d'œil dans la pièce ; au même instant, Thak y faisait son entrée par le côté opposé. L'homme-bête avait visiblement flairé quelque chose de suspect. Dressant ses petites oreilles plaquées contre son crâne, il lança autour de lui des coups d'œil furibonds ; puis, s'approchant de la porte la plus proche, il en écarta rageusement les rideaux pour voir ce qu'il y avait derrière.

Nabonidus recula, tremblant comme une feuille. Il saisit Conan par l'épaule.

— Toi, l'ami, oserais-tu affronter ses crocs avec ton couteau ?

Les yeux du Cimmérien étincelèrent en guise de réponse.

— Vite ! murmura le Prêtre Rouge qui poussa Conan derrière les rideaux, tout contre le mur. Lorsqu'il nous découvrira, ce qui ne saurait tarder, nous l'attirerons vers nous. Quand il passera devant toi, poignarde-le dans le dos si tu le peux. Toi, Murilo, montre-toi et prends la fuite dans le couloir. Mitra sait que nous n'avons aucune chance contre lui dans un combat singulier, mais de toute façon, nous sommes perdus s'il nous trouve.

Murilo sentit son sang se figer dans ses veines, mais il se maîtrisa et franchit la porte. Aussitôt, Thak, qui se trouvait à l'autre bout de la pièce, fit volte-face, le considéra un instant, puis chargea en poussant un formidable rugissement. Son capuchon écarlate avait glissé, dénudant sa tête noire et difforme ; ses mains noires et sa robe rouge étaient éclaboussées d'un rouge plus vif. Tel un cauchemar pourpre et noir, il s'élança à travers la pièce en découvrant ses crocs, déplaçant son énorme corps sur ses jambes torses à une allure vertigineuse.

Murilo fit demi-tour et se mit à courir dans le couloir ; mais si rapide qu'il fût, le monstre velu était presque sur ses talons. Soudain, comme la bête passait devant les rideaux, une grande forme jaillit de ceux-ci et assena à l'homme-singe un coup vigoureux entre les épaules, enfonçant un poignard dans le dos de la brute. Le choc fit vaciller Thak, qui poussa un cri horrible ; les combattants s'abattirent ensemble sur le sol et s'engagèrent aussitôt dans un corps à corps endiablé, leurs membres enchevêtrés se lacérant avec frénésie.

Murilo vit que le barbare avait enserré de ses jambes le torse de l'homme-singe et s'efforçait de se maintenir sur le dos du monstre qu'il charcutait à grands coups de poignard. Thak, de son côté, tâchait de se débarrasser de l'adversaire qui le paralysait, pour l'attirer à la portée de ses gigantesques crocs tout écumants de convoitise. Dans un

tourbillon de coups et de lambeaux de chair sanglants, ils roulèrent dans le corridor à une telle vitesse que Murilo n'osait se servir de la chaise dont il s'était emparé, de peur d'en frapper le Cimmérien. Malgré le handicap de la première prise de Conan, et bien que l'homme-singe fût gêné dans ses mouvements par la volumineuse robe qui entravait ses membres, la force phénoménale de Thak eut bientôt le dessus. Il traînait inexorablement le Cimmérien vers son visage. Les blessures infligées à l'homme-singe suffisaient déjà à lui faire expier une bonne douzaine de meurtres. Conan avait à maintes reprises plongé son poignard dans son torse, ses épaules et son cou de taureau ; le sang ruisselait d'une vingtaine de plaies béantes ; mais, à moins que la lame n'atteignît rapidement quelque point absolument vital, l'énergie inhumaine de Thak ne tarderait pas à venir à bout de Conan, puis de ses compagnons.

Conan se battait lui-même comme une bête sauvage, sans autre bruit que ses halètements désespérés. Les serres noires du monstre et l'atroce étreinte de ses mains difformes lacéraient sa peau ; les mâchoires grimaçantes s'ouvraient vers sa gorge. Soudain, Murilo, apercevant une brèche, y précipita la chaise de toutes ses forces, avec une violence capable d'écerveler un être humain. La chaise rebondit sur le crâne noir et fuyant de Thak ; abruti par le choc, le monstre relâcha momentanément son étreinte déchirante, et Conan, hors d'haleine et inondé de sang, se rua sur son adversaire et plongea son poignard jusqu'à la garde dans le cœur de l'homme-singe.

Avec un sursaut convulsif, l'homme-bête fixa son ennemi d'un œil hagard, puis s'affaissa mollement sur le dos. Ses yeux féroces se ternirent et se figèrent, ses gros membres tressaillirent, puis se raidirent.

Conan, étourdi, se mit debout en vacillant, épongeant la sueur et le sang qui obstruaient sa vue. Le sang dégouttait de son poignard et de ses doigts, et ruisselait en filets sur ses cuisses, ses bras et sa poitrine. Murilo fit mine de le soutenir, mais le barbare se dégagea avec impatience.

— Quand je ne pourrai plus me tenir debout tout seul, il sera temps que je meure, marmonna-t-il à travers ses lèvres tuméfiées. Mais j'aimerais bien un pichet de vin.

Nabonidus considérait avec stupeur le corps immobile, comme s'il n'eût pu en croire ses propres yeux. Le monstre gisait, noir, velu, horrible, grotesque dans les lambeaux de la robe écarlate, et pourtant, même mort, il était plus humain que bestial ; son aspect avait même quelque chose de vaguement pathétique.

Même le Cimmérien ressentit cela, car il haleta :

— Ce n'est pas une bête, mais un homme que j'ai tué cette nuit. Je le compterai au nombre des chefs dont j'ai expédié les âmes dans

les ténèbres, et mes femmes chanteront sa mémoire.

Nabonidus se pencha pour ramasser un trousseau de clefs accroché à une chaîne dorée, qui pendant la lutte était tombé de la ceinture de l'homme-singe. Faisant signe aux deux autres de le suivre, il les conduisit jusqu'à une porte, tourna une clef dans la serrure et les fit pénétrer dans une pièce, éclairée comme les autres. Le Prêtre Rouge prit sur une table une carafe de vin et emplît des coupes de cristal. Tandis que ses compagnons buvaient avidement, il murmura :

— Quelle nuit ! Il fait presque jour, maintenant. Qu'allez-vous faire, mes amis ?

— Je vais panser les plaies de Conan, si tu veux aller me chercher des bandages, dit Murilo.

Nabonidus acquiesça de la tête et se dirigea vers la porte donnant sur le couloir. Un petit quelque chose dans l'inclinaison de sa tête incita Murilo à l'observer attentivement. Parvenu à la porte, le Prêtre Rouge fit soudain volte-face. Son visage s'était métamorphosé. Ses yeux brillaient de leur ancienne flamme ; ses lèvres laissèrent échapper un rire silencieux.

— Trois coquins réunis ! dit-il de sa voix moqueuse habituelle. Mais pas trois imbéciles. C'est toi, l'imbécile, Murilo !

— Que veux-tu dire ?

Le jeune gentilhomme fit un pas en avant.

— Arrière ! cria Nabonidus d'une voix cinglante. Un pas de plus, et je te fais sauter la cervelle !

Murilo sentit son sang se figer dans ses veines lorsqu'il vit que le Prêtre Rouge serrait dans sa main un gros cordon de velours qui pendait avec les rideaux devant la porte.

— Quelle est cette perfidie ? s'écria Murilo. Tu as juré…

— J'ai juré que je ne raconterais pas au roi de plaisanterie sur ton compte ! Je n'ai pas juré de ne pas prendre l'affaire en main moi-même si j'en avais la possibilité. Penses-tu que je laisserais passer une telle occasion ? Dans des circonstances ordinaires, je n'oserais te tuer de mes mains de peur d'encourir une sanction royale ; mais, à présent, nul ne le saura jamais. Tu iras rejoindre Thak et ces imbéciles de nationalistes dans les cuves d'acide, à l'insu de tout le monde. Quelle nuit ç'aura été pour moi ! J'ai perdu de précieux serviteurs, mais je me suis débarrassé de plusieurs dangereux ennemis. Arrière ! Je suis de l'autre côté du seuil, et il t'est impossible de m'atteindre avant que je tire cette corde pour t'envoyer en enfer. Pas le lotus gris, cette fois, mais quelque chose de tout aussi efficace. Presque toutes les pièces de ma maison sont des traquenards. Ainsi, Murilo, imbécile que tu es…

Plus rapide que l'éclair, Conan attrapa un tabouret et le lança de toutes ses forces. Nabonidus leva instinctivement le bras en poussant un cri, mais trop tard. Le projectile alla s'écraser contre sa tête ; le

Prêtre Rouge chancela, puis s'écroula face contre terre dans une mare de pourpre sombre qui s'élargit lentement autour de lui.

— Son sang est rouge, malgré tout, grogna Conan.

Murilo repoussa d'une main tremblante ses cheveux empoissés de sueur et s'appuya contre la table, affaibli sous le coup du soulagement brutal.

— Voici l'aube, dit-il. Sortons d'ici avant de nous heurter à quelque nouvelle calamité. Si nous pouvons escalader le mur du jardin sans nous faire voir, on ne nous associera pas aux exploits de cette nuit. Laissons à la police le soin de rédiger sa propre explication.

Il regarda le corps du Prêtre Rouge qui gisait dans un bain vermeil, et haussa les épaules.

— C'était lui, l'imbécile, après tout ; s'il ne s'était pas arrêté pour se gausser de nous, il nous aurait facilement pris au piège.

— Enfin, dit tranquillement le Cimmérien, il a pris la route que tout bandit finit par prendre un jour ou l'autre. J'aimerais bien piller la maison, mais je suppose qu'il vaudrait mieux nous en aller.

Lorsqu'ils émergèrent de la pénombre du jardin blanchi par l'aube, Murilo dit :

— Le Prêtre Rouge s'est évanoui dans les ténèbres ; ma route est donc libre en ville, et je n'ai plus rien à craindre. Mais toi ? L'affaire de ce prêtre du Dédale n'est toujours pas réglée et…

— J'en ai assez de cette ville, de toute façon, fit le Cimmérien en découvrant ses dents. Tu as parlé d'un cheval qui m'attendrait au *Tripot du Rat*. Je suis curieux de voir à quelle vitesse il pourra me transporter dans un autre royaume. J'ai encore bien des chemins à parcourir avant de m'engager sur celui que Nabonidus a pris cette nuit.

La Main de Nergal

Conan emporte un agréable souvenir de son expérience hyborienne. Il lui apparaît maintenant clairement que les motivations sont fondamentalement les mêmes dans les palais et dans les Tripots du Rat, *bien que le butin soit plus copieux dans les endroits haut placés. Montant son propre cheval, et muni d'une bourse garnie par la reconnaissance attentionnée de Murilo, le Cimmérien part à la découverte du monde civilisé, dans l'intention d'en faire son huître.*

La route des Rois, qui serpente à travers les royaumes hyboriens, le conduit vers l'est ; il parvient enfin au pays de Turan, où il s'engage dans les armées du roi Yildiz. Dans les premiers temps, il ne trouve pas le métier des armes à son goût, étant lui-même trop individualiste et d'un caractère trop emporté pour se plier facilement à la discipline. En outre, comme il est, à l'époque, un cavalier et un archer assez médiocre, cette armée dont l'arc et le cheval sont les deux arcs-boutants le relègue dans une unité irrégulière et mal payée. Il ne tardera cependant pas à se présenter une occasion pour lui de montrer sa vraie trempe.

1. Ombres noires.

— *Crom !*

Ce juron jaillit des lèvres minces du jeune guerrier. Il renversa la tête en arrière, faisant voler sa tignasse noire et ébouriffée, et leva vers le ciel ses yeux d'un bleu ardent, qui s'écarquillèrent de stupeur. Un étrange frisson de terreur superstitieuse parcourut son grand corps solidement charpenté, basané par les brûlants soleils des steppes, large d'épaules et de poitrine, mince de taille, long de jambes, portant pour tout vêtement un chiffon autour des reins et des sandales haut lacées.

Membre d'une troupe de cavalerie irrégulière, il était entré à cheval dans la bataille. Mais, dès le premier assaut, sa monture, présent du noble Corinthien Murilo, était tombée sous les flèches ennemies et le jeune homme avait dû continuer à pied. Il s'était débarrassé de son bouclier, mis en pièces par les coups de l'adversaire, et se battait maintenant l'épée nue.

Là-haut, du ciel faiblement éclairé par les braises du couchant, l'horreur tomba sur la steppe turanienne, balayée par les vents glacés.

Le champ de bataille baignait dans les feux du couchant et dans le sang humain. La puissante armée de Yildiz, roi du Turan, où le jeune homme s'était engagé comme mercenaire, luttait ici depuis cinq

longues heures contre les légions chaussées de fer de Munthassem Khan, satrape rebelle des marches zamoriennes du Turan du Nord. Et voici que, tournoyant lentement dans le ciel cramoisi, descendirent des choses mystérieuses, jamais entrevues par le barbare au cours de ses voyages : des monstres noirs, étranges, qui planaient sur de larges ailes aux nervures courbes, comme d'énormes chauves-souris.

Les deux armées continuaient à combattre, sans voir ces êtres qui venaient du ciel. Seul Conan, debout sur cette basse colline, entouré des corps fauchés par son épée, les vit descendre dans la lumière du couchant.

S'appuyant sur son épée dégouttante de sang afin de reposer un instant ses bras musclés, il observa les ombres énigmatiques. En effet, elles ressemblaient davantage à des ombres qu'à des êtres matériels : translucides comme des rubans de vapeur noire et méphitique, ou comme les sombres fantômes de gigantesques vampires. Leurs yeux bridés transperçaient d'un regard vert et maléfique.

Et tandis qu'il les regardait, envahi d'une terreur barbare pour le surnaturel qui faisait hérisser les petits cheveux de sa nuque, elles fondirent sur le champ de bataille comme des vautours sur une mare de sang ; et le carnage commença.

Des cris de douleur et d'épouvante s'élevèrent de l'armée du roi Yildiz, tandis que les ombres noires s'abattaient dans ses rangs. Et partout où descendaient les ombres diaboliques, elles laissaient un cadavre sanglant. Elles vinrent par centaines, et les rangs épuisés de l'armée turanienne se replièrent en désordre, jetant leurs armes dans la panique.

— Combattez, chiens ! Debout ! et au combat !

Vociférant des ordres d'une voix sévère, une haute et imposante silhouette montée sur une grande jument noire s'efforçait de retenir la ligne qui se désagrégeait. Conan vit une cotte de mailles argentée étincelant sous un riche manteau bleu, un nez aquilin, une barbe noire, royale et dure, sous un casque d'acier pointu qui réfléchissait le soleil rouge comme un miroir poli. Il reconnut le général du roi Yildiz, Bakra d'Akif.

Faisant retentir un juron, le fier général sortit son tulwar et frappa autour de lui à grands coups du plat de sa lame. Peut-être fût-il parvenu à rallier les rangs si l'une des ombres diaboliques n'avait fondu sur lui par-derrière. Elle l'enveloppa de ses ailes vaporeuses, d'une finesse transparente et, sous cette étreinte sinistre, il se raidit. Conan put voir son visage, soudain livide, et ses yeux figés d'épouvante – et la face, à travers les ailes qui la recouvraient, semblait un masque blanc sous un mince voile de dentelle noire.

Le cheval du général s'emballa, fou de terreur. Mais l'être fantomatique arracha le général de sa selle. La créature le maintint en

l'air un instant, battant lentement des ailes, puis le laissa tomber, amas déchiqueté de lambeaux sanguinolents. Le visage qui avait regardé Conan à travers la transparente noirceur des ailes, les yeux dilatés par la terreur, n'était plus qu'une bouillie sanglante. Ainsi prit fin la carrière de Bakra d'Akif.

Et ainsi prit fin la bataille.

Son général tué, l'armée fut prise de panique. Conan vit des vétérans aguerris, ayant derrière eux une vingtaine de campagnes, détaler en hurlant comme de toutes jeunes recrues. Il vit de fiers aristocrates prendre leurs jambes à leur cou en criant comme des serfs apeurés. Et derrière eux, intouchés par les fantômes, grimaçant leur triomphe, les armées du satrape rebelle hâtaient leur victoire si curieusement remportée. La défaite serait totale, à moins qu'un homme fort ne parvînt, par son exemple, à reprendre en main l'armée en déroute.

Devant les premières lignes des soldats en fuite surgit tout à coup une silhouette si lugubre, si sauvage, qu'ils interrompirent le mouvement effréné de leur débandade terrifiée.

— *Debout ! chiens orphelins, ou par Crom ! je remplirai d'un pied d'acier ce qui vous tient lieu de ventre !*

C'était le mercenaire cimmérien, le visage froid comme la mort, sinistre et impassible comme un masque de pierre. Ses yeux féroces, surmontés de noirs sourcils froncés, étincelaient d'une rage volcanique. Nu, de la tête aux pieds éclaboussé de sang âcre, il serrait dans sa grande main balafrée une longue et puissante épée. Sa voix ressemblait au profond grondement du tonnerre.

— Arrière, si vous tenez à vos vies pleurnichardes, chiens au foie blanc... *Arrière !*... ou je fais gicler vos tripes poltronnes à vos pieds ! Lève contre moi ce cimeterre, espèce de porc hyrkanien, et je t'arrache le cœur de mes mains nues et te le fais manger avant de mourir. Quoi ! Etes-vous des femmes, pour fuir devant des ombres ? Il y a seulement un moment, vous étiez des hommes – oui, des soldats du Turan ! Vous affrontiez des ennemis armés d'acier nu et les combattiez face à face. Maintenant, vous tournez les talons et courez comme des enfants devant les ombres de la nuit, *pouah !* Cela me rend fier d'être barbare, de vous voir, vous, chétifs enfants des villes, ramper devant des chauves-souris !

Il les retint un moment, mais un moment seulement. Un cauchemar aux ailes noires fondit sur lui, et lui-même eut un mouvement de recul devant ses sombres et funestes ailes, et la puanteur de son haleine fétide.

Les soldats prirent le large, laissant Conan affronter la créature tout seul. Ce qu'il fit en effet, et avec fureur. Calant ses pieds bien d'aplomb sur le sol, il fit tournoyer sa grande épée, pivotant sur ses

hanches minces, mettant à contribution toute la force de son dos, de ses épaules et de ses bras puissants.

Avec un sifflement, l'épée décrivit une courbe de métal étincelant et fendit le fantôme en deux. Mais c'était, comme l'avait pressenti Conan, un être purement immatériel, qui n'offrit à son arme pas plus de résistance que l'air. Déséquilibré par la violence du coup, il s'étala de tout son long sur le sol pierreux.

La sombre créature plana au-dessus de lui. L'épée lui avait fait une grande déchirure, comme une main d'homme dans un ruban de fumée. Mais sous les yeux de Conan, le corps vaporeux se reforma. Deux yeux se fixèrent sur lui, verts comme des étincelles de feu d'enfer, animés d'une joie atroce et d'un appétit inhumain.

— *Crom !* souffla Conan.

Mais ce qui eût pu être un juron ressemblait presque à une prière.

Il voulut ramasser son épée, mais celle-ci retomba dans ses mains gourdes. En transperçant l'ombre noire, l'arme était devenue froide, d'un froid glacial, douloureux et pénétrant, comme les obscurs golfes interstellaires qui bâillent par-delà les plus lointaines étoiles.

L'insaisissable chauve-souris continuait à planer sur ses grandes ailes lentes et semblait exulter à la vue de sa victime terrassée, ou se délecter de sa frayeur superstitieuse.

De ses mains sans force, Conan fouilla la lanière de cuir qui serrait son pagne à la taille. Un fin poignard pendait là, derrière un petit sac. Au lieu du manche du poignard, ses doigts rencontrèrent le sac de cuir et touchèrent quelque chose de lisse et de chaud qui y était enfoui.

Brusquement, Conan ôta sa main du sac, sentant ses nerfs traversés par un courant de chaleur électrique. Ses doigts venaient de palper de nouveau cette curieuse amulette trouvée la veille, à Bahari, lors du dernier bivouac. Et le talisman venait de lui communiquer une étrange impulsion.

La chauve-souris spectrale s'écarta de lui d'un seul coup. Un instant auparavant, elle le frôlait de si près que sa peau s'était couverte de chair de poule sous le frisson surnaturel qui semblait irradier de cet être fantomatique. Et voici qu'elle battait frénétiquement des ailes, tentant désespérément de s'arracher de lui.

Conan se traîna sur les genoux, combattant la faiblesse qui s'était emparée de ses membres. D'abord, le frisson abominable au contact de l'ombre… ensuite, le chaud picotement qui avait envahi son corps nu. Sous l'emprise de ces deux impressions contraires, il sentit ses forces l'abandonner. Sa vue se troubla, son esprit vacilla au bord du gouffre. Il secoua farouchement la tête pour éclaircir ses esprits, et regarda autour de lui.

— Mitra ! Crom et Mitra ! le monde entier est-il devenu fou ?

La sinistre légion des monstres volants avait refoulé l'armée du général Bakra hors du champ de bataille, exterminant ceux qui ne s'enfuyaient pas assez vite. Mais les ombres n'avaient pas touché aux troupes grimaçantes de Munthassem Khan ; elles les avaient au contraire ignorées, presque comme si les soldats de Yaralet et les sombres créatures eussent été de connivence dans quelque infernale alliance de magie noire.

Et voici qu'à présent les soldats de Yaralet prenaient à leur tour en hurlant la fuite devant les vampires spectraux. Les deux armées anéanties et dispersées... Le monde était-il vraiment devenu fou ? se demandait Conan, interrogeant éperdument des yeux le ciel crépusculaire.

Quant au Cimmérien, sa force et sa conscience l'abandonnèrent tout à coup. Il tomba face contre terre et sombra dans un profond oubli.

2. Champ de sang.

Le soleil embrasait l'horizon comme un charbon cramoisi, braqué sur le champ de bataille silencieux comme l'unique œil rouge qui flambe absurdement au front difforme d'un cyclope. Muet comme la mort, jonché des épaves de la guerre, le champ de bataille s'étendait, lugubre et pétrifié, sous les rayons blafards. Çà et là, parmi les corps inertes affalés sur le sol, coagulaient des mares de sang vermeil qui, tels des lacs tranquilles, réfléchissaient le ciel rougeoyant.

Des formes sombres remuèrent furtivement dans l'herbe haute, reniflant et geignant près des monceaux de corps éparpillés. C'étaient des hyènes des steppes reconnaissables à leurs dos bossus et à leurs affreux museaux canins. Le champ de bataille serait pour elles une table de festin.

Du ciel flamboyant descendirent à tire-d'aile des rapaces disgracieux, au noir plumage, venus se repaître du carnage. Les sinistres oiseaux de proie s'abattirent sur les corps enchevêtrés en faisant bruisser leurs ailes sombres. A l'exception de ces charognards, rien ne bougeait sur le champ silencieux et sanglant, figé dans l'immobilité de la mort. Ni roulement de chars ni trompettes d'airain ne brisaient ce silence d'outre-tombe. Le sommeil de la mort avait promptement succédé au vacarme de la bataille.

Tels de fantastiques messagers du Destin, une colonne ondoyante de hérons descendit lentement du ciel vers les berges plantées de roseaux du fleuve Nezvaya, qui gonflait ses eaux d'un

rouge terne aux dernières lueurs du jour. Par-delà le fleuve, la ville fortifiée de Yaralet dressait sa masse noire, montagne d'ébène dans la clarté crépusculaire.

Une forme humaine se déplaçait pourtant dans ce champ parsemé des débris du massacre, se dessinant, comme un pygmée, sur les charbons incandescents du couchant. C'était le jeune géant cimmérien à la noire et sauvage crinière et aux ardents yeux bleus. Le froid interstellaire des ailes noires ne l'avait que légèrement effleuré ; il avait recouvré la vie et repris connaissance. Il errait deçà, delà, dans le champ obscur, boitant légèrement, car sa cuisse portait une horrible plaie, reçue dans la fureur du combat, qu'il avait seulement remarquée et grossièrement pansée lorsqu'il avait repris connaissance et tenté de se mettre debout.

Prudemment, mais non sans impatience, il marchait parmi les morts, aussi ensanglanté que les corps gisants. Il était de la tête aux pieds éclaboussé de sang vermeil, et la longue épée qu'il traînait dans sa main droite en était maculée jusqu'à la garde. Conan était fourbu, sa gorge était plus sèche qu'un désert. Il souffrait d'une vingtaine de blessures (simples ecchymoses et égratignures, hormis la large entaille béante de sa cuisse) et désirait éperdument une outre de vin et une platée de bœuf.

Rôdant ainsi parmi les corps, boitillant d'un cadavre à l'autre, il grognait comme un loup affamé et lâchait des jurons furibonds. Il s'était embarqué dans cette guerre turanienne comme mercenaire, ne possédant que son cheval (maintenant abattu) et la grande épée qu'il tenait à la main. Lorsque, la bataille perdue et la guerre finie, il s'était retrouvé seul, en plein pays ennemi, il avait au moins espéré mettre la main sur quelques articles de choix dont ces gens n'auraient désormais plus besoin. Un poignard incrusté, un bracelet d'or, un plastron d'argent – avec quelques colifichets de ce genre, il pourrait acheter sa fuite hors de la portée de Munthassem Khan et, nanti d'un magot, regagner la Zamora.

D'autres étaient passés avant lui : voleurs sortis subrepticement de la cité obscure ou soldats revenus en rampant au champ qu'ils venaient de déserter. Car la place était nettoyée ; il ne restait que des épées brisées, des javelots ébréchés, des casques et des boucliers cabossés. Conan parcourut des yeux la plaine jonchée de débris, en poussant des jurons vitriolés. Il était demeuré trop longtemps sans connaissance, même les pillards étaient partis. Il était comme le loup qui a si longtemps attendu de s'attaquer à sa proie que les chacals l'ont déjà dépouillée quand il arrive ; en l'occurrence, des chacals humains.

Il mit un terme à ses vaines recherches et se redressa, renonçant à son exploration avec le fatalisme propre à un barbare. Il était temps

à présent d'envisager un plan. Sourcils froncés par la réflexion, il regarda vaguement au loin, dans la plaine gagnée par les ténèbres. Les tours quadrangulaires et aplaties de Yaralet se dressaient, noires et impassibles, dans le dernier rayon du couchant. Aucun espoir de s'y réfugier pour un homme qui s'était battu sous les bannières du roi Yildiz ! Et pourtant, il n'y avait aucune ville, aucun ami ni ennemi qui fût à plus courte distance. Et la capitale de Yildiz, Aghrapur, était à plusieurs centaines de lieues au sud…

Perdu dans ses pensées, Conan ne remarqua la grande silhouette noire qui s'approchait de lui que lorsqu'un faible hennissement chevrotant parvint à ses oreilles. Il fit aussitôt demi-tour, épargnant sa jambe blessée, brandissant son épée d'un air menaçant – puis se détendit en souriant.

— Crom ! tu m'as surpris. Ainsi, je ne suis pas le seul survivant, hein ? gloussa Conan…

La grande jument noire regardait le géant nu en tremblant, de ses larges yeux effarouchés. C'était la monture du général Bakra – qui gisait quelque part sur le champ de bataille, vautré dans une flaque de sang.

La jument hennit de nouveau, reconnaissante, au son d'une voix amie. Sans être expert en la matière, Conan put constater qu'elle était dans un piètre état. Ses flancs se soulevaient, moites de frayeur, et ses longues jambes flageolaient d'épuisement. Les chauves-souris diaboliques l'avaient, elle aussi, frappée d'épouvante, pensa sombrement Conan. Il lui parla d'une voix douce pour la rassurer et s'en approcha avec précaution. Parvenu à sa portée, il flatta de la main l'animal hors d'haleine, qui se rendit à ses affectueuses caresses.

Là-bas, au nord, dans sa patrie lointaine, les chevaux étaient rares. Chez les barbares impécunieux des tribus cimmériennes dont il était issu, seuls possédaient un beau destrier le chef de clan fortuné ou le hardi guerrier qui en capturait un au cours d'une bataille. Et bien qu'il ignorât tout des vertus du cheval, Conan apaisa la grande jument noire et l'enfourcha. Maniant les rênes d'une main malhabile, il s'éloigna lentement du champ de bataille, qui n'était plus à présent qu'un marécage d'épaisses ténèbres dans l'obscurité de la nuit. Il se sentait mieux. Il y avait des provisions dans les sacoches ; avec une jument robuste entre les cuisses, il avait une bonne chance de traverser les toundras arides et froides par ses propres moyens, et de gagner les frontières de la Zamora.

3. Hildico.

Un râle étouffé parvint à ses oreilles.

Conan secoua les rênes pour arrêter la jument noire et jeta un coup d'œil soupçonneux dans les ténèbres environnantes. Le timbre surnaturel de ce son l'emplit d'abord de terreur superstitieuse, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Mais il haussa bientôt les épaules et cracha un juron. Ce n'était là ni un fantôme nocturne ni un vampire des landes en quête de nourriture ; c'était un cri de douleur. Un troisième survivant de la bataille maudite respirait donc encore. Peut-être un homme en vie avait-il été néglige par les pillards ?

Conan sauta à bas de sa selle et attacha les rênes aux rayons d'une roue de char brisée. Le cri était venu de la gauche, ici, aux confins du champ de bataille. Conan allait peut-être, malgré tout, emporter avec lui en Zamora une bourse gonflée de pierreries.

Le Cimmérien se dirigea en boitant vers la source du gémissement discontinu qui venait de la lisière de la plaine. Il écarta les roseaux épars qui poussaient en bouquets touffus sur les berges du fleuve paresseux, et aperçut sur le sol une forme pâle, qui se tordait faiblement à ses pieds. C'était une jeune fille.

Elle gisait-là, à demi nue, ses membres blancs couverts de bleus et d'écorchures. Du sang coagulait en plaques, comme un diadème de rubis, dans les boucles vaporeuses de ses longs cheveux noirs. Ses yeux sombres et satinés étaient aveuglés par la douleur ; elle geignait dans son délire.

Le Cimmérien la considéra un instant, remarquant presque distraitement la souple beauté de ses membres et les jeunes seins ronds, pleins de sève. Il était perplexe : que faisait une jeune fille comme celle-ci, encore une enfant, sur un champ de bataille ? Elle n'avait pas cet air triste, flamboyant et flétri qu'ont les filles à soldats. Son corps mince et gracieux portait la marque de l'éducation, voire de la noblesse. Etonné, il secoua la tête, faisant voltiger sa crinière noire sur ses épaules musclées. A ses pieds, la jeune fille remua.

— *Le Cœur... le Cœur... de Tammuz... Ô maître !* dit-elle d'une voix plaintive.

Elle tournait et retournait sa tête brune de droite à gauche, babillant dans sa fièvre.

Conan haussa les épaules, et son regard s'embua un instant d'une expression qui, chez quelqu'un d'autre, eût été de la pitié. Blessée à mort, songea-t-il sombrement, et il leva son épée pour délivrer la jeune fille de ses tourments.

La lame planait au-dessus de son sein blanc, lorsqu'elle gémit de nouveau comme une enfant qui souffre. La grande épée s'arrêta à mi-course, et le Cimmérien demeura un instant immobile comme une statue de bronze.

Prenant soudain une résolution, il rengaina son épée d'un coup

sec et se pencha vers la jeune fille, qu'il souleva sans effort dans ses bras puissants. Elle se débattit sans voir, faiblement, protestant d'un gémissement semi-conscient.

La portant avec une tendresse attentionnée, il se dirigea en boitant vers la berge masquée de roseaux, et la déposa délicatement sur un lit de joncs secs. Puisant de l'eau à la rivière dans le creux de ses paumes, le barbare baigna le blanc visage de la jeune fille et lava ses égratignures avec la sollicitude d'une mère pour son enfant.

Ses blessures étaient seulement superficielles, de simples ecchymoses, hormis la coupure sur son front qui, bien qu'elle eût saigné abondamment, n'était nullement mortelle. Conan grogna de soulagement et baigna le visage et le front avec de l'eau fraîche et limpide. Appuyant alors maladroitement la tête de la jeune fille contre sa propre poitrine, il fit couler un peu d'eau entre ses lèvres entrouvertes. Elle hoqueta, s'étrangla un peu, puis se réveilla et leva sur lui les étoiles sombres de ses yeux, obscurcies par la surprise et voilées de frayeur.

— Qui... qu'est-ce que... *les chauves-souris !*

— Elles sont parties, maintenant, jeune demoiselle, dit-il d'un ton bourru. Tu n'as rien à craindre. Viens-tu de Yaralet ?

— Oui... oui... mais toi, qui es-tu ?

— Conan, de Cimmérie. Que vient faire une jeune fille comme toi sur un champ de bataille ? demanda-t-il.

Mais elle semblait n'avoir pas entendu. Plissant légèrement le front d'un air pensif, elle répéta son nom à mi-voix.

— Conan... Conan... oui, c'était bien ce nom !

Elle leva un regard étonné vers le visage basané et balafré du barbare.

— C'est toi qu'on m'a envoyée chercher. Comme c'est curieux que ce soit toi qui m'aies trouvée !

— Et qui t'a envoyée me chercher, jeune fille ? grommela-t-il d'un ton soupçonneux.

— Je suis brythunienne et m'appelle Hildico. Je suis esclave chez Atalis le Voyant, qui vit là-bas à Yaralet. Mon maître m'a chargée de me glisser clandestinement parmi les soldats du roi Yildiz pour y quérir un certain Conan, mercenaire cimmérien, et de le conduire chez lui, en ville, par un chemin connu de lui seul. Tu es l'homme que je cherche !

— Oui ? Et que me veut ton maître ?

La jeune fille secoua sa tête brune.

— Cela, je l'ignore ! Mais il m'a priée de te dire qu'il ne te veut aucun mal, et que tu peux gagner beaucoup d'or si tu acceptes de venir.

— De l'or, hein ? dit-il distraitement, l'air songeur, aidant la

jeune fille à se mettre debout et entourant ses minces épaules blanches de son bras musclé afin de soutenir sa marche vacillante.

— Oui. Mais je ne suis pas arrivée ici à temps pour te chercher avant la bataille. Alors, je me suis cachée dans les roseaux au bord de la rivière pour me dérober aux soldats. Et alors… les chauves-souris ! Tout à coup, il y en a eu partout, elles fondaient sur les hommes à terre, tuaient… Un cavalier s'est enfui dans les roseaux et m'a piétinée par mégarde sous les sabots de son cheval…

— Que lui est-il arrivé ?

— Mort, dit-elle en frissonnant. Une chauve-souris l'a arraché de sa selle et a laissé tomber son cadavre dans la rivière. J'ai perdu connaissance, car le cheval a rué dans sa panique…

Elle leva une petite main à son front meurtri.

— Heureusement que tu n'as pas été tuée, grommela-t-il. Eh bien, ma fille, nous irons rendre visite à ton maître, pour savoir ce qu'il veut à Conan et comment il sait mon nom.

— Tu viendras ? demanda-t-elle, le souffle coupé.

Il rit et, enfourchant la jument noire, de ses bras puissants il la hissa devant lui sur l'arçon.

— Oui ! Je suis seul, entouré d'ennemis, en terre étrangère. Je n'ai plus de travail depuis que l'armée de Bakra a été anéantie. Pourquoi hésiterais-je à rencontrer un homme qui m'a choisi parmi dix mille soldats et m'offre de l'or ?

Ils passèrent la rivière à gué et traversèrent la plaine noyée de ténèbres en direction de Yaralet, place forte de Munthassem Khan. Et le cœur de Conan, qui ne battait jamais si joyeusement qu'à la promesse exaltante d'aventures, chantait.

4. La maison d'Atalis.

Un étrange conseil se tenait à la lumière tamisée d'une petite pièce tendue de velours, chez Atalis, que certains nommaient philosophe, d'autres voyant, et d'autres gredin.

Ce mystérieux personnage était un homme mince, de taille moyenne, dont la tête splendide avait les traits ascétiques d'un être voué à la science, mais qui, par son visage lisse et ses yeux perçants, avait quelque chose d'un marchand rusé. Il était vêtu d'une simple robe d'étoffe somptueuse, et sa tête était rasée, en signe de dévouement à l'étude et aux arts. Tandis qu'il s'entretenait à voix basse avec son compagnon, un observateur (s'il y en avait eu un) eût pu noter à son propos un détail bizarre. Atalis en devisant ne faisait des gestes qu'avec sa main gauche. Son bras droit reposait sur ses

genoux et formait avec son corps un angle peu naturel. De temps à autre, son visage calme et intelligent se tordait en un spasme hideux de douleur intense ; et à ces moments, son pied droit, dissimulé sous les pans de sa robe, se retournait vers sa cheville en une contorsion crucifiante.

Son compagnon, connu et apprécié à Yaralet sous le nom de prince Than, était le rejeton d'une vieille et noble famille du Turan. Le prince était grand, gracieux, jeune et beau sans conteste. Le contour ferme et net de ses membres guerriers et l'éclat métallique de ses yeux d'un gris froid démentaient la fatuité de ses boucles noires et parfumées, et de son manteau couvert de bijoux.

A côté d'Atalis, qui était assis dans un grand fauteuil de bois sombre, ornementé par un sculpteur habile de gargouilles ricanantes et de visages grimaçants, se trouvait une petite table d'ébène incrustée d'ivoire jaune sur laquelle reposait un énorme morceau de cristal vert, de la grosseur d'une tête humaine. La pierre brillait d'un curieux éclat intérieur, et de temps à autre le philosophe interrompait sa conversation silencieuse pour plonger son regard dans le bloc scintillant.

— Le trouvera-t-elle ? Et viendra-t-il ? disait le prince Than d'une voix désespérée.

— Il viendra.

— Mais chaque minute qui passe augmente notre péril. Même à l'heure qu'il est, Munthassem Khan nous surveille, peut-être, et il est dangereux pour nous de demeurer ensemble…

— Munthassem Khan gît au pays des songes, sous l'effet de la fleur de lotus, car les Ombres de Nergal étaient sorties à l'heure du couchant, dit le philosophe. Et il nous faut bien courir quelques risques, si nous voulons libérer la ville de ce fléau sanguinaire !

Ses traits se contractèrent atrocement en une grimace incoercible de douleur intolérable, puis se détendirent de nouveau. Il dit sombrement :

— Et tu sais, ô prince, combien le temps nous est compté. Pour des hommes désespérés, des mesures désespérées !

Le beau visage du prince se tordit tout à coup d'épouvante, et il tourna vers Atalis ses yeux soudain figés, telle la froideur du marbre. Presque aussitôt, son regard retrouva son éclat et sa vie, et il se renversa sur son fauteuil, pâle et inondé de sueur.

— Très… peu… de temps ! dit-il dans un souffle.

Un timbre retentit doucement, quelque part dans la maison obscure d'Atalis le Voyant. Le philosophe leva la main gauche pour réprimer le sursaut involontaire du prince.

Un instant plus tard, une des tentures de velours s'écarta, révélant une porte cachée. Et dans l'encadrement, telle une apparition

sanglante, se tenait le gigantesque Conan, soutenant d'un bras la jeune fille à demi pâmée.

Avec un petit cri, le philosophe se leva d'un bond et s'avança vers le sombre Cimmérien.

— Bienvenue à toi… trois fois bienvenue, Conan ! Viens, entre. Voici du vin, de la nourriture…

Il indiqua un tabouret près du mur du fond et prit des bras de Conan la jeune fille évanouie. Les narines du Cimmérien se dilatèrent à l'odeur de la nourriture comme celles d'un loup affamé ; mais, comme un loup aussi, il restait sur ses gardes, se méfiant d'un piège ; ses ardents yeux bleus dévisagèrent le philosophe souriant et le prince pâle, et scrutèrent chaque recoin de la petite pièce.

— Occupez-vous de la jeune fille. Elle a été piétinée par un cheval, mais m'a transmis votre message, grommela-t-il.

Et, sans plus de cérémonie, il traversa la pièce avec désinvolture et se versa un verre de fort vin rouge qu'il engloutit d'un trait. Arrachant une cuisse dodue d'un plat de volaille rôtie, il se mit à mastiquer avec appétit. Atalis tira un cordon de sonnette et confia la jeune fille à un esclave silencieux qui apparut comme par magie de derrière une autre tenture.

— Maintenant, de quoi s'agit-il ? demanda le Cimmérien, et comme il s'asseyait sur un petit banc, la douleur de sa cuisse blessée le fit tressaillir. Qui es-tu ? Comment sais-tu mon nom ? Et que veux-tu de moi ?

— Nous aurons tout le temps de bavarder plus tard, répondit Atalis. Mange, bois et repose-toi. Tu es blessé…

— Par Crom ! pourquoi cette attente ? Parlons dès à présent.

— Très bien. Mais tu dois me laisser nettoyer et panser ta blessure pendant que nous causons !

Le Cimmérien haussa les épaules avec impatience et s'abandonna de mauvaise grâce aux soins diligents du philosophe. Tandis qu'Atalis épongeait sa cuisse lacérée, enduisait la blessure béante d'un onguent parfumé et l'entourait d'une bande d'étoffe propre, Conan apaisait sa faim en dévorant la viande froide et épicée, copieusement arrosée de vin rouge.

— Je te connais, bien que nous ne nous soyons jamais rencontrés, commença le philosophe d'une voix égale et douce, grâce à mon cristal, là, sur la table à côté du fauteuil. Dans ses profondeurs, je peux voir et entendre à cent lieues à la ronde.

— Sorcellerie ? cracha aigrement Conan, qui avait pour ce genre d'enfantillages magiques le mépris du guerrier.

— Si tu veux, dit Atalis avec un sourire engageant. Mais je ne suis pas un sorcier – rien qu'un homme en quête de savoir. Certains me disent philosophe…

Son sourire se mua en une affreuse crispation d'agonie et, les cheveux hérissés par l'horreur, Conan regarda le philosophe chanceler tandis que son pied se repliait atrocement.

— Crom ! es-tu souffrant, l'ami ?

Suffoquant de douleur, Atalis se laissa tomber dans son grand fauteuil.

— Pas souffrant… maudit. Par ce démon qui nous gouverne avec un spectre magique sorti tout droit de l'enfer…

— Munthassem Khan ?

Atalis acquiesça avec lassitude.

— C'est parce que je ne suis pas sorcier que j'ai eu la vie sauve… jusqu'ici. Car le satrape a tué tous les sages de Yaralet ; comme je ne suis qu'un humble philosophe, il m'a permis de vivre. Il me soupçonne toutefois d'avoir des connaissances de magie noire, et m'a jeté un sort avec son fléau implacable. Cela dessèche mon corps et met mes nerfs à la torture, et la convulsion mortelle ne tardera plus maintenant !

Il montra le membre étrangement tordu qui reposait sans vie sur ses genoux.

Le prince Than jeta à Conan un regard farouche.

— Moi aussi, j'ai été ensorcelé par ce rejeton de l'enfer, car je viens juste après Munthassem Khan par la naissance, et il pense que je pourrais convoiter son trône. Moi, il m'a torturé d'une autre façon : une maladie de la tête, des accès de cécité passagers, qui finira par ronger mon cerveau, faisant de moi une pauvre créature piaillante, privée de raison et de vue !

— *Crom !* jura Conan à voix basse.

Le philosophe fit un geste.

— Tu es notre seul espoir ! Toi seul peux sauver notre ville de ce démon au cœur noir qui nous tourmente et nous harcèle !

Conan le regarda fixement.

— Moi ? Mais je ne suis pas sorcier ! Ce qu'un guerrier peut faire avec une lame d'acier froid, je peux le faire ; mais comment puis-je combattre sa magie diabolique ?

— Ecoute-moi, Conan le Cimmérien. Je vais te conter une histoire étrange et terrible…

5. La Main de Nergal.

— Dans la ville de Yaralet, à la tombée de la nuit, les gens barricadent leurs fenêtres, verrouillent leurs portes et s'asseyent en frissonnant derrière ces remparts pour implorer avec terreur leurs dieux domestiques et brûler des cierges, jusqu'à ce que la lumière

propre et saine de l'aube vienne ranimer les tours massives de la cité dans le ciel pâlissant.

» Aucun archer ne monte la garde aux portes de la ville. Aucune sentinelle ne parcourt les rues désertes. Aucun voleur ne se faufile habilement dans les venelles sinueuses ; aucune prostituée peinturlurée ne minaude pour attirer les ombres qui passent. Car à Yaralet, les gredins comme les honnêtes gens évitent les ténèbres nocturnes : voleurs, mendiants, assassins et filles chamarrées cherchent refuge dans des tripots nauséabonds ou des tavernes obscures. Du crépuscule à l'aube, Yaralet est une ville de silence, aux rues sombres, désertes et désolées.

» Cela n'a pas toujours été ainsi. Cette ville fut jadis vivante et prospère, grouillante de commerce, de boutiques et de bazars, peuplée de gens heureux gouvernés par la main énergique d'un satrape sage et bon : Munthassem Khan. Il les imposait légèrement, conduisant les affaires avec justice et miséricorde, occupé par sa collection personnelle d'antiquités dont l'étude absorbait son intelligence curieuse. Les lentes caravanes de chameaux qui sortaient de la ville par la porte du Désert emportaient toujours avec elles, parmi les marchands, les agents de Munthassem Khan, envoyés acheter des curiosités originales pour le musée personnel de leur maître.

» Munthassem Khan changea un beau jour et une sombre menace s'abattit sur Yaralet. Le satrape semblait tombé sous le coup d'un redoutable maléfice. Autrefois bon, il devint cruel ; autrefois généreux, cupide ; autrefois juste et miséricordieux, il fut désormais secret, tyrannique et féroce.

» Soudain, la garde de la ville se mit à arrêter des hommes : nobles, riches négociants, prêtres, magiciens, qui disparurent à jamais dans les sous-sols du palais du satrape.

» On chuchotait qu'une caravane venue de l'extrême sud lui avait apporté un objet sorti des profondeurs de la mystérieuse Stygia. L'une des rares personnes qui virent la chose rapporta qu'elle était gravée d'étranges hiéroglyphes sibyllins semblables à ceux qui figurent sur les tombes poussiéreuses de Stygia. Cet objet semblait avoir envoûté le satrape, auquel il prêtait d'étonnants pouvoirs de magie noire. Des puissances singulières le protégeaient des patriotes qui tentaient désespérément de le tuer. D'étranges lumières rouges brillaient aux fenêtres d'une haute tour de son palais, où l'on murmurait qu'il avait converti un appartement vide en un temple lugubre dédié à quelque sinistre dieu sanguinaire.

» Et la terreur parcourait les rues obscures de Yaralet, comme si elle eût été appelée du royaume de la mort grâce à quelque redoutable et infernal savoir.

» Les gens ne savaient pas exactement ce qu'ils redoutaient la

nuit. Mais ce n'était pas sans raison qu'ils se mirent bientôt à verrouiller leurs portes. Des formes fugitives, ressemblant à des chauves-souris, furent entrevues à travers les fenêtres barricadées : de lugubres monstres volants à l'aspect démentiel, étrangers à la connaissance humaine. Des bruits coururent de portes volées en éclats pendant la nuit, de pleurs et de cris surnaturels arrachés tout à coup à des gorges humaines, suivis d'un silence total, lourd de signification. Et on prétendait même avoir vu au lever du soleil des portes brisées qui claquaient, de maisons soudain, inexplicablement, désertes…

— Elle a l'aspect, dit doucement Atalis, d'une main griffue sculptée dans du vieil ivoire, gravée sur toute sa surface d'étranges glyphes en une langue inconnue. Les griffes serrent une sphère de cristal sombre et opaque. Je sais que la main est en possession du satrape : je l'ai vue là-dedans (il fit un geste), dans mon cristal. Car, sans être sorcier, j'ai appris un peu de magie.

Conan s'agitait nerveusement sur son siège.

— Et tu connais cet objet de réputation ?

Atalis esquissa un sourire.

— Si je le connais de réputation ? Hélas oui ! Les vieux livres en parlent et chuchotent la triste légende de sa sanglante histoire. Le voyant aveugle qui écrivit le *Livre de Skelos* en savait long sur son compte… On l'appelle, en frissonnant, la Main de Nergal. On dit qu'elle est tombée des étoiles dans les îles du couchant, aux confins du monde occidental, des millénaires avant que King Kull ne rallie les Sept Empires sous son unique étendard. Des siècles et des millénaires incalculables ont passé sur le monde depuis que des pêcheurs pictes barbus la tirèrent, toute ruisselante, des profondeurs de la mer et fixèrent leurs yeux émerveillés sur ses feux obscurs ! Ils la cédèrent à de cupides marchands atlantes, et elle traversa le monde d'ouest en est. Les mages décharnés et chenus de l'antique Thulé et du sombre Grondar sondèrent ses mystères dans leurs tours d'argent et de pourpre. Les hommes-serpents de la ténébreuse Valusia plongèrent leur regard dans ses abîmes miroitants. C'est grâce à elle que Kom-Yazoth put renverser les Trente Rois, avant que la Main ne se retournât contre lui pour le tuer. Car le *Livre de Skelos* dit que la Main fait deux dons à son possesseur : une puissance infiniment grande, et une mort infiniment atroce.

Seule, la voix calme du philosophe emplissait la chambre silencieuse de son bourdonnement monotone ; mais le guerrier à la noire chevelure croyait entendre, comme un rêve, l'écho lointain du roulement des chars, du tintement de l'acier, des hurlements d'agonie des rois noyés dans le fracas de leurs empires écroulés…

— Lorsque l'ancien monde eut été complètement anéanti par le

Cataclysme, que le vert océan eut recouvert de ses profondeurs houleuses les tours démantelées de l'Atlantide perdue et que les nations eurent croulé l'une après l'autre en amas de décombres sanglants, la Main disparut du monde humain et s'assoupit pour trois mille ans ; mais lorsque virent le jour les jeunes royaumes du Koth et de l'Ophir, et qu'ils émergèrent lentement des ténèbres de la barbarie, le talisman fut retrouvé. Les sombres rois-sorciers du funeste Achéron fouillèrent quelque temps ses secrets puis, lorsque les vigoureux Hyboriens ravagèrent ce royaume cruel sous leurs talons, la Main partit vers le sud et gagna la poussiéreuse Stygia ; les prêtres sanguinaires de cette noire contrée l'utilisèrent à des fins atroces dans des rites dont je n'ose parler. Elle disparut lors du trépas de quelque sorcier noir et, enterrée avec lui, s'endormit pour quelques siècles... Mais voici que des pilleurs de tombes ont de nouveau tiré de son sommeil la Main de Nergal, et qu'elle est arrivée en possession de Munthassem Khan. La tentation du pouvoir infini et absolu que le talisman procure à son possesseur l'a corrompu comme elle en a corrompu avant lui d'innombrables autres, qui sont tombés sous son insidieux sortilège. Cimmérien, je tremble pour tous ces territoires, à présent que la Main du Démon s'est réveillée et que des forces obscures sillonnent de nouveau la terre...

La voix d'Atalis n'était plus qu'un murmure à peine audible ; Conan grommela, mal à l'aise :

— Eh bien... *Crom !* enfin, qu'ai-je à voir avec ces histoires ?

— Toi seul peux détruire l'empire du talisman sur l'esprit de satrape !

Les ardents yeux bleus s'écarquillèrent.

— Comment ?

— Toi seul possèdes le contre-talisman.

— Moi ? Tu as perdu la raison : je ne fais pas commerce d'amulettes, ni de ce genre de camelote magique... !

Atalis l'arrêta de sa main levée.

— Avant la bataille, n'as-tu pas trouvé un curieux objet doré ? demanda-t-il doucement.

Conan sursauta.

— Oui, c'est exact, en effet : à Bahari, hier soir, au campement.

Il plongea une main dans sa sacoche et en tira la pierre lisse et brillante. Le philosophe et le prince ouvrirent de grands yeux et retinrent leur souffle.

— *Le Cœur de Tammuz !* Oui, c'est bien le contre-talisman... !

Celui-ci, en forme de cœur, avait la grosseur d'un poing d'enfant ; il était taillé dans de l'ambre doré ou peut-être dans un précieux jade jaune. Tandis qu'il reposait, là, au creux de sa main, rayonnant de ses feux caressants, le Cimmérien se rappela avec

épouvante comment sa bienfaisante chaleur picotante avait chassé de son corps le frisson glacial et surnaturel des chauves-souris spectrales.

— Viens, Conan ! Nous irons avec toi. Un passage secret conduit de cette pièce à la grande salle du satrape : un tunnel souterrain semblable à celui par lequel mon esclave Hildico t'a conduit chez moi sous les rues de la ville. Avec la protection du Cœur, tu tueras Munthassem Khan, ou détruiras la Main de Nergal. Il n'y a pas de danger, car le satrape est profondément assoupi, endormi d'un sommeil magique qui le gagne chaque fois qu'il a besoin d'invoquer les Ombres de Nergal, comme il l'a déjà fait ce soir pour vaincre l'armée turanienne du roi Yildiz. Viens !

Conan s'approcha de la table pour vider le reste du vin. Puis, haussant les épaules et jurant par Crom, il s'engagea à la suite du voyant boiteux et du svelte prince dans une ouverture obscure derrière une tapisserie.

Un moment plus tard, ils avaient disparu, et la pièce demeura vide et silencieuse comme une tombe. Le seul mouvement venait des lumières scintillantes du bloc de cristal vert, à côté du fauteuil, au fond duquel on pouvait voir la petite silhouette de Munthassem Khan, plongé dans sa narcose dans une immense salle.

6. Le Cœur de Tammuz.

Ils traversèrent des ténèbres sans fin. Des gouttes d'eau tombaient des parois du tunnel creusé dans le roc ; de temps à autre, des rats levaient sur eux leurs yeux rouges, qui luisaient un instant puis disparaissaient lorsque les petits animaux nécrophages détalaient en piaillant de colère devant les étranges envahisseurs de leur domaine souterrain.

Atalis marchait en tête, se tenant de sa main indemne au mur humide et inégal.

— Je ne t'aurais pas imposé cette tâche, mon jeune ami, disait-il dans un murmure à peine audible. Mais c'est dans tes mains qu'est tombé le Cœur de Tammuz, et je pressens une intention, un signe du Destin, dans le choix qu'a fait le talisman. Il y a une affinité entre les forces contraires, telles que la Puissance des Ténèbres, symbolisée par « Nergal », et la Puissance de la Lumière, que nous nommons « Tammuz ». Le Cœur s'est réveillé et, d'une façon qui échappe à notre entendement, a suscité sa propre découverte ; car la Main était éveillée elle aussi, travaillant à son sinistre dessein. Je te confie donc cette tâche, car les Puissances semblent t'avoir distingué pour l'accomplir… *chut !* Nous sommes sous le palais, maintenant. Nous

voici presque arrivés...

Parvenu le premier au bout du souterrain, il effleura d'une main délicate les aspérités du rocher qui fermait le tunnel. Un bloc de pierre s'écarta, mû par des contrepoids invisibles, et la lumière jaillit tout à coup dans le passage obscur.

Ils se trouvaient à l'extrémité d'une grande salle qui baignait dans l'ombre et dont la haute voûte se perdait dans les ténèbres. Au centre de la salle qui ne contenait, par ailleurs, que des rangées de colonnes massives, se dressait une estrade carrée surmontée d'un lourd trône de marbre noir où siégeait... Munthassem Khan.

C'était un homme d'âge mûr, mais déjà sec et décharné, d'une maigreur externe. Sa chair malsaine, d'une blancheur de cire, s'était rabougrie sur son visage squelettique, et des cernes sombres ombraient ses orbites creuses. Affalé sur le trône, il serrait contre sa poitrine une baguette d'ivoire, sorte de sceptre dont l'extrémité, sculptée en forme de main diabolique, tenait un cristal opaque, palpitant comme un cœur humain et animé d'une lueur diffuse. A côté du trône, dans un plat de laiton, fumait un encens narcotique : le lotus des songes, dont les vapeurs donnaient au sorcier le pouvoir de libérer les ombres démoniaques de Nergal. Atalis poussa Conan du coude.

— Tu vois... il dort encore ! Le Cœur te protégera. Prends-lui la main d'ivoire, et tout son pouvoir aura disparu !

Conan acquiesça en rechignant et s'avança vers le trône, tenant à la main son épée dégainée. Il y avait dans toute cette affaire quelque chose qui ne lui plaisait pas. C'était trop facile.

— Ah ! messieurs. Je vous attendais.

Du haut de son estrade, Munthassem Khan sourit aux trois compagnons figés par la surprise. Sa voix était bienveillante, mais une flamme de fureur contenue brûlait dans ses yeux malades. Il leva le sceptre d'ivoire, fit un geste...

Les lumières tremblotaient mystérieusement. Et soudain, comme sous le coup d'une décharge électrique, le voyant boiteux poussa un hurlement. Ses muscles se crispèrent en un spasme d'intolérable agonie. Il tomba face contre terre sur les dalles de marbre, se tordant de douleur.

— *Crom !*

Le prince Than fit mine de tirer sa rapière, mais un geste de la Main magique l'arrêta. Ses yeux devinrent ternes et morts. Une sueur glaciale perla sur son front blême. Il poussa un cri et tomba à genoux, serrant frénétiquement ses mains sur son front, son cerveau déchiré par des élancements de douleur aveuglante.

— A ton tour, mon jeune barbare !

Conan fit un bond. Il marchait comme une panthère sur sa proie, fendait l'air de ses membres robustes. Il atteignit la première marche

de l'estrade avant que Munthassem Khan n'eût eu le temps de faire un mouvement. Son épée se leva comme l'éclair, oscilla, puis retomba de ses mains inertes. Une vague de froid polaire, émanant de la pierre opaque serrée dans les griffes d'ivoire, envahit ses membres. Il suffoqua.

Les yeux brûlants de Munthassem Khan étaient fixés sur les siens. Le visage squelettique gloussait d'une atroce caricature de joie.

— Le Cœur protège, c'est bien vrai – mais seulement celui qui sait invoquer son pouvoir ! ricana le satrape, tandis que le Cimmérien s'évertuait à faire revenir des forces dans ses membres de fer.

Conan serra les mâchoires et lutta sombrement, sauvagement, contre la marée glaciale et l'obscurité fétide qui, du cristal diabolique, déversaient sur lui leurs rayons noirs et obscurcissaient lentement son esprit. Ses membres se vidèrent de leur force comme une outre éventrée se vide de son vin ; il tomba à genoux, puis s'affaissa au pied de l'estrade. Il sentit sa conscience se réduire à un minuscule point de lumière, perdu dans un immense abîme de ténèbres hurlantes ; sa dernière étincelle de volonté vacilla comme la flamme d'une chandelle au milieu d'une tempête. Sans espoir, mais avec la détermination farouche et indomptable de sa race barbare, il continua de lutter.

7. Le Cœur et la Main.

Une femme poussa un cri. Surpris par ce son inattendu, Munthassem Khan tressaillit. Son attention dévia une fraction de seconde de Conan – ses yeux quittèrent leur point de mire –, et dans ce bref instant, la forme mince et blanche d'une jeune fille nue, aux sombres yeux brillants, inondée d'un torrent mousseux de boucles noires, sortit de l'ombre d'une colonne et, foulant les dalles d'un pas rapide, s'approcha du malheureux Cimmérien.

A travers l'obscurité grondante qui l'enveloppait, Conan la regarda avec stupéfaction. Hildico ?

Rapide comme la pensée, elle s'agenouilla à son côté. Une main blanche plongea dans sa sacoche et en ressortit avec le Cœur de Tammuz. La jeune fille se releva d'un bon léger et lança de toutes ses forces le contre-talisman sur Munthassem Khan.

L'objet le frappa entre les deux yeux avec un bruit mat. Son regard se voila, et il s'affala sans force dans le creux coussiné de son trône noir. La Main de Nergal glissa de ses doigts inertes et, avec un tintement, heurta la marche de marbre.

Dès l'instant où le talisman eut échappé à l'étreinte du satrape, le maléfice qui enserrait Atalis et le prince Than dans une toile

d'agonie écarlate fut rompu net. Blêmes, tremblants, épuisés, ils étaient toutefois indemnes. Et la puissante force de Conan emplit de nouveau son corps effondré. Il bondit sur ses pieds avec un juron. Saisissant d'une main l'épaule arrondie de Hildico, qu'il poussa sur le côté, hors de danger, il ramassa de l'autre son épée sur le dallage de marbre et la brandit, prêt à frapper.

Mais il s'arrêta dans son élan, clignant des yeux ébahis. Les deux talismans gisaient de part et d'autre du corps du satrape. Et de chacun d'eux émanait l'étrange puissance qu'il symbolisait.

De la Main de Nergal sortait un sombre ruban de lumière maléfique, un obscur rayonnement semblable au miroitement de l'ébène polie, infect à l'odorat comme les relents fétides de l'Enfer, brûlant au toucher comme le frisson glacial et pénétrant de l'espace interstellaire. Devant sa progression subtile, la flamme orangée des torches perdit de son éclat Le rayonnement infernal grandissait, frangé de tentacules, serpentins d'obscurité rayonnante.

Mais un nimbe doré de gloire auréola le Cœur de Tammuz et s'éleva en un nuage éblouissant de feu ambré, tiède comme le miel de mille printemps, qui neutralisa le frisson arctique, et des rayons de chaude lumière dorée fendirent la toile d'encre tissée par Nergal. Les deux forces cosmiques s'affrontèrent. Conan s'écarta avec répugnance de ce combat des dieux, et rejoignit ses compagnons stupéfaits. Il s'arrêta à leur côté et assista avec épouvante à cette incroyable bataille. La forme nue de Hildico se blottit en tremblant à l'abri de son bras.

— Comment es-tu arrivée ici ? demanda-t-il.

Elle sourit faiblement, effrayée.

— Lorsque je suis revenue de mon évanouissement, je me suis rendue dans la chambre du maître et l'ai trouvée vide. Mais dans le cristal du maître, j'ai vu vos images entrer dans la salle du satrape, et j'ai vu celui-ci s'éveiller et te faire face... Je... je vous ai suivis... et, te trouvant en son pouvoir, j'ai risqué le tout pour le tout...

— Nous te devons une fière chandelle, reconnut sombrement Conan.

Atalis lui serra le bras.

— *Regarde !*

La brume dorée de Tammuz était à présent une énorme forme lumineuse qui lançait des éclairs intolérables, une silhouette vaguement humaine, mais aussi gigantesque que les colosses sculptés dans le roc des falaises du Shem par des mains immémoriales.

La sombre forme de Nergal avait pris, elle aussi, des proportions gigantesques. C'était maintenant un être monumental, d'un noir d'ébène, massif, difforme, plus semblable à quelque singe extraordinaire qu'à une silhouette humaine. La bosse vaporeuse qui

constituait sa tête bestiale était fendue de deux yeux qui flambaient d'un feu maléfique, comme deux étoiles d'émeraude.

Tels des mondes en collision, les deux forces se heurtèrent dans un rugissement de tonnerre assourdissant. La fureur de leur affrontement fit trembler l'édifice sur ses bases. Quelque sixième sens à demi oublié vibra dans la chair des quatre observateurs, qui comprirent que des puissances cosmiques étaient aux prises. L'air était imprégné de l'odeur amère de l'ozone. D'énormes étincelles de feu électrique craquaient à travers l'enchevêtrement déchaîné du dieu doré et du démon ténébreux.

Des rayons d'un éclat insoutenable transperçaient la forme sombre et massive. Des flèches de gloire brillante la déchiraient en filaments de ténèbres flottantes. Un instant, la toile sombre ensevelit de son voile obscur l'éblouissante forme dorée... mais un instant seulement. Encore un grondement de tonnerre fracassant, et la forme noire se dissipa sous l'étreinte de la lumière aveuglante. Puis, pendant quelques minutes, la forme lumineuse se dressa au-dessus de l'estrade, qu'elle consuma comme un bûcher funèbre, et l'estrade disparut à son tour.

Dans la grande salle de Munthassem Khan, le silence succéda au tonnerre du combat. Sur l'estrade anéantie, les deux talismans s'étaient évanouis : avaient-ils été réduits en atomes par la furie des forces cosmiques déchaînées, ou transportés en quelque lieu lointain pour attendre le prochain réveil des êtres que, tout à la fois, ils contenaient et symbolisaient ? Nul n'eût pu le dire.

Quant au corps sur l'estrade, il n'en subsistait plus qu'une poignée de cendres.

— Le Cœur est toujours plus fort que la Main, dit doucement Atalis, dans le silence environnant.

Conan guidait le grand destrier noir d'une main rude, mais magistrale. La bête piaffait d'impatience, faisant sonner ses sabots sur les pavés. Conan fit une grimace satisfaite, son sang barbare enthousiasmé par la puissance de la superbe jument. Un ample manteau de soie cramoisie tombait de ses larges épaules, et sa cotte de mailles de fer argenté miroitait dans la lumière matinale.

— Tu es donc décidé à nous quitter, Conan ? demanda le prince Than, resplendissant dans nouveau costume de satrape de Yaralet.

— Oui ! La garde du satrape est une occupation bien sédentaire, et j'ai faim de cette nouvelle guerre déclenchée par le roi Yildiz contre les tribus montagnardes. Une semaine d'inaction m'a rassasié de paix ! Adieu donc, Than, Atalis !

Il secoua brusquement les rênes, faisant cabrer la jument noire, et sortit au petit galop de la cour du voyant, sous le regard

bienveillant d'Atalis et du prince.

— Bizarre qu'un mercenaire comme Conan accepte un paiement inférieur à celui qu'il aurait pu recevoir, fit observer le nouveau satrape. Je lui ai offert un coffre plein d'or – de quoi assurer sa subsistance sa vie durant. Mais il n'a accepté qu'un petit sac, en plus du cheval qu'il a trouvé sur le champ de bataille, et des armes et des vêtements qu'il a pu y glaner. Trop d'or, a-t-il dit, ne ferait que ralentir sa course.

Atalis haussa les épaules – puis sourit, pointant son doigt vers l'autre extrémité de la cour. Une mince jeune fille brythunienne, à la longue crinière noire et bouclée, apparut dans l'encadrement d'une porte. Elle s'approcha de Conan, qui fit arrêter sa monture et s'inclina pour lui parler. Ils échangèrent quelques mots ; puis, se penchant vers elle, il la saisit par sa taille souple et la hissa devant lui sur la selle. Elle s'y jucha en amazone, les deux bras autour de son cou vigoureux, le visage enfoui contre sa poitrine.

Se retournant sur sa selle, Conan agita un bras musclé, lança un large sourire d'adieu et s'éloigna au galop avec la gracieuse jeune fille qui se serrait contre lui.

Atalis gloussa.

— Certains ne se battent pas que pour de l'or, fit-il remarquer.

La cité des crânes

Conan reste environ deux ans au service de l'armée turanienne ; devenu un cavalier et un archer expérimenté, il parcourt les immenses déserts, les montagnes et les jungles de l'Hyrkania, jusqu'aux lointaines frontières du Khitai. L'un de ces voyages le conduit au fabuleux royaume du Mérou, contrée relativement peu connue, bordée, au sud, par la Vendhya, au nord et à l'ouest, par l'Hyrkania, et à l'est, par le Khitai.

1. Neige rouge.

Hurlant comme des loups, une horde de guerriers trapus et basanés dévala des contreforts des montagnes Talakmas, où les monts rejoignaient les vastes steppes arides de l'Hyrkania, et fondit sur la troupe turanienne. L'attaque eut lieu au coucher du soleil. A l'occident, le ciel ruisselait de bannières écarlates tandis que, vers le sud, le soleil invisible teintait de rouge les sommets enneigés.

Depuis quinze jours, l'escorte turanienne traversait la plaine au petit trot, passant à gué les eaux glacées de la rivière Zaporoska, pénétrant chaque jour davantage au cœur des espaces illimités de l'Orient. Et tout à coup, ce fut l'attaque.

Conan rattrapa au vol le corps du lieutenant Hormaz qui s'affalait de son cheval, une flèche ornée de plumes noires vibrant encore dans sa gorge. Conan déposa le cadavre sur le sol ; puis, proférant un juron, le jeune Cimmérien dégaina son tulwar à large lame et fit demi-tour avec ses camarades pour affronter la charge hurlante. Membre de l'escorte, il chevauchait depuis près d'un mois dans les plaines poussiéreuses de l'Hyrkania. La monotonie du voyage avait depuis longtemps commencé à l'irriter, et son âme barbare attendait maintenant avec impatience que quelque action violente vînt chasser son ennui.

Sa lame rencontra le cimeterre doré du cavalier le plus avancé, et le choc fut si redoutable que l'épée de l'adversaire se brisa près de la garde. Grimaçant comme un tigre, Conan fouetta d'un revers de son arme le ventre du petit soldat aux jambes torses. Hurlant comme une âme damnée sur le sol rougeoyant de l'Enfer, son adversaire s'écroula, agité de soubresauts convulsifs, dans la neige éclaboussée de sang.

Conan vira sur sa selle pour parer de son bouclier un autre coup d'épée. Ayant désarmé son ennemi, il plongea la pointe de son tulwar droit dans le visage jaunâtre qui le fixait narquoisement de ses yeux

bridés, et regarda la face de l'autre se dissoudre en une bouillie de chair lacérée.

Les assaillants chargeaient maintenant en force. Des douzaines de petits hommes bruns, affublés de fantastiques et complexes armures de cuir laqué, garnies d'or et étincelantes de pierreries, fondaient sur eux avec une furie démoniaque. Les arcs vibraient, les lances perçaient, les épées tournoyaient et s'entrechoquaient avec fracas.

Au-delà du cercle de ses attaquants, Conan aperçut son camarade Juma, un gigantesque Noir du Kush, qui combattait à pied, son cheval ayant été tué par une flèche adverse dès le premier assaut. Le Kushite avait perdu son bonnet de fourrure, et son anneau d'or fétiche scintillait à son oreille découverte dans la lumière décroissante ; mais il avait conservé sa lance, avec laquelle il embrocha tour à tour trois des petits assaillants, qu'il désarçonna.

Au-delà de Juma, à la tête de la troupe d'élite du roi Yildiz, le commandant de l'escorte, le prince Ardashir, tonitruait ses ordres du haut de son puissant étalon. Il faisait virevolter son cheval pour se maintenir entre l'ennemi et la litière contenant le fardeau dont il avait la charge : la fille de Yildiz, Zosara. La troupe escortait la princesse à ses noces avec Kujula, grand khan des nomades kuigar.

Conan vit le prince Ardashir porter les mains sur sa pelisse à la hauteur de la poitrine. Apparue comme par magie, une flèche noire avait jailli tout à coup de son gorgerin incrusté. Le prince ouvrit la bouche puis, aussi raide qu'une statue, s'effondra du haut de sa monture, tandis que son casque à crête, rehaussé de pierreries, roulait dans la neige souillée de sang.

Après cet incident, Conan devint trop occupé pour remarquer autre chose que les ennemis qui le chargeaient en hurlant. Bien qu'à peine parvenu à l'âge adulte, le Cimmérien dépassait les six pieds de plusieurs pouces. Les attaquants basanés paraissaient des nains à côté de son grand corps élancé. Le cercle grognant et jappant qu'ils formaient autour de lui ressemblait à une meute de chiens cherchant à abattre un tigre royal.

La bataille tourbillonnait au flanc de la montagne comme des feuilles mortes emportées par les vents automnaux. Les chevaux piaffaient, se cabraient, hennissaient ; les hommes s'écharpaient, juraient, criaient. Çà et là, une paire de combattants privés de montures continuaient de se battre à pied. Des corps d'hommes et de chevaux gisaient dans la boue, barattée comme du beurre, et dans la neige piétinée.

Conan, les yeux embués de fureur sanguinaire, cinglait comme un forcené à grands coups de tulwar. Il eût préféré une épée à lame droite, du type occidental auquel il était plus habitué. Néanmoins, dès les premiers instants de la bataille, il avait, avec cette arme peu

familière, déchaîné sa furie en un carnage écarlate. Dans sa main tournoyante, l'acier miroitant, effilé comme un rasoir, tissait autour de lui une toile de mort scintillante. Dans cette toile ne s'aventurèrent pas moins de neuf petits hommes olivâtres vêtus de cuir laqué, qui tombèrent, éventrés ou décapités, de leurs poneys à longs poils. Tout en combattant, le jeune et robuste Cimmérien faisait retentir une sauvage mélopée guerrière de son peuple primitif ; mais il ne tarda pas à se rendre compte qu'il lui fallait épargner chaque parcelle de son souffle, car la bataille se faisait de plus en plus intense.

Sept mois seulement auparavant, Conan avait été le seul survivant de la fatale expédition punitive lancée par le roi Yildiz contre le satrape rebelle du Turan du Nord, Munthassem Khan. Recourant à la magie noire, le satrape avait anéanti les troupes envoyées contre lui. Il avait (ou croyait avoir) balayé l'armée adverse depuis son noble général, Bakra d'Akif, jusqu'au plus humble fantassin. Seul, le jeune Conan avait survécu, et il avait pénétré dans la ville de Yaralet, écrasée sous le joug dément du satrape ensorcelé, pour apporter à Munthassem Khan un atroce trépas.

Revenu triomphalement à la grande capitale du Turan, Aghrapur, Conan reçut en récompense une place dans cette garde d'honneur. Il lui fallut d'abord endurer les quolibets de ses compagnons à cause de sa maladresse à cheval et de son piètre talent d'archer. Mais les railleries cessèrent rapidement, car les autres gardes apprirent à éviter de provoquer les énormes poings de Conan, et l'adresse de celui-ci à cheval et au tir s'améliora avec la pratique.

Conan commençait à présent à se demander si cette expédition méritait vraiment le nom de récompense. Le léger bouclier de cuir qu'il portait sur son bras gauche était réduit à une masse informe ; il s'en débarrassa. Une flèche atteignit son cheval à la croupe. La bête poussa un cri, baissa la tête et rua, fouettant l'air de ses talons. Conan fut projeté en avant, le cheval prit la fuite et disparut.

Assommé et meurtri, le Cimmérien se remit péniblement sur ses jambes et continua de se battre à pied. Les cimeterres ennemis lui arrachèrent son manteau, taillèrent des ouvertures dans les mailles de son haubert et fendirent son justaucorps de cuir, faisant gicler le sang d'une douzaine de petites blessures superficielles.

Il continuait pourtant de se battre, un rictus sans joie découvrait ses dents, ses yeux brûlaient de leur bleu volcanique dans son visage rouge et congestionné, encadré par sa crinière noire taillée au carré. Ses compagnons furent fauchés un à un, jusqu'au dernier, et Conan et le gigantesque Noir, Juma, demeurèrent seuls, dos à dos. Le Kushite poussait des hurlements inarticulés en faisant tournoyer comme un gourdin le tronçon restant de sa lance brisée.

Il sembla alors à Conan qu'un marteau sortait de la brume rouge

de folie furieuse qui obscurcissait son cerveau : une lourde massue venait de s'abattre sur le côté de sa tête, cabossant et fendant le heaume pointu dont le métal s'enfonça dans sa tempe. Ses genoux se raidirent et cédèrent. La dernière chose qu'il entendit fut le cri strident et éperdu de la princesse, lorsque des soldats trapus et grimaçants l'arrachèrent du palanquin voilé pour la précipiter dans la neige rouge qui barbouillait la pente. Puis, tombant face contre terre, il perdit connaissance.

2. La cuvette des dieux.

Mille diables rouges martelaient le crâne de Conan à coups de maillets incandescents, et sa tête résonnait à chaque mouvement comme une enclume que l'on frappe. Lorsqu'il émergea, lentement et douloureusement, de la nuit de son inconscience, Conan se retrouva ballottant sur la puissante épaule de son camarade Juma, qui sourit de le voir éveillé et l'aida à se mettre debout. Bien que sa tête le fit abominablement souffrir, Conan se sentit assez fort pour se tenir sur ses jambes. Il regarda autour de lui d'un air inquisiteur.

Lui, Juma et la jeune Zosara étaient les seuls survivants. Le reste de l'expédition (y compris la servante de Zosara, tuée par une flèche) n'était bon qu'à servir de pâture aux loups gris et décharnés de la steppe hyrkanienne. Ils se trouvaient sur le versant septentrional des Talakmas, à plusieurs milles au sud de l'emplacement de la bataille. Ils étaient entourés de soldats trapus et basanés, vêtus de cuir laqué, dont plusieurs portaient des pansements. Conan constata que ses poignets étaient pris dans de solides menottes, liées par de lourdes chaînes de fer. La princesse, en manteau et pantalon de soie, était elle aussi enchaînée ; mais les fers qui l'entravaient étaient beaucoup plus légers et semblaient faits d'argent massif.

Juma, également chargé de chaînes, était le principal point de mire de leurs gardiens. Attroupés autour du Kushite, ils tâtaient sa peau, puis regardaient leurs doigts pour voir si sa couleur avait déteint. L'un d'eux alla même jusqu'à humecter un morceau d'étoffe dans une plaque de neige, pour la frotter contre le dos de la main de Juma, Ce dernier fit un large sourire et gloussa.

— Ils n'ont sans doute jamais vu quelqu'un comme moi, dit-il à Conan.

L'officier qui commandait les vainqueurs donna brusquement un ordre. Ses hommes enfourchèrent leurs selles. La princesse fut rechargée sur sa litière. A Conan et à Juma, le commandant dit, dans un hyrkanien approximatif :

— Vous deux, marcher !

Et ils se mirent en route, fréquemment aiguillonnés entre les épaules par les lances des Asweri (tel était le nom des vainqueurs). La litière de la princesse oscillait entre ses deux chevaux au milieu de la colonne. Conan remarqua que le commandant de la troupe asweri traitait Zosara avec respect ; elle n'avait apparemment subi aucun préjudice corporel. Ce chef paraissait n'en vouloir aucunement à Conan et à Juma pour les hommes qu'il avait perdus par leur faute, pour la mort et les blessures qu'ils avaient causées.

— Vous, fichus bons soldats ! fit-il avec une grimace.

Par contre, il ne laissait à ses prisonniers aucune chance de s'évader ni de ralentir la progression du groupe en se laissant distancer. On les fit marcher à vive allure, depuis avant l'aube jusqu'après le coucher du soleil, et toute pause de leur part était sanctionnée par l'aiguillon d'une lance. Conan serra les mâchoires et obéit, pour le moment.

Ils suivirent deux jours une piste en lacet qui coupait la chaîne de montagnes en son milieu. Ils traversèrent des défilés où il leur fallut se frayer une voie dans la neige profonde, qui n'avait pas fondu depuis l'hiver précédent. Le souffle manquait à cause de l'altitude, et de subites tempêtes fouettaient leurs vêtements en loques, mordaient leurs visages de flocons et de grêlons. Juma claquait des dents. Le Noir endurait le froid beaucoup plus difficilement que Conan, qui avait grandi dans un climat nordique.

Ils atteignirent enfin le versant sud des Talakmas, et leur regard embrassa une vue extraordinaire : une immense vallée verte qui descendait en pente douce à leurs pieds. Sous eux, de petits nuages voletaient au-dessus d'une vaste jungle dense et verte, au milieu de laquelle un large lac (ou une mer intérieure) reflétait le pur azur du ciel lumineux.

Par-delà cette étendue d'eau, le vert s'étendait à perte de vue, se fondant en une lointaine vapeur pourpre. Et au-dessus de cette vapeur, blancs et déchiquetés, découpant leurs formes rudes contre le bleu du ciel, s'élevaient les pics des grandes Himélias, à des centaines de milles vers le sud. La fantastique vallée était encerclée, au nord par le vaste croissant des Talakmas et, au sud, par les Himélias. Conan demanda à l'officier :

— Quelle est cette vallée ?

— Mérou, dit le chef. Certains l'appellent « cuvette des dieux ».

— Allons-nous y descendre ?

— Oui. Toi aller à grande ville, Shamballah.

— Et après ?

— Cela décidera *rimpoche,* roi divin.

— Qui est-ce ?

— Jalung Thongpa, Terreur des Hommes et Ombre du Ciel. Toi avancer maintenant, chien à peau blanche. Pas de temps pour paroles.

Conan émit un grognement guttural en se sentant éperonné par la pointe d'une lance, et fit silencieusement le vœu d'apprendre un jour à ce roi divin le sens de la terreur. Il se demandait si la divinité de ce monarque l'immunisait contre un pied d'acier planté dans les entrailles... Mais cet heureux instant appartenait encore au futur.

Ils se mirent à descendre dans l'étonnante dépression. L'air se radoucit ; la végétation devint plus dense. A la fin de la journée, ils marchaient à pas lents dans une jungle fumante, une étouffante forêt marécageuse dont les masses opaques, d'un vert sombre, interrompues par les grappes chatoyantes des arbres en fleurs, surplombaient la route. Des oiseaux aux vives couleurs chantaient dans les arbres. Des insectes bourdonnaient et piquaient. Serpents et lézards s'enfuyaient en rampant à l'approche du groupe.

C'était le premier contact de Conan avec une jungle tropicale, et cela ne lui plaisait pas. Les insectes le tourmentaient, et la sueur ruisselait sur son corps. Juma, par contre, s'étirait en grimaçant de plaisir pour emplir ses énormes poumons.

— C'est comme chez moi, dit-il.

Conan perdit l'usage de la parole, sidéré par le stupéfiant paysage de cette jungle verdoyante, pleine de vapeur marécageuse. Il parvenait presque à croire que cette immense vallée du Mérou était bien la demeure des dieux, depuis l'aube des temps. Il n'avait jamais vu d'arbres aussi prodigieux que ces cycas et ces séquoias gigantesques, qui dressaient leurs cimes vers les cieux brumeux. Il se demandait comment une jungle tropicale telle que celle-ci pouvait être entourée de montagnes coiffées de neiges éternelles.

A un moment, un énorme tigre fit silencieusement son apparition sur le sentier, devant eux – un monstre de neuf pieds de long, avec des crocs comme des poignards. La princesse Zosara, qui regardait de sa litière, poussa un petit cri. Un mouvement rapide se propagea parmi les Asweri, qui apprêtèrent leurs armes dans un bruissement de harnois. Le tigre, jugeant de toute évidence que le groupe était trop fort pour lui, disparut dans les fourrés aussi silencieusement qu'il en était sorti.

Plus tard, la terre trembla sous une lourde cavalcade. Avec un ronflement sonore, une bête énorme émergea des buissons de rhododendrons et fit gronder le chemin sous sa foulée. Gris et arrondi comme un rocher des montagnes, l'animal ressemblait à un colossal cochon, au cuir épais et strié. Sur son groin se dressait une grosse corne émoussée incurvée, d'un pied de long. La bête fit halte, regarda stupidement les cavaliers de ses ternes petits yeux porcins puis, avec un autre ronflement, elle s'enfonça de toute sa masse dans les fourrés.

— Nez-cornu, dit Juma. Nous en avons dans le Kush.

La jungle déboucha enfin sur les rives du grand lac bleu que Conan avait aperçu d'en haut. Ils suivirent quelque temps la courbe de cette étendue d'eau inconnue, que les Asweri nommaient *Sumeru Tso*. Enfin, une baie dans cette mer leur permit d'entrevoir les murs, les coupoles et les tours d'une ville de pierre rose foncé, qui se dressait parmi les champs et les rizières entre la jungle et la mer.

— Shamballah ! s'écria le commandant des Asweri.

Avec un ensemble parfait, leurs vainqueurs mirent pied à terre, s'agenouillèrent et touchèrent du front la terre humide, tandis que Conan et Juma échangeaient un regard intrigué.

— Ici vivent dieux ! dit le chef. Vous marcher vite, maintenant. Si vous retarder nous, eux dépecer nous vivants. Vite !

3. La Cité des Crânes.

La porte de la ville, taillée dans du bronze enduit du vert-de-gris des âges, était sculptée en forme d'un énorme crâne humain surmonté de deux cornes. Des fenêtres carrées, barricadées, au-dessus du portail, formaient les orbites du crâne, tandis qu'au-dessous d'elles la grille de la herse grimaçait vers les nouveaux arrivants comme des dents sortant de mâchoires décharnées. Le premier du groupe des petits soldats souffla dans sa trompette de bronze en spirale, et la herse se leva. Ils pénétrèrent dans la ville inconnue.

Tout y était taillé et sculpté dans une pierre d'un rose sombre. L'architecture compliquée, encombrée de statues et de frises, grouillait de démons, monstres et autres dieux armés jusqu'aux dents. Des visages monumentaux, en pierre rouge, toisaient les passants du haut des tours, dont les gradins s'effilaient vers le ciel.

Partout où se portait son regard, Conan apercevait des crânes humains sculptés dans la pierre. Ils se nichaient dans les linteaux des portes. Ils pendaient à des chaînes d'or au cou bistré des Méruviens, dont le seul autre vêtement, tant pour les hommes que pour les femmes, était une courte jupette. Ils figuraient en saillie sur les boucliers des gardes, à la porte de la ville, et ornaient le devant de leurs casques de bronze.

La petite troupe poursuivit son chemin à travers les larges avenues bien conçues de cette ville extraordinaire. Les Méruviens à demi nus s'écartaient de leur passage, jetant des coups d'œil curieux aux deux robustes prisonniers et à la litière contenant la princesse. Parmi la foule des citadins aux torses dénudés évoluaient, telles des ombres pourpres, des prêtres aux crânes rasés, enveloppés de la tête

aux pieds dans de volumineux vêtements de légère étoffe rouge.

Entouré de bosquets couverts de fleurs de pourpre, d'azur et d'or, le palais du roi divin se dressait devant eux. L'édifice consistait en un cône (ou flèche) gigantesque, qui s'élevait en pointe à partir d'une massive base circulaire. Entièrement faite de pierre rouge, la tour ronde, en spirale, ressemblait à quelque étrange coquillage conique. Chaque pierre de la spirale était ornée d'un crâne humain gravé. Le palais donnait ainsi l'impression d'un formidable entassement de têtes de morts. Zosara ne put guère réprimer un frisson à la vue de cette sinistre ornementation, et Conan, lui-même, serra sombrement les mâchoires.

Ils franchirent une autre porte-crâne, traversèrent d'immenses salles aux murs de pierre massifs et parvinrent dans la salle du trône du roi divin. Les Asweri, salis par le voyage, demeurèrent à l'arrière-plan, tandis qu'une paire de gardes dorés, armés chacun d'une hallebarde ornementée, saisirent les trois prisonniers par les bras pour les mener jusqu'au trône.

Ce dernier, juché sur un socle de marbre noir, était taillé dans un énorme bloc de jade pâle, travaillé pour figurer des enfilades de crânes s'entrelaçant en boucles prodigieuses. Sur ce siège de mort d'un vert-blanc trônait le monarque demi-dieu, qui avait fait venir les prisonniers dans ce monde inconnu.

En dépit du sérieux de la situation, Conan ne put réprimer un sourire. Car le rimpoche Jalung Thongpa était très petit et gros, avec des jambes arquées et rabougries qui atteignaient tout juste le sol. Son énorme ventre était ceint d'une écharpe de brocart d'or rutilante de pierreries. Ses bras nus, gonflés de graisse flasque, étaient enserrés d'une douzaine de bracelets d'or, et des bagues précieuses scintillaient à ses doigts boudinés.

La tête chauve qui dodelinait au-dessus de ce corps difforme, d'une laideur notoire, était agrémentée de fanons tremblotants, de lèvres pendantes et de dents mal plantées et jaunies. Elle était surmontée d'un casque (ou couronne) pointu, en or massif, étincelant de rubis, dont le poids semblait faire ployer son porteur.

Observant plus attentivement le roi divin, Conan constata que Jalung Thongpa présentait une singulière malformation. Les deux côtés de son visage n'étaient pas symétriques : l'un pendait sur les os et portait un œil terne et voilé, tandis que l'autre œil brillait d'une intelligence mauvaise.

Le bon œil du rimpoche fixait maintenant Zosara sans prêter la moindre attention aux deux gigantesques soldats qui l'accompagnaient. A côté du trône se tenait un homme grand et mince, vêtu du costume écarlate des prêtres méruviens. Sous son crâne rasé, des yeux d'un vert froid regardaient la scène avec un glacial mépris.

Le roi divin s'adressa à lui d'une petite voix aiguë. Rassemblant les quelques mots de méruvien qu'il avait grappillés au contact des Asweri, Conan parvint à déduire que le grand prêtre était le premier sorcier du roi, le grand shaman, Tanzong Tengri.

Des bribes saisies au cours de la conversation qui s'ensuivit, d'autre part, Conan devina que, grâce à sa magie, le shaman avait vu s'approcher la troupe qui escortait la princesse Zosara jusqu'à son promis kuigar, et avait fait part de sa vision au roi divin. Plein d'un désir tout humain pour la mince jeune fille turanienne, Jalung Thongpa avait envoyé la troupe de ses cavaliers asweri pour s'en emparer et la conduire à son sérail.

C'était tout ce que Conan désirait savoir. Sept jours durant, depuis sa capture, il avait été poussé, éperonné et harcelé. Cette marche interminable lui avait mis les pieds en sang, et sa colère était sur le point d'exploser.

Les deux gardes dont il était flanqué baissaient respectueusement les yeux devant le trône, concentrant toute leur attention sur le rimpoche, dont pouvait à tout instant émaner un ordre. Conan soupesa doucement les chaînes qui serraient ses poignets. Elles étaient trop grosses pour qu'il pût les briser à la seule force de ses bras ; il avait essayé de le faire, mais en vain, pendant les premiers jours de sa captivité.

Sans bruit, il rapprocha ses poignets l'un de l'autre, de sorte que la chaîne pendît vers le sol en formant une boucle d'un pied. Puis, pivotant sur lui-même, il passa brusquement les bras par-dessus la tête du garde qui se trouvait à sa gauche. La chaîne pendante, balancée comme un fouet, frappa le garde en plein visage et l'envoya vaciller en arrière, le sang coulant abondamment de son nez cassé.

Au premier mouvement brusque de Conan, l'autre garde avait fait demi-tour et s'était mis en garde. Conan happa la pointe de l'arme avec le ballant de la chaîne et fit sauter le manche hors de la main du garde.

La chaîne frappa un autre garde, qui recula en chancelant, serrant les mains contre le magma sanglant de sa bouche et crachant une dent brisée. Les pieds de Conan étaient enchaînés trop près l'un de l'autre pour lui permettre de marcher normalement. Mais à pieds joints, comme une grenouille, il atteignit l'estrade en deux bonds grotesques et enserra de ses mains le gros cou du petit roi divin larmoyant, tassé sur sa pile de crânes. Le bon œil du rimpoche roulait de terreur, et son visage noircissait à mesure que les pouces de Conan pressaient contre sa trachée.

Gardes et nobles en émoi criaient de panique ou demeuraient figés sur place, terrifiés par cet étrange géant qui osait porter les mains sur leur divinité.

— Un pas dans ma direction, et je fais sortir de ce gros crapaud ce qui lui reste de vie ! gronda Conan.

Seul de tous les Méruviens présents, le grand shaman n'avait manifesté ni frayeur ni surprise lorsque le jeune homme déguenillé avait explosé en un tourbillon furieux. Dans un hyrkanien impeccable, il demanda :

— Que désires-tu, barbare ?

— Libérez la jeune fille et le Noir ! Donnez-nous des chevaux, et nous quitterons à jamais votre vallée maudite. Refusez – ou essayez de nous tromper –, et je réduis votre petit roi en bouillie !

Le shaman hocha sa tête de mort. Ses yeux verts avaient la froideur de la glace dans le masque de son visage tendu de peau jaune safran. D'un geste impérieux, il leva son bâton d'ébène sculpté.

— Libérez la princesse Zosara et le prisonnier noir, ordonna-t-il calmement.

Des serviteurs pâles, aux yeux effrayés, se mirent en branle à son commandement. Juma se frotta les poignets en grognant. A son côté, la princesse frissonnait. Conan repoussa devant lui le corps flasque du roi et descendit de l'estrade.

— Conan ! hurla Juma. Prends garde !

Conan fit volte-face, mais trop tard. A l'instant où il s'était avancé vers le bord de l'estrade, le grand shaman était passé à l'action. Preste comme un cobra qui attaque, son bâton d'ébène effleura légèrement l'épaule de Conan à l'endroit où sa peau nue apparaissait à travers les déchirures de ses vêtements en haillons. Le coup que Conan retourna à son antagoniste ne fut qu'ébauché. L'engourdissement se répandit dans son corps, comme un venin inoculé par un dard de reptile. Son esprit s'obscurcit ; sa tête alourdie tomba sur sa poitrine. Mollement, il s'effondra. Le petit roi divin à demi étranglé s'arracha à son étreinte.

Le dernier son que perçut Conan fut le hurlement tonitruant du Noir submergé par un essaim grouillant de corps bruns.

4. Le vaisseau de sang.

L'atmosphère était chaude et nauséabonde. L'air mort et vicié du cachot sentait le renfermé. Les corps humains entassés exhalaient une odeur rance de transpiration. Une vingtaine d'hommes nus étaient serrés dans un trou immonde, entourés de tous les côtés par des blocs de pierre de plusieurs tonnes. Beaucoup d'entre eux étaient de petits Méruviens à la peau brune qui gisaient, vautrés, indifférents et apathiques. Il y avait là une poignée des petits soldats trapus, aux

yeux bridés, gardiens de la vallée sacrée, les Asweri. Il y avait deux Hyrkaniens au nez aquilin. Et il y avait Conan le Cimmérien et son gigantesque camarade noir, Juma. Lorsque le bâton du grand shaman l'avait plongé dans l'inconscience et que les soldats avaient, par leur nombre, eu raison du grand Juma, le rimpoche en furie avait ordonné qu'ils expiassent leur crime par le châtiment suprême.

A Shamballah, toutefois, le châtiment suprême n'était pas la mort qui, selon les croyances méruviennes, libérait simplement l'âme pour sa prochaine réincarnation. La servitude était considérée comme pire, puisqu'elle privait l'homme de son humanité, de son individualité. Ils furent donc sommairement condamnés à l'esclavage.

A cette idée, Conan fit entendre un grognement guttural, et ses yeux luisirent comme des braises dans son visage bronzé, à travers la tignasse ébouriffée de sa crinière noire et hirsute. Enchaîné près de lui, Juma gloussa en sentant la frustration de Conan. Celui-ci lança à son compagnon un regard courroucé : il était quelquefois irrité par l'invincible bonne humeur de Juma. Pour un Cimmérien, né libre, l'esclavage était assurément un châtiment intolérable. Par contre, pour le Kushite, la servitude n'avait rien de nouveau. Des voleurs d'esclaves l'avaient arraché, tout enfant, aux bras de sa mère et l'avaient transporté des jungles étouffantes du Kush jusqu'aux marchés d'esclaves du Shem. Il avait d'abord travaillé quelque temps comme manœuvre agricole dans une ferme shémite ; puis, lorsque ses muscles avaient commencé à se développer, il avait été vendu aux arènes d'Argos comme apprenti gladiateur.

Ayant triomphé aux jeux organisés en l'honneur de la victoire du roi Milo d'Argos sur le roi Ferdrugo de Zingara, Juma fut affranchi. Pendant un temps, il vécut de rapine et de petits travaux dans divers pays hyboriens. Puis, il prit le chemin de l'est et parvint au Turan, où sa carrure athlétique et son adresse à la lutte lui valurent une place de mercenaire dans l'armée du roi Yildiz.

C'est là qu'il avait rencontré le jeune Conan, avec lequel il s'était tout de suite lié d'amitié. Ils étaient par la taille, les deux plus grands des troupes mercenaires, et tous deux venaient de lointains pays, du bout du monde ; ils étaient les uniques représentants de leurs races respectives parmi les Turaniens. Leur camaraderie les avait maintenant entraînés jusqu'aux fosses à esclaves de Shamballah et ne tarderait plus à les conduire à la suprême indignité de la vente aux enchères. Ils seraient là, debout, nus dans le soleil aveuglant, palpés sous toutes les coutures par les acheteurs éventuels, tandis que le marchand d'esclaves ferait en beuglant l'éloge de leur force.

Les jours se traînèrent lentement, tels des serpents tirant péniblement leur queue dans la poussière. Conan, Juma et les autres

passaient alternativement du sommeil à la veille, pour recevoir des bols en bois parcimonieusement remplis de riz par leurs surveillants. Les longues journées étaient employées à somnoler par à-coups ou à se quereller sans hargne.

Conan était curieux d'en savoir davantage sur ces Méruviens car, au cours de tous ses voyages, il n'avait jamais rencontré d'individus similaires. Ils vivaient ici, dans cette étrange vallée, comme l'avaient fait de tout temps leurs ancêtres. Ils n'avaient, ni ne voulaient avoir, aucun contact avec le monde extérieur.

Conan se lia d'amitié avec un Méruvien nomme Tashudang, qui lui apprit quelques mots de leur langage chantonnant. Lorsqu'il demanda pourquoi il qualifiait leur roi de divin, Tashudang répondit que le monarque vivait depuis dix mille ans, son esprit renaissant dans un corps différent après chaque séjour dans une enveloppe mortelle. Ceci laissa Conan sceptique, car il connaissait le genre de mensonges que les rois des autres pays répandaient sur leur propre compte. Mais il garda prudemment son opinion pour lui. Lorsque Tashudang se plaignit sans violence, et avec résignation, de l'oppression du roi et de ses shamans, Conan demanda :

— Pourquoi toi et tes amis ne vous unissez-vous pas pour jeter toute la clique dans le Suméru Tso, et prendre le pouvoir vous-mêmes ? C'est ce que nous ferions dans mon pays si quelqu'un essayait de nous tyranniser.

Tashudang eut l'air profondément choqué.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, étranger ! Il y a plusieurs siècles, nous disent les prêtres, cette région était beaucoup plus élevée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Elle s'étendait des cimes des Himélias à celles des Talakmas, formant un vaste et haut plateau couvert de neige et fouetté par les vents glacés. On l'appelait le Toit du Monde.

» Et puis un beau jour, Yama, le roi des démons, décida de créer cette vallée pour que nous, son peuple élu, y vivions. Grâce à un puissant sortilège, il fit s'enfoncer le plateau. Le sol trembla en grondant comme dix mille tonnerres, des roches en fusion jaillirent de fissures dans la terre, des montagnes s'effondrèrent et des forêts s'enflammèrent. Lorsque ce fut fini, la terre entre les montagnes était telle que tu la vois. La région étant devenue basse, le climat se réchauffa, et la flore et la faune des pays chauds vinrent y demeurer. Yama créa alors les premiers Méruviens et les plaça dans la vallée, pour qu'ils y vécussent à jamais. Et il chargea les shamans de diriger et d'éclairer le peuple.

» Quelquefois, les shamans oublient leurs devoirs et nous oppriment, comme s'ils n'étaient que de vulgaires rapaces. Mais l'autorité de Yama, qui nous commande d'obéir aux shamans, est encore tout à fait respectée. Si nous la défions, le pouvoir magique de

Yama sera anéanti, et ce pays s'élèvera de nouveau jusqu'aux cimes des montagnes pour redevenir un désert glacé. Ainsi, même s'ils nous trompent, nous n'osons pas nous révolter contre les shamans.

— Enfin, dit Conan, si ce dégoûtant petit crapaud correspond à l'idée que tu te fais d'un dieu...

— Oh, non ! dit Tashudang, ses yeux terrifiés brillant d'un éclat blanc dans la pénombre. Ne dis pas cela ! Il est le fils unique du grand dieu Yama en personne. Et lorsqu'il appelle son père, le dieu *vient* !

Sur ce, Tashudang enfouit son visage dans ses mains, et Conan ne put plus rien en tirer ce jour-là.

Les Méruviens étaient un peuple étrange. Une bizarre lassitude spirituelle, une sorte de fatalisme somnolent leur ordonnait de se plier devant tout ce qui se présentait à eux comme une apparition prédestinée de leurs dieux cruels et énigmatiques. Toute résistance à leur destin, croyaient-ils, serait punie, sinon immédiatement, du moins au cours de leur prochaine incarnation.

Il n'était pas facile de leur extorquer des renseignements, mais le jeune Cimmérien s'y appliqua avec zèle. D'une part, cela aidait à faire passer les journées interminables. De l'autre, il n'avait pas l'intention de demeurer longtemps en servitude, et chaque parcelle d'information qu'il parvenait à réunir sur ce royaume caché et son peuple étrange serait utile lorsque lui et Juma viendraient à s'évader. Enfin, il savait combien il est important, lorsque l'on voyage en pays inconnu, de maîtriser au moins quelques mots de la langue locale. Bien qu'il ne fût pas du tout porté sur l'étude, Conan apprenait les langues avec facilité. Il en avait déjà utilisé plusieurs et pouvait même lire et écrire un peu dans certaines d'entre elles.

Enfin arriva le jour fatal où les surveillants vêtus de cuir noir déambulèrent parmi les esclaves en faisant claquer lourdement leurs fouets, et firent sortir le troupeau dont ils avaient la garde.

— Maintenant, railla l'un d'eux, nous allons voir quels prix les princes de la Terre Sacrée voudront bien payer pour vos vilaines carcasses, porcs étrangers !

Et son fouet imprima une longue zébrure sur le dos de Conan.

Le soleil brûlant frappait les épaules de Conan comme des fouets de feu. Après être resté si longtemps dans l'obscurité, il était ébloui par la lumière du jour. Après la vente aux enchères, on le fit grimper sur l'appontement d'une grande galère, amarrée aux longs quais de pierre de Shamballah. Il loucha vers le soleil et grogna un juron à mi-voix. C'était donc là le châtiment auquel on l'avait condamné : trimer sur les rames jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Descendez dans la cale, chiens ! cracha le surveillant du navire, flanquant une taloche à Conan du revers de la main. Seuls les

enfants de Yama sont autorisés à marcher sur le pont !

Sans réfléchir, le jeune Cimmérien entra brusquement en action. Il lança son poing fermé dans le ventre protubérant du gros surveillant. Tandis que les poumons de ce dernier se vidaient en sifflant, Conan fit suivre son coup d'un deuxième en pleine mâchoire, qui allongea raide le marin sur le pont. Derrière lui, dans le rang, Juma hurlait de joie et se démenait pour le rejoindre et le soutenir.

Le commandant de la garde du navire glapit un ordre. En un éclair, une douzaine de lances furent braquées sur Conan par de petits marins méruviens nerveux. Le Cimmérien se tenait au centre de leur cercle, un grondement menaçant montant à ses lèvres. Mais il finit par contenir sa rage, sachant que tout mouvement serait instantanément puni de mort.

Un seau d'eau fut nécessaire pour ramener à lui le surveillant. Il se mit laborieusement sur ses pieds, soufflant comme un phoque, l'eau dégoulinant de son visage tuméfié sur les poils rares de sa barbe noire. Il fixa sur Conan un regard étincelant de fureur démente, qui reprit bientôt l'éclat froid d'un venin glacé.

L'officier commença d'émettre un ordre à l'attention des marins :

— Tuez-le…

Mais le surveillant l'interrompit :

— Ne le tuez pas. La mort serait trop douce pour ce chien. Je l'obligerai à m'implorer de le délivrer de son malheur. J'en ai plus qu'assez de lui.

— Bien, Gorthangpo, dit l'officier.

Le surveillant parcourut des yeux la fosse des rameurs, rencontrant ceux d'une centaine d'hommes bruns et nus. Ils étaient maigres et affamés, et leurs dos voûtés portaient les cicatrices zébrées d'un millier de coups de fouet. Sur chaque côté, le navire était muni d'une simple rangée de longues rames. Certaines d'entre elles étaient maniées par deux rameurs, d'autres par trois, selon la taille et la force des esclaves. Le surveillant montra du doigt une rame dans le parc, à laquelle étaient enchaînés trois vieux hommes squelettiques aux cheveux gris.

— Enchaînez-le à cette rame, là-bas ! Ces cadavres ambulants sont au bout de leur course ; ils ne nous sont plus d'aucune utilité. Débarrassez-en la rame. Ce jeune étranger a besoin de se dégourdir un peu les bras ; nous lui donnerons toute la place qu'il voudra. Et s'il ne suit pas la cadence, je lui tailladerai le dos jusqu'à l'os !

Sous le regard imperturbable de Conan, les marins ouvrirent les menottes qui reliaient les chaînes des poignets des trois vieillards à des anneaux sur la rame. Les vieux hommes hurlèrent de terreur lorsque des bras musculeux les jetèrent par-dessus bord. Ils touchèrent l'eau avec un grand bruit et coulèrent sans laisser d'autre trace que les

bulles qui vinrent une à une éclater à la surface.

Conan fut enchaîné à la rame à leur place. Il devait accomplir le travail de ses trois prédécesseurs réunis. Tandis qu'on l'attachait au banc crasseux, le surveillant fixait sur lui un œil mauvais.

— Nous allons voir si tu prends goût à la rame, mon garçon. Tu rameras et rameras encore jusqu'à ce que tu croies que ton dos se brise, et alors tu continueras à ramer. Et chaque fois que tu ralentiras ou que tu perdras la cadence, je te rappellerai à l'ordre, comme ceci !

Son bras s'abattit ; le fouet déroula sa lanière vers le ciel et vint cingler en sifflant les épaules de Conan. Il perçut une douleur cuisante comme celle d'une tige de fer chauffée à blanc. Mais il ne poussa pas un cri, ne bougea pas un muscle. Il semblait n'avoir rien senti, tant était tenace le fer de sa volonté.

Le surveillant grogna, et le fouet claqua de nouveau. Cette fois, un muscle frémit au coin de la bouche dure de Conan, mais ses yeux demeurèrent fixés devant lui avec l'impassibilité du roc. Un troisième coup de fouet, puis un quatrième. La sueur perlait sur le front du Cimmérien ; elle coulait dans ses yeux, piquante et brûlante, tandis que du sang rouge ruisselait dans son dos. Mais il ne montra aucun signe de douleur.

Il entendit derrière lui Juma murmurer :

— Courage !

Quelqu'un appela alors de l'arrière-pont ; le capitaine voulait lever les amarres. Le surveillant renonça, à regret, au plaisir de fouetter au sang le dos du Cimmérien.

Les marins larguèrent les cordages qui amarraient le navire au quai, et l'éloignèrent du bord avec des gaffes. En arrière des bancs des rameurs, mais au même niveau, à l'ombre de la coursive qui surplombait leur tête, se trouvait un Méruvien nu, assis derrière un énorme tambour. Lorsque le navire eut quitté le quai, le batteur leva un maillet de bois et se mit à en frapper le tambour. A chaque battement, les esclaves se penchaient en avant, se soulevaient sur leurs pieds, levaient les rames, s'inclinaient en arrière jusqu'à ce que leur poids les ramenât sur les bancs ; puis, abaissaient les rames, les poussaient en avant et recommençaient. Conan saisit bientôt le rythme, de même que Juma, enchaîné à la rame derrière lui.

Conan n'avait jamais été sur un navire auparavant. Tandis qu'il tirait sur sa rame, ses yeux rapides observaient autour de lui les esclaves indifférents, aux yeux mornes, au dos zébré par le fouet, qui peinaient sur les bancs crasseux dans l'odeur fétide de leurs propres excréments. Le parc où trimaient les rameurs était surbaissé dans la galère. La *lisse* n'était qu'à quelques pieds au-dessus de l'eau. Elle était plus haute à la proue, où dormait l'équipage, et à la poupe sculptée et dorée, où les officiers tenaient leurs quartiers. Un seul mât se dressait

au milieu du navire. L'unique vergue triangulaire ainsi que la voile roulée étaient fixées le long de la coursive, au-dessus de la fosse des rameurs.

Lorsque le navire eut quitté le port, les marins défirent les liens qui attachaient la voile et sa vergue à la coursive, et hissèrent la voile, tirant sur la drisse en grognant un chant de manœuvre. La vergue s'éleva par saccades, de quelques pouces à la fois. Et tandis qu'elle montait, la voile rayée de pourpre et d'or se déroula en claquant à grand bruit. Comme il soufflait un bon vent grand largue, on laissa les rameurs se reposer, et la voile prit le relais.

Conan remarqua que toute la galère avait été bâtie dans un bois qui, soit par nature, soit par teinture, était d'un rouge sombre. Regardant autour de lui, les yeux mi-clos sous les rayons du soleil, il songea que le navire semblait avoir été trempé dans du sang. Soudain, le fouet claqua au-dessus de sa tète et le surveillant lui cria du haut de la coursive :

— A présent, au travail, espèce de porc paresseux !

Le fouet marqua de nouveau ses épaules. C'est bien un navire de sang, pensa-t-il en lui-même, de sang d'esclaves.

5. Lune de bandit.

Sept jours durant, Conan et Juma suèrent derrière les lourdes rames de la galère rouge qui longeait péniblement les rives du Suméru Tso, faisant escale tour à tour dans chacune des sept villes sacrées du Mérou : Shondakor, Thogara, Auzakia, Issedon, Paliana, Throana, pour revenir enfin à Shamballah, le circuit une fois bouclé. En dépit de leur robustesse, ce labeur ininterrompu ne tarda pas à les conduire au bord de l'épuisement, au point où leurs muscles endoloris semblaient incapables de produire un effort supplémentaire. Et pourtant, le tambour infatigable et le fouet cinglant les obligeaient à continuer.

Une fois par jour, les matelots allaient puiser des seaux d'eau froide et saumâtre dont ils inondaient les esclaves harassés. Une fois par jour, lorsque le soleil se trouvait au zénith, ceux-ci recevaient un bol de riz et une grande louchée d'eau. La nuit, ils dormaient à leurs rames. La répétition monotone de ce travail éreintant annihilait la volonté et vidait l'intelligence, transformant les rameurs en automates sans âme.

Ce rythme de vie aurait brisé la force de n'importe qui, sauf d'un homme comme Conan. Le jeune Cimmérien ne pliait pas sous le poids écrasant du destin comme le faisaient les Méruviens apathiques. Le labeur interminable derrière les rames, le traitement brutal, l'indignité

de ces bancs crasseux, au lieu de saper sa volonté, ne faisaient qu'alimenter les feux qui l'habitaient.

Lorsque le navire retourna à Shamballah et jeta l'ancre dans le large port, Conan avait atteint les limites de sa patience. La nuit était tranquille ; la nouvelle lune – un mince croissant argenté – brillait vers l'occident, non loin de l'horizon, d'une pâle et irréelle clarté. Elle se coucherait bientôt. Dans les pays occidentaux, on appelait « lune de bandit » une nuit de ce genre, car une nuit si faiblement éclairée était d'ordinaire choisie par les bandits de grand chemin, les voleurs, les assassins pour l'exercice de leurs professions. Courbés sur leurs rames, ostensiblement endormis, Conan et Juma discutaient évasion avec les esclaves méruviens.

Sur la galère, les pieds des esclaves n'étaient pas enchaînés. Mais chacun d'eux portait une paire de menottes liées par une chaîne, laquelle passait dans un anneau de fer qui entourait le bras de la rame. Cet anneau coulissait librement le long de la rame, mais était arrêté à une extrémité par le tolet, et à l'autre par une sorte de virole de plomb. Cette dernière, solidement arrimée au bout du manche par une cheville de fer, faisait contrepoids en face de la pale. Conan avait mis la chaîne, les menottes et l'anneau à l'épreuve une centaine de fois ; mais malgré sa force prodigieuse, endurcie par sept jours à la rame, il ne put en faire céder aucun. Pourtant, grommelant à voix basse, l'oreille aux aguets, il exposait à ses compagnons de servitude les plans de révolte qu'il avait tramés.

— Si nous pouvions faire venir Gorthangpo à notre niveau, dit-il, nous pourrions le mettre en pièces à coups d'ongles et de dents. Et il porte sur lui les clefs de tous nos fers. Tandis que nous ouvririons les menottes, les matelots tueraient quelques-uns d'entre nous ; mais une fois libérés de nos entraves, nous les surpasserions en nombre à cinq ou six contre un…

— Ne parle pas de cela ! chuchota le Méruvien le plus proche. N'y songe même pas !

— N'es-tu pas intéressé ? demanda Conan, étonné.

— Non ! Le seul fait de parler d'une telle violence liquéfie mes os.

— Les miens aussi, dit un autre. Les tourments que nous endurons nous ont été infligés par les dieux en juste châtiment de quelque mauvaise action commise dans une vie antérieure. Lutter contre notre condition serait non seulement inutile, mais de plus un vilain blasphème. Je t'en conjure, barbare, cesse ton discours diabolique et soumets-toi à ton destin avec l'humilité qui convient.

Une telle attitude était contraire au caractère de Conan ; Juma n'était pas non plus homme à se plier sans résistance à la première menace de damnation. Mais les Méruviens refusaient d'écouter leurs

arguments. Même Tashudang, d'une loquacité et d'une cordialité peu communes pour un Méruvien, supplia Conan de ne rien entreprendre qui pût provoquer la fureur de Gorthangpo, le surveillant, ou attirer sur eux un châtiment du ciel pire que celui qui leur avait déjà été infligé par leurs divinités.

L'argumentation de Conan fut interrompue par le sifflement du fouet. Réveillé par le murmure, Gorthangpo était sorti sans bruit sur la coursive, dans les ténèbres. Aux quelques chuchotements qu'il parvint à surprendre, il devina qu'une révolte était dans l'air. A présent, son fouet s'abattait en claquant sur les épaules de Conan.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. D'un seul coup, Conan bondit sur ses pieds, saisit la lanière du fouet et arracha celui-ci des mains de Gorthangpo. Le surveillant appela les matelots à grands cris.

Conan n'avait toujours aucun moyen de faire sortir l'anneau métallique de sa rame. Sous le coup du désespoir, il fut visité par l'inspiration. Le tolet était construit de telle sorte que la rame s'élevait à la verticale, à moins de cinq pieds au-dessus du pont où se trouvaient les esclaves. Conan leva l'extrémité du manche aussi haut qu'il le put, grimpa sur le banc et, s'accroupissant, plaça ses épaules sous la rame. Puis, poussant sur ses longues jambes musculeuses avec une force inouïe, il se redressa. La rame se brisa dans le tolet avec un craquement. Conan fit prestement sortir son anneau par l'extrémité brisée. Il avait maintenant une arme appréciable : une massue de neuf pieds de long, munie à son extrémité d'une masse de plomb de dix livres.

D'un premier coup, d'une violence formidable, Conan atteignit le surveillant affolé au côté de la tête. Le crâne s'écrasa comme un melon, éclaboussant les bancs d'une bouillie de cerveau sanguinolente. Conan s'élança alors sur la coursive pour affronter la charge des matelots. En bas, les petits Méruviens bruns se pelotonnaient sur les bancs en pleurnichant des prières à leurs dieux démoniaques. Seul Juma imita Conan, brisant sa rame au tolet et libérant son anneau d'esclave.

Les matelots étaient eux-mêmes méruviens, mous, paresseux et fatalistes. Ils n'avaient jamais eu à combattre une révolte d'esclaves ; ils ne pensaient pas qu'une telle chose fût possible. Ils s'étaient encore moins attendus à devoir affronter un jeune géant armé d'une massue de neuf pieds. Ils vinrent pourtant assez bravement, bien que la largeur de la coursive ne leur permît d'avancer à l'assaut que deux par deux.

Conan passa à l'attaque, balançant sauvagement son arme. Son premier coup projeta un matelot sur les bancs, sous la coursive, le bras droit brisé. Le deuxième fit tomber le suivant avec le crâne fracassé.

Une lance se pointa vers la poitrine nue de Conan, qui fit voler l'arme de la main de son adversaire ; son coup suivant précipita deux hommes à bas de la coursive : l'un, les côtes enfoncées, s'affaissa sur son compagnon, qui perdit l'équilibre en recevant le corps de la première victime.

Juma vint alors rejoindre Conan. Le torse nu du Kushite luisait comme de l'ébène huilée sous la pâle clarté lunaire. Sa rame abattit comme une faux les Méruviens qui s'avançaient. Les matelots, qui n'étaient pas préparés à affronter de tels monstres, se dispersèrent en courant pour aller protéger le pont arrière où leur officier, arraché à son sommeil, criait des ordres confus.

Conan se pencha sur le corps de Gorthangpo et fouilla sa poche en quête du trousseau de clefs. Il trouva rapidement celle de toutes les menottes, ouvrit les siennes, puis fit de même pour Juma.

Un arc vibra ; une flèche siffla au-dessus de Conan et alla se ficher dans le mât. Les deux esclaves libérés n'essayèrent pas de poursuivre la lutte. Sautant à bas de la coursive, ils se frayèrent un chemin jusqu'à la lisse à travers les rameurs tremblants, enjambèrent le bastingage et disparurent dans les eaux sombres du port de Shamballah. Quelques flèches les poursuivirent mais, dans la faible clarté du croissant de lune descendant, les archers ne pouvaient guère tirer qu'à l'aveuglette.

6. Tunnels fatals.

Deux hommes nus hissèrent leurs corps ruisselants hors de la mer et regardèrent autour d'eux dans les ténèbres. Ils avaient, semblait-il, nagé des heures en quête d'un endroit où ils pourraient entrer inaperçus dans Shamballah. Ils avaient enfin découvert l'une des bouches dégoûts de l'antique ville de pierre. Juma traînait encore derrière lui le morceau de rame brisée avec lequel il avait combattu les matelots ; Conan avait abandonné le sien sur le navire. De temps à autre, un faible rayon de lumière filtrait dans l'égout par une grille d'écoulement fixée dans une gouttière, dans la rue, au-dessus, mais la lumière était si pâle (le mince croissant de lune ayant disparu) que l'obscurité, en bas, demeurait impénétrable. Donc, dans les ténèbres presque totales, les deux évadés pataugeaient dans les eaux sales à la recherche d'une issue.

D'énormes rats se sauvaient dans les couloirs de pierre souterrains en criant à leur approche. Conan et Juma voyaient briller leurs yeux dans le noir. L'une de ces vermines, de grosse taille, mordilla Conan à la cheville, mais il attrapa l'animal, l'écrasa entre ses

mains et jeta son cadavre à ses compagnons, plus prudents. Tandis que ceux-ci se disputaient ce festin à grands cris, Conan et Juma hâtèrent le pas dans les tunnels tortueux et escarpés.

Ce fut Juma qui découvrit le passage secret. Glissant une main le long de la paroi humide et froide, il fit accidentellement jouer un mécanisme et poussa un ronflement de surprise lorsqu'un bloc de pierre céda sous ses doigts inquisiteurs. Bien que ni lui ni Conan ne sussent où conduisait ce passage, ils s'y engagèrent, car il semblait remonter vers les rues de la ville.

Après une longue ascension, ils parvinrent enfin à une autre porte. Ils tâtonnèrent dans l'obscurité totale, et Conan finit par trouver un verrou, qu'il fit jouer. La porte s'ouvrit en grinçant sur ses gonds secs ; les deux fugitifs la franchirent et se figèrent sur place.

Ils se trouvaient sur un balcon ornemental encombré de statues de dieux et de démons, dans un énorme temple octogonal. Les huit murs de la salle s'élevaient en s'incurvant par-delà le balcon pour former au sommet une coupole à huit côtés. Conan se souvint d'avoir vu dépasser un dôme analogue des bâtiments plus bas de la ville, mais il n'avait jamais demandé ce qui se trouvait à l'intérieur.

A leurs pieds, dans un coin de l'octogone, une statue colossale se dressait sur un socle de marbre noir, face à un autel qui occupait exactement le centre de la salle. A côté de la statue, tout paraissait minuscule. Les reins du colosse, qui avait trente pieds de haut, arrivaient au niveau du balcon où se tenaient Conan et Juma. C'était une gigantesque idole, dont la pierre verte ressemblait à du jade, bien qu'on n'eût jamais découvert un bloc de jade d'une taille aussi considérable. La statue avait six bras, et les yeux de son visage sévère étaient d'énormes rubis.

En face de la statue, de l'autre côté de l'autel, se trouvait un trône de crânes semblable à celui que Conan avait déjà vu dans la salle du trône du palais, lors de son arrivée à Shamballah, mais plus petit. Sur ce trône était juché le corps de crapaud du petit roi divin du Mérou. Portant alternativement son regard de la tête de l'idole à celle du gouvernant, Conan crut déceler une hideuse suggestion de ressemblance entre les deux. Il tressaillit et sentit se hérisser les poils de sa nuque en songeant aux mystérieux secrets cosmiques qui pouvaient se dissimuler derrière cette similitude.

Le rimpoche était en train d'accomplir un rite. Des shamans vêtus de robes écarlates, agenouillés autour du trône et de l'autel, psalmodiaient d'antiques prières et incantations. Derrière leur cercle, contre les murs de la salle, plusieurs rangées de Méruviens étaient assis en tailleur sur le dallage de marbre. La richesse de leurs bijoux et la recherche de leur parure, au demeurant sommaire, indiquaient qu'il

s'agissait de notables et de la noblesse du royaume. Au-dessus de leurs têtes, dans des supports muraux tout autour du balcon, flambaient cent torches fumeuses. Quatre torchères, surmontées de lampes à huile aux flammes riches et dorées, formaient autour de l'autel central un carré de lumières ondulantes et crépitantes.

Sur l'autel, entre le trône et le colosse, gisait le corps nu, blanc et mince d'une jeune fille, attachée par de fines chaînes dorées. C'était Zosara.

Un grondement sourd roula dans la gorge de Conan. Ses yeux de braise brûlaient de leur feu bleu en fixant les formes honnies du roi Jalung Thongpa et de son grand shaman, le prêtre-sorcier Tanzong Tengri.

— Attrapons-les, Conan, murmura Juma dont les dents blanches tranchaient sur la pénombre vacillante.

Le Cimmérien grogna.

C'était la fête de la nouvelle lune, et le roi divin épousait la fille du roi du Turan, qui gisait sur l'autel, devant la statue bardée de fer du Grand Chien de la Mort et de la Terreur, Yama, le roi des démons. La cérémonie se déroulait selon les anciens rites prescrits dans les textes sacrés du *Livre du Dieu de la Mort*. Anticipant placidement la consommation publique de ses noces avec la longue et svelte jeune fille turanienne, le monarque divin du Mérou dodelinait sur son trône de crânes, tandis que les shamans vêtus d'écarlate ânonnaient les antiques prières.

Le cérémonial fut interrompu tout à coup. Deux géants nus tombés de nulle part atterrirent sur le sol du temple : l'un, une statue héroïque de bronze vivant, l'autre, une longue silhouette menaçante dont le corps puissant semblait taillé dans l'ébène. A l'apparition de ces deux diables hurlants, les shamans se figèrent au milieu d'une incantation.

Conan s'empara de l'une des torches et la lança de toutes ses forces au milieu des shamans écarlates. Ceux-ci s'éparpillèrent en poussant des cris de douleur et de panique, tandis que l'huile enflammée prenait à leurs robes légères, les transformant en torches vivantes. Les trois autres lampes se succédèrent rapidement, semant le feu et la confusion sur le dallage de la salle.

Juma bondit vers l'estrade où le roi, sur son trône, assistait à la scène de son œil épouvanté et stupéfait. Le grand shaman maigre barra la route à Juma sur les marches de marbre, son bâton magique prêt à frapper. Mais le géant noir avait encore sa rame brisée, qu'il balança avec une force prodigieuse. Le bâton d'ébène vola en mille morceaux. Un deuxième coup atteignit le prêtre-sorcier à l'abdomen et le précipita, brisé et mourant, au milieu du chaos des shamans en flammes qui galopaient en poussant des cris.

Puis vint le tour du roi Jalung Thongpa. Grimaçant de satisfaction, Juma gravit d'une traite les degrés du trône et fondit sur le petit roi divin apeuré. Mais Jalung Thongpa n'était plus sur son trône. Agenouillé devant la statue, les bras au ciel, il psalmodiait une prière.

Au même moment, Conan atteignit l'autel et se pencha vers la forme nue de la jeune fille terrifiée qui se démenait en tous sens. Les légères chaînes dorées étaient assez solides pour la maintenir, mais pas assez pour résister à Conan. Avec un grognement, il ancra ses pieds sur le sol et tira sur l'une d'elles ; un maillon du souple métal s'étira, puis s'ouvrit et craqua. Les trois autres chaînes suivirent, et Conan prit dans ses bras la princesse en larmes. Mais à l'instant où il se retournait, une ombre s'abattit sur lui.

Surpris, il leva les yeux et se souvint de ce que lui avait dit Tashudang : « Lorsqu'il appelle son père, le dieu vient ! »

Il se rendait maintenant compte de toute l'horreur qui se cachait derrière ces mots : planant au-dessus de lui dans la clarté vacillante des torches, les bras de la gigantesque idole de pierre verte bougeaient. Les rubis écarlates qui figuraient ses yeux étaient fixés sur Conan, brillants d'intelligence.

7. Quand le dieu vert s'éveille.

Les cheveux de Conan se dressèrent sur sa nuque, et il sentit son sang se geler dans ses veines. Zosara pressa son visage en pleurs au creux de son épaule et se suspendit à son cou. Sur l'estrade noire surmontée du trône de crânes, Juma, lui aussi, demeura figé, tandis que remontaient en lui les frayeurs superstitieuses de son primitif héritage. La statue se mettait à vivre.

Incapables de faire un mouvement, ils regardèrent l'idole de pierre verte faire grincer lentement un de ses énormes pieds. A trente pieds au-dessus de leur tête, son grand visage les toisait d'un air narquois et méchant. Les six bras faisaient des gestes saccadés, ployant comme les membres de quelque gigantesque araignée. La chose bascula, déplaçant son poids monstrueux. Un pied colossal se posa sur l'autel qui avait porté Zosara. Le bloc de marbre craqua, puis s'écoula sous les tonnes de la pierre verte vivante.

— *Crom !* dit Conan dans un souffle. Même la pierre vit et marche dans cette ville de fous ! Viens, jeune fille...

Soulevant Zosara dans ses bras, il sauta à bas de l'estrade. Derrière lui retentit un bruit inquiétant de pierre raclant la pierre. La statue avançait.

— Juma ! cria Conan, cherchant éperdument le Kushite autour de lui.

Le Noir était toujours blotti, immobile, à côté du trône, où le petit roi divin pointait vers Conan et la jeune fille son doigt boudiné de graisse et bardé de bijoux.

— Tue, Yama ! Tue... tue ! criait-il.

La créature à plusieurs bras fit halte et, regardant autour d'elle de ses yeux de rubis, aperçut Conan. Plein des frayeurs nocturnes primitives de son peuple barbare, le Cimmérien était fou de terreur. Mais, comme beaucoup de barbares, sa peur même l'incitait à combattre ce qu'il redoutait. Il déposa la jeune fille et s'empara d'un banc de marbre. Ses muscles saillant sous l'effort, il marcha à la rencontre du colosse.

Juma s'écria :

— Non, Conan ! Sauve-toi ! Il te voit !

Conan se tenait maintenant près du pied monstrueux de l'idole. Les jambes de pierre se dressaient au-dessus de lui comme les colonnes de quelque temple colossal. Le visage congestionné par l'effort, Conan leva le gros banc au-dessus de sa tête et le jeta de toutes ses forces contre la jambe du monstre. Avec une violence inouïe, le projectile alla s'écraser contre la cheville sculptée du colosse. Le marbre du banc se couvrit sur toute sa longueur d'un réseau de fissures. Conan s'approcha davantage, ramassa le banc et le jeta de nouveau contre la cheville. Cette fois, le banc vola en mille morceaux, mais la jambe, bien que légèrement ébréchée, n'avait subi aucun dommage. La statue fit pesamment un nouveau pas vers Conan, qui recula en titubant.

— Conan ! Attention !

Le cri de Juma lui fit lever les yeux. Le géant vert était penché en avant. Les yeux de rubis s'étaient posés sur les siens. Quelle étrange sensation, de regarder un dieu vivant dans les yeux ! Ceux-ci étaient d'une profondeur infinie, voilée d'ombre, où l'on sombrait interminablement dans de rouges éternités dénuées de pensées. Et du fond de ces profondeurs cristallines sourdait une méchanceté froide et inhumaine. Le regard du dieu se fixa sur le sien, et le jeune Cimmérien sentit un engourdissement glacé se répandre dans son corps. Il ne pouvait ni bouger ni réfléchir...

Avec un hurlement de fureur primitive, Juma fit brusquement volte-face. Il vit les six puissantes mains de pierre fondre sur son camarade qui demeurait immobile, le regard fixe, comme en transes. Encore un pas, et Yama aurait atteint le Cimmérien paralysé.

Le Noir se trouvait trop loin de la scène pour intervenir, mais sa rage contenue exigeait impérieusement un exutoire. Sans avoir conscience de ce qu'il faisait, Juma saisit le roi divin, qui cria et se tortilla en vain, et le précipita contre son infernal parent.

Jalung Thongpa tournoya dans l'air et atterrit sur le dallage de mosaïque devant le pied levé de l'idole. Etourdi par sa chute, le petit monarque regarda éperdument autour de lui de son œil valide. Soudain, il fit entendre un cri hideux, tandis qu'un pied titanesque se posait sur lui.

Un craquement d'os broyés résonna dans le silence environnant. Le pied du dieu glissa sur le marbre, découvrant des dalles maculées d'une large tache cramoisie. Grinçant à la ceinture, la forme colossale s'inclina vers Conan et étendit les bras, puis s'immobilisa.

Les mains de pierre verte s'arrêtèrent, doigts tendus, au milieu de leur course. La brûlante lumière rouge disparut des yeux de rubis. L'énorme corps, les multiples bras et la tête du démon qui, un instant auparavant avaient été flexibles et insufflés de vie, se figèrent de nouveau dans l'immobilité de la pierre.

Peut-être la mort du roi, qui avait invoqué cet esprit infernal des profondeurs ténébreuses de dimensions inconnues, mit-elle fin au maléfice qui liait Yama à l'idole. Ou peut-être la mort du roi libéra-t-elle la volonté du dieu-démon de la domination de son souverain terrestre. Quelle qu'en fût la cause, dès l'instant où Jalung Thongpa eut été réduit à un amas de bulles sanglantes, la statue redevint un bloc de pierre inerte et figé.

Le charme qui s'était emparé de l'esprit de Conan se rompit lui aussi. Engourdi, le jeune homme secoua la tête pour s'éclaircir les idées et regarda autour de lui. La première chose dont il fut conscient fut que la princesse Zosara se précipitait dans ses bras en poussant des sanglots hystériques. Lorsque ses bras de bronze se refermèrent sur la douceur de son corps, et qu'il sentit contre sa gorge le contact duveteux de ses cheveux soyeux, une nouvelle espèce de feu enflamma ses yeux, et il éclata de rire.

Juma accourut.

— Conan ! Tout le monde est mort ou s'est échappé ! Il devrait y avoir des chevaux dans l'enclos derrière le temple. Voici notre chance de quitter cet endroit maudit !

— Oui ! Par Crom ! je serai content de débarrasser mes semelles de la poussière de ce pays de malheur, grommela le Cimmérien, arrachant sa robe au cadavre du grand shaman pour en draper la nudité de la princesse.

Il saisit cette dernière dans ses bras et sortit avec elle, sentant encore contre lui la douce chaleur de son jeune corps souple.

Une heure plus tard, ayant largement distancé d'éventuels poursuivants, ils arrêtèrent leurs montures à un carrefour. Conan leva les yeux vers les étoiles, réfléchit, puis indiqua une direction.

— Par là !

Juma plissa le front.

— Vers le nord ?

— Oui, vers l'Hyrkania, dit Conan en riant. As-tu oublié que nous devons toujours remettre cette jeune fille à son époux ?

Juma plissa le front de nouveau, plus perplexe que jamais, en voyant la façon dont les minces bras blancs de Zosara enlaçaient le cou de son camarade, et le plaisir satisfait de la petite tête nichée contre sa robuste épaule. A son époux ? Il hocha la tête, il ne comprendrait jamais les manières des Cimmériens. Mais il suivit Conan et fit virer son destrier vers les hautes montagnes Talakmas, qui se dressaient comme un rempart entre l'étrange pays du Mérou et les steppes venteuses de l'Hyrkania.

Un mois plus tard, ils parvinrent au campement de Kujula, grand khan des nomades kuigar. L'aspect des trois cavaliers était tout différent de ce qu'il avait été à leur départ de Shamballah. Dans les villages des versants méridionaux des Talakmas, ils avaient troqué des fragments de chaînes d'or, qui pendaient encore aux poignets et chevilles de Zosara, contre des vêtements appropriés aux sentes neigeuses des montagnes et aux plaines exposées au vent. Ils portaient des bonnets de fourrure, des manteaux de peau de mouton, de larges pantalons de laine grossière et de grosses bottes.

Lorsqu'ils présentèrent Zosara à son promis à barbe noire, le khan les fêta, les remercia et les récompensa. Après une beuverie qui dura plusieurs jours, il les renvoya au Turan chargés de présents et d'or.

Lorsqu'ils furent loin du campement du khan Kujula, Juma dit à son ami :

— C'était une belle fille. Je ne comprends pas pourquoi tu ne l'as pas gardée pour toi. Elle t'aimait bien, en plus.

Conan rit.

— Oui, c'est vrai. Mais je ne suis pas encore prêt à m'installer dans la vie sédentaire. Et Zosara sera plus heureuse avec les bijoux et les coussins moelleux de Kujula qu'elle ne le serait avec moi, qui la ferais galoper de steppe en steppe, tour à tour rôtie et gelée, talonnée par des loups ou des soldats hostiles. (Il gloussa.) De plus, bien que le grand khan n'en sache rien encore, son héritier est déjà en route.

— Comment le sais-tu ?

— Elle me l'a dit, juste avant de nous séparer.

Juma émit quelques jurons dans sa langue natale.

— Eh bien ! jamais, jamais plus je ne sous-estimerai un Cimmérien.

[1] Cf. infra.